

Alcatraz contre l'ordre du verre brisé

Brandon Sanderson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BRANDON
SANDERSON

ALCATRAZ

CONTRE L'ORDRE DU VERRE BRISÉ



*Alcatraz contre
l'ordre du verre
brisé*

Alcatraz [4]

Brandon Sanderson

Poche (2013)

Étiquettes:jeunesse - fantasy

Le quatrième et ultime tome de l'hilarante série d'Alcatraz ! Alcatraz Smedry, celui qui a le Talent Brise-Tout, a encore beaucoup à prouver mais peu de temps devant lui. Dans cette dernière aventure, Alcatraz affronte une armée de Bibliothécaires – et leurs robots géants – dans le but de conquérir le royaume de Mokia. Si les Bibliothécaires remportent le combat, tout ce qu'Alcatraz a accompli si ardemment jusqu'ici pourrait aboutir à une catastrophe. Alcatraz doit ainsi faire face aux robots, aux mauvais Bibliothécaires et à sa propre mère ! Sera-t-il capable de sauver le royaume de Mokia et les Royaumes Libres de la colère des Bibliothécaires avant que tout tombe en miettes ? Humour et rebondissements garantis jusqu'à la dernière page !

À Peter Ahlstrom
Qui n'est pas seulement un bon ami et un
grand monsieur, Mais aussi quelqu'un qui
a lu mes livres depuis l'époque lointaine
où ils étaient vraiment mauvais, Et qui
fait tout son possible pour éviter qu'ils ne
le redeviennent.
Insoluble, incalculable, indéfinissable.
Indispensable.

NOTE DE L'AUTEUR

Je suis un imbécile.

Vous êtes déjà au courant si vous avez lu les trois précédents volumes de mon autobiographie. Si, par hasard, ce n'est pas le cas, ne vous inquiétez pas. Vous vous en rendrez vite compte. Parce qu'après tout, rien dans ce bouquin n'aura de sens à vos yeux. Vous ne pigerez rien à la différence entre les Royaumes Libres et le Chutland. Vous passerez votre temps à vous demander pourquoi je prétends que mes lunettes sont magiques. Vous resterez comme deux ronds de flan devant tant de personnages aussi cinglés.

(En fait, vous vous poserez certainement les mêmes questions si vous avez suivi mon histoire depuis le début. Vous voyez, ces bouquins ne sont pas follement logiques. Essayez donc à l'occasion de vivre les événements qu'ils relatent et vous comprendrez le sens du mot « déboussolé ».)

Bref, pour en revenir à nos moutons, si vous n'avez pas lu les trois premiers tomes, pas la peine de le faire maintenant. Ce quatrième opus n'en sera que plus imbitable pour vous et c'est exactement ce que je veux. Tout ce que vous avez besoin de savoir c'est que je m'appelle Alcatraz Smedry, que mon Talent c'est de casser des trucs et que je suis daibile. Vachement, vachement daibile. Tellement daibile, en fait, que je ne sais même pas épeler le mot « daibile ».

Voici mon histoire. Ou, en tout cas, la quatrième partie de mon histoire, celle qu'on pourrait ingénieusement sous-titrer : « La partie où tout se met à aller très, très mal, et après Alcatraz se fait un sandwich au fromage. »

Régalez-vous.

Chapitre 2

Et donc j'étais là, un ours en peluche rose à la main. Il arborait un petit nœud rouge et un sourire tout à fait engageant, mignon et ursin. Ah, et puis il faisait tic-tac aussi.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Maintenant, tu le lances, andouille ! répondit impérieusement Bastille.

Intrigué, je jetai le nounours par la fenêtre ouverte en direction d'une petite pièce remplie de sable. Une seconde plus tard, une explosion retentit, me catapultant en arrière. Je m'écrasai contre le mur du fond.

Je laissai échapper un misérable « eurk ! » de douleur et glissai sur le plancher. Je clignai des yeux furieusement afin de réajuster ma vision. Une myriade de fragments de plâtre (le genre qu'on applique sur les plafonds dans l'unique but de les voir se détacher puis tomber spectaculairement par terre en cas de déflagration) se détacha et tomba spectaculairement par terre. J'en reçus un sur le crâne.

— Aïe ! gémis-je sans bouger. Bastille, c'est moi ou cet ours en peluche vient d'exploser ?

— Correct, confirma-t-elle en s'approchant de moi.

Elle portait un uniforme bleu-gris aux allures militaires et de longs cheveux raides et argentés lui encadraient le visage. À sa ceinture pendait un petit fourreau d'où sortait une énorme garde. Il s'agissait bien sûr de son épée crystallote. Bien que l'étui ne dépasse pas les trente centimètres, si Bastille dégainait, la lame aurait la taille d'une arme normale.

— Bon, parfait, repris-je. *Pourquoi* cet ours en peluche vient-il d'exploser ?

— Parce que tu l'as dégoupillé, gros malin. À quoi tu t'attendais ?

Je m'assis en grognant. La salle dans laquelle nous nous trouvions (le Complexe Royal d'Expérimentation en Armement de Nalhalla) était entièrement blanche et vide. Une ouverture avait été pratiquée dans l'une des parois. Elle donnait sur une zone de tir couverte de sable. Il n'y avait aucune autre fenêtre et aucun meuble, à part le

placard sur notre droite.

— À quoi je m’attendais ? répétais-je. Je ne sais pas... à ce qu’il joue un peu de musique peut-être. Ou qu’il dise « Maman ». Là d’où je viens, il n’est pas dans les habitudes ursines d’exploser.

— Là d’où tu viens, il y a un paquet de trucs qui ne tournent pas rond, contra la Crystallioté. Je parie que vos caniches non plus n’explorent pas.

— Non, effectivement.

— Dommage.

— En fait, ça, ce serait carrément pas mal, convins-je. Mais des nounours ? C’est méga-dangereux !

— Bah !

— Voyons, Bastille. Ce sont des jouets d’enfants !

— Justement. Comme ça, les gamins ont de quoi se défendre, c’est évident.

Elle leva les yeux au ciel et se dirigea vers la fenêtre. Elle ne me demanda pas si j’étais blessé. Du moment que je respirais encore, ça lui suffisait.

Et puis aussi, vous avez sûrement remarqué que nous en sommes au chapitre 2. Vous vous demandez sans doute où est passé le chapitre 1. En fait, vu que je suis tellement daibile, je l’ai perdu. Rassurez-vous vous n’avez rien loupé de palpitant. Bon, à part les lamas qui parlent.

Je me relevai tant bien que mal.

— Puisque tu veux savoir... commençais-je.

— Je ne veux rien du tout.

— ... je vais bien.

— Super.

Je la rejoignis à son poste d’observation, un peu inquiet.

— Quelque chose t’ennuie ?

— À part toi, Smedry ?

— Je t’ennuie non-stop, admis-je. Et tu es toujours un peu ronchon. Mais aujourd’hui tu es décidément *méchante*.

Elle croisa les bras et me coula un regard en coin. Je vis son expression s’adoucir légèrement.

— Ouais... avoua-t-elle.

J'arquai un sourcil.

— C'est juste que... je n'aime pas perdre.

— Perdre ? m'étonnai-je. Bastille, tu as réintégré les rangs des Chevaliers, dénoncé (et vaincu en duel) un traître au sein de ton ordre et empêché les Bibliothécaires de kidnapper ou de tuer le Conclave des Rois. Si c'est ce que tu appelles « perdre », tu as de drôles de définitions.

— Plus drôles que ta bobine ?

— Bastille, grondai-je.

Elle s'accouda à la fenêtre en soupirant.

— Celle dont on ne peut prononcer le nom s'est échappée. Ta mère s'est fait la malle en emportant une paire de Verres Traducteurs. Et maintenant que le traité est tombé à l'eau et que les Bibliothécaires n'ont plus à faire semblant, ils s'acharnent comme des fous sur Mokia.

— Tu as fait ce que tu pouvais, raisonnai-je. Et moi aussi. Il faut passer la main à présent.

Elle n'avait pas l'air particulièrement convaincue.

— OK, reprit-elle néanmoins. Revenons à ta formation au maniement des explosifs alors.

Elle voulait que je sois prêt si jamais la guerre atteignait Nalhalla. Cette hypothèse était peu probable, mais mon ignorance crasse dans toutes les matières (comme les peluches-bombes) avait toujours agacé la Crystalliotte.

Je me rends bien compte que vous êtes au fond tout aussi ignorants que moi. Voilà pourquoi j'ai préparé un guide très pratique pour vous expliquer tout ce que vous avez besoin de savoir et tout ce qu'il vous faut retenir de mon autobiographie afin de ne pas être totalement embrouillé par le présent volume. J'ai inséré ledit guide au chapitre 1. Si jamais vous vous sentez déboussolés, vous y trouverez toutes les réponses. Je suis hyper sympa comme type. Nounouille, mais sympa.

Bastille ouvrit le placard et en sortit un autre ourson rose. Une étiquette ordonnait « Tirer ici » en jolies lettres avec des cœurs sur les i.

Je saisis l'engin nerveusement.

— Sérieusement, Bastille. Pourquoi déguiser des grenades en nounours ? Ce n'est pas pour protéger les enfants, hein ?

— Hé bien... que ressens-tu quand tu en regardes un ?

Je haussai les épaules.

— Je le trouve mignon, avouai-je. Dans le genre destructif et mortel.

Un peu comme Bastille, songai-je.

— Il me donne envie de sourire, continuai-je. Et ensuite, il me donne envie de partir en courant, vu que je sais que c'est en réalité *une bombe*.

— Exactement.

Sur quoi, elle récupéra le pseudo-jouet, tira sur l'étiquette (c'est-à-dire, soyons clairs, la goupille) et balança l'ours par la fenêtre.

— Si tu construis des armes qui ressemblent à des armes, expliqua-t-elle, tout le monde s'en méfiera et s'enfuira. Avec notre méthode, les Bibliothécaires sont confus.

— Comme c'est tordu ! estimai-je. Euh... je ne devrais pas m'abriter ?

— T'inquiète pas.

Ah, pensai-je, celui-là doit être défaillant ou alors c'est un leurre.

À cet instant précis, la détonation retentit et je valsai de nouveau dans le décor, récoltant une nouvelle averse de plâtre. Au moins, cette fois, je réussis à atterrir sur les genoux.

Curieusement, je n'avais mal nulle part. En fait, aucune des deux déflagrations ne m'avait vraiment blessé.

— Les roses, annonça Bastille, sont des grenades à ondes de choc. Elles repoussent les gens et les objets qui se trouvent dans leur rayon d'action, mais elles ne leur font aucun mal.

— Ah bon ? m'exclamai-je en me mettant debout. Comment c'est possible ?

— Est-ce que j'ai l'air d'une experte en explosifs ?

J'hésitai une seconde. Avec ces prunelles enflammées et cet air dangereux...

— La réponse est non, Smedry. Je ne sais pas comment ces engins fonctionnent. Je suis un simple soldat.

Elle s'empara d'une peluche bleue, puis la jeta dans le champ de

tir après l'avoir dégoupillée. Je me préparai à l'impact, m'agrippant au rebord de fenêtre de toutes mes forces, mais cette fois, le nounours émit un grondement sourd et le sable se mit à s'empiler curieusement... et soudain, je me retrouvai aspiré d'un coup dans la petite pièce.

Avec un glapissement de surprise, je culbutai dans les airs, puis je m'écrasai la tête la première dans le sable.

— Ceci, déclara Bastille, est une grenade à succion. Elle explose à l'envers, attirant tout à elle au lieu de tout repousser.

— Mmmmr mmr mmmmr mmmr, dis-je depuis mon trou.

Note pour plus tard : le sable, c'est pas bon. Même avec du ketchup.

Je me dégageai du mieux possible et me redressai, m'appuyant contre la dune qui s'était formée dans mon dos. J'ajustai mes Verres d'Oculateur et observai la Crystalliotte qui me regardait avec une mine vaguement amusée. Rien ne vaut le spectacle d'un Smedry happé à travers une fenêtre pour la mettre de bonne humeur.

— Mais c'est impossible ! protestai-je. Une bombe qui explose à l'envers ?!

Elle leva de nouveau les yeux au ciel.

— Il y a quatre mois que tu vis à Nalhalla, Smedry. Tu ne crois pas qu'il serait temps d'arrêter de faire semblant que tout ici te déboussole ou te traumatise ?

— Je... euh...

Je ne faisais pas semblant. J'avais grandi au Chutland, j'y avais appris (par l'entremise des Bibliothécaires) à rejeter tout ce qui paraissait trop... disons, trop étrange. Mais Nalhalla, la cité aux mille châteaux, était la *capitale* de l'étrange. C'était difficile de ne pas se sentir un peu dépassé.

— N'empêche, grommelai-je tout en m'époussetant. Je crois qu'une grenade ne devrait pas pouvoir exploser vers l'intérieur. Non, franchement, comment est-ce que c'est techniquement possible ?

— Peut-être qu'il suffit de prendre les mêmes pièces que pour fabriquer une grenade classique et de les assembler à l'envers ?

— Je... je ne pense pas que ce soit comme ça que ça fonctionne, Bastille.

Elle haussa les épaules et prit un autre ourson. Un violet. Elle

s'apprêtait à tirer sur l'étiquette.

— Attends ! criai-je en escaladant la fenêtre.

Je me postai à côté d'elle et saisis la peluche.

— Cette fois, tu vas me dire ce que fait cette bombe *avant* de la dégoupiller, ordonnai-je.

— Pas drôle...

J'arquai un sourcil sceptique.

— Elle est inoffensive, poursuivit-elle. C'est une grenade mange-matière. Elle pulvérise tout ce qui se trouve près d'elle du moment que ce n'est *pas* vivant. La pierre, le bois mort, les fibres, le verre, le métal. *Pfuit*, plus rien. Mais les plantes, les animaux, les gens... eux ne risquent rien. Ça marche du tonnerre contre les Animés.

J'examinai le petit ours mauve en repensant aux Animés, ces monstres créés par la magie de l'Oculation Noire. J'en avais combattu quelques-uns façonnés à partir de romans à l'eau de rose.

— Pratique, admis-je.

— Ouais, contre les Bibliothécaires aussi. S'ils te chargent en te menaçant de leurs fusils, tu peux vaporiser leurs armes sans blesser les humains.

— Et leurs vêtements ? m'enquis-je.

— *Pfuit*, répéta-t-elle.

Je soupesai le projectile, réfléchissant à la possibilité d'une petite vengeance après ma récente défenestration.

— Donc tu dis que si je te lançais cette peluche et qu'elle se déclenchait, tu finirais...

— Avec mon pied dans ta figure ? coupa-t-elle, glaciale. Oui. Ensuite, je t'agraferais sur la tour d'un château et je peindrais les mots « Nourriture pour dragon » au-dessus de ta tête.

— Ah... bien... balbutiai-je. Euh... je propose qu'on la range, celle-là, d'accord ?

— Bonne idée.

Elle reprit l'ourson et le replaça dans le placard.

— Au fait... repris-je non sans hésitation. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer qu'aucune de ces armes n'est en réalité... euh... mortelle.

— Bien sûr que non, rétorqua Bastille. Pour qui tu nous prends ?

Des barbares ?

— Non, évidemment. Mais vous êtes quand même en guerre.

— La guerre n'est pas une raison pour blesser son prochain.

Je me grattai le crâne.

— Il me semblait pourtant que c'était précisément ça, le but de la guerre.

— Ça c'est ce que disent les Bibliothécaires, reprit la Crystalliotte en croisant les bras. Bandes de sauvages.

Elle marqua une pause avant de se corriger :

— En fait, même les Bibliothécaires utilisent un tas d'armes non-mortelles de nos jours. Tu le verras si jamais les combats arrivent jusqu'ici.

— Certes, admis-je. N'empêche que tu ne vois aucune objection à me blesser *moi* de temps en temps.

— Tu es un Smedry, ça n'a rien à voir. Bon alors, tu veux apprendre à quoi sert le reste de ces grenades ou pas ?

— Ça dépend. Qu'est-ce que je risque ?

Elle me dévisagea, puis grommela dans sa barbe et se détourna. Curieux. J'étais habitué à ses changements d'humeur (depuis le temps !), mais là, ça me semblait un peu extrême. Même pour elle.

— Bastille ?

Elle s'approcha du mur du fond et tapota la paroi de verre qui devint immédiatement transparente. Le Complexe Royal d'Expérimentation en Armement occupait une haute forteresse aux nombreuses tours, située à la périphérie de la cité de Nalhalla. De là où nous nous trouvions, la vue était superbe.

— Bastille ? répétais-je.

Bras toujours croisés, elle déclara :

— Je ne devrais pas te houspiller comme ça.

— Ah non ? Et comment alors ?

— Je ne devrais pas te houspiller du tout. Je suis désolée, Alcatraz.

Je tiquai. Des excuses ? De la part de Bastille ?

— La guerre te tracasse vraiment, n'est-ce pas ? Mokia ?

— Oui, soupira-t-elle. Si seulement il y avait quelque chose à

faire. Si seulement on pouvait faire quelque chose !

Je hochai la tête. Je la comprenais. Mon évasion du Chutland s'était transformée en une mission pour arracher mon père aux griffes des Conservateurs de la Bibliothèque d'Alexandrie, sur quoi, on s'était embarqués dans une histoire politique pour empêcher Nalhalla de signer un pacte avec les Bibliothécaires. Maintenant, enfin, ça se calmait un peu. Et (ce n'était pas trop surprenant) d'autres que nous, des gens avec davantage d'expérience que Bastille et moi, s'occupaient à présent des tâches les plus importantes. J'étais un Smedry et elle un Chevalier de Crystallia de plein droit, mais nous n'avions quand même que treize ans. Même dans les Royaumes Libres (où on ne se soucie guère des questions d'âge), ce n'était pas rien.

Bastille avait suivi une formation accélérée et avait obtenu son grade de Chevalier très tôt. Le reste des membres de son ordre comptait sur elle pour parfaire son entraînement après quelques défaillances ces derniers mois. Elle passait la moitié de ses journées à s'acquitter de ses devoirs à Crystallia.

Quant à moi, je dédiais le plus clair de mon temps à Nalhalla à mon éducation. Heureusement, c'était autrement plus intéressant que l'école chutlandaise. Ici, j'apprenais à manier les Verres oculatoires, à mener des négociations, à utiliser des armes locales. Être un Smedry, apparemment, c'était un peu un mélange entre un agent secret, un commando de forces spéciales, un diplomate, un général et un goûteur de fromage.

Je ne vais pas vous mentir. C'était méchamment cool. Au lieu de rester les fesses collées à une chaise pendant des heures à écrire des disserts de bio ou à écouter M. Layton, le prof de maths, glorifier les vertus de la factorisation, je balançais des nounours grenades et je sautais du haut des gratte-ciel. C'était vraiment marrant au début.

Bon, d'accord. C'était vraiment marrant TOUT LE TEMPS.

Mais il manquait quelque chose. Avant, même si je n'avais aucune idée de ce que je faisais, ni de ce dans quoi je m'étais embarqué, on était impliqués dans des événements importants. Maintenant, on n'était... on n'était que des gamins. Et c'était rageant.

— Il va se passer quelque chose, c'est obligé, déclarai-je. Quelque chose d'excitant.

Nous regardâmes par la baie vitrée, aux aguets.

Un merle bleu voleta devant nous. Sans exploser. Sans, non plus, s'avérer être un oiseau ninja à la solde des Bibliothécaires. En fait,

en dépit de ma tirade un rien théâtrale, il ne se passa rien du tout. D'ailleurs, il ne se passe rien d'intéressant non plus dans les trois chapitres suivants.

Désolé. Je crois bien que ce bouquin va être assez rasoir. Respirez un grand coup. Le pire est à venir. Tout de suite.

Chapitre 6

Ouf ! Ce qu'ils étaient soûlants ces chapitres, pas vrai ? Je savais bien que vous ne mouriez pas d'envie d'entendre un exposé (très détaillé) sur le système du tout-à-l'égout de Nalhalla. Ni de recevoir une leçon (très érudite) sur les origines de l'alphabet du royaume, dont les lettres trouvent leur source dans des représentations logographiques du Cabafrou antique. Et naturellement, cette description vibrante et particulièrement précise du lavage d'estomac vous a certainement donné la nausée.

Mais ne vous inquiétez pas. Ces scènes sont tout à fait capitales pour le chapitre 37. Sans les chapitres 3, 4 et 5 vous seriez complètement perdus une fois arrivés là. C'est pour votre bien que je les ai inclus. Vous pourrez me remercier plus tard.

— Hé ! m'écriai-je en pointant un doigt en direction du mur de verre. Je reconnais cet oiseau.

Pas le merle bleu. Le gigantesque oiseau de verre qui se détachait de l'horizon. C'était le *Busebise*, l'engin qui m'avait transporté lors de mon premier voyage à Nalhalla. Il faisait la taille d'un petit avion et était entièrement constitué d'un splendide verre transparent.

Vous autres Chutlandais vous demandez sans doute comment j'étais capable de reconnaître cet objet volant parmi tous ceux qui encombraient le ciel de la capitale. C'est parce que par chez vous les Bibliothécaires s'assurent que tous les véhicules se ressemblent : tous les avions de taille similaire ont le même look ; la plupart des voitures aussi ; rien ne ressemble plus à un camion qu'un autre camion et c'est pareil pour les berlines. Ils vous laissent à peine changer le coloris. Trop de la chance.

Les Bibliothécaires soutiennent mordicus que les choses ne peuvent être autrement, ils baragouinent des arguments insensés où il serait question de coûts de production ou de chaînes de montage. Bien entendu, tout cela n'est que mensonge. La véritable raison qui se cache derrière cette monotonie universelle est très simple : les petites culottes.

Je vous expliquerai plus tard.

Dans les Royaumes Libres on a une approche totalement

différente de celle du Chutland. Ici, quand on construit quelque chose, on cherche à le rendre distinctif et original. Même un imbécile comme moi aurait du mal à confondre un zinc avec un autre.

— Le *Busebise*, confirma Bastille en suivant des yeux la machine qui virait vers l'ouest à grand renfort de battements d'ailes. Ce n'est pas le vaisseau que ton père équipait pour sa mission secrète ?

— Si.

— Tu crois que... ?

— Qu'il vient de partir sans dire au revoir ? complétai-je. Absolument.

*

— À *mon père et mon fils*, lut Papi Smedry en ajustant ses Verres d'Oculateur pour mieux déchiffrer le billet. *Je suis nul pour les aurvoir. Aurvoir.*

Papi replia le papier et haussa les épaules.

— C'est tout ? s'insurgea Bastille. C'est tout ce qu'il a laissé ?

— Euh... oui, admit mon grand-père en brandissant une paire de petits cartons orange. Cette « lettre » et ce qui ressemble fort à deux bons de réduction pour une glace goût koala. Moitié prix, en fait.

— C'est affreux ! s'exclama la Crystalliotte.

— C'est mon parfum préféré, annonça le vieillard en rangeant les coupons dans sa poche. Une charmante attention.

— Je parlais du message, précisa Bastille en croisant les bras.

Nous nous trouvions au Donjon Smedry, un énorme château de pierre noire niché à l'extrémité sud de la cité de Nalhalla. Un bon feu de Verre Igné crépitait dans la cheminée. Oui, dans les Royaumes Libres, il existe du verre qui brûle. Ne cherchez pas.

— Ah certes, convint Papi en relisant la note. Certes, certes, certes. Il faut quand même reconnaître qu'il est réellement nul pour les au revoir. Ce message en est la preuve éclatante. Il est même incapable d'épeler « au revoir » correctement. Nul, nul, nul, en effet.

Je m'affalai dans le gros fauteuil rouge près de l'âtre. C'était là que nous avions trouvé la lettre. Apparemment, mon père n'avait prévenu personne de son départ en dehors d'un cercle très fermé

d'intimes. Il avait rassemblé ses soldats, ses assistants et ses explorateurs et avait mis les bouts.

Il n'y avait que nous trois dans la salle aux murs charbon.

— Je suis désolée, me lança Bastille. Il aurait difficilement pu faire pire.

— Je ne sais pas, intervint mon grand-père. Il aurait pu nous laisser des réductions pour deux boules de plombières. Une horreur. Qui a eu l'idée de mettre du plomb dans une glace ? Non, franchement.

La Crystalliotte lui décocha un regard glacial.

— Vous n'aidez pas.

— Ce n'était pas vraiment ce que j'essayais de faire, avoua le vieux bonhomme tout en se grattant le crâne.

Il était presque entièrement chauve. Seule une couronne de cheveux blancs lui entourait l'arrière de la tête et remontait en touffes indisciplinées au-dessus de ses oreilles, un peu comme si on lui avait agrafé un nuage sur le cuir chevelu. Il avait aussi une impressionnante moustache.

— Mais peut-être que je devrais, reprit-il. Par les Rigoles du grand Resnick, fiston ! Ne fais pas cette tête. C'est un mauvais père de toute façon. Au moins maintenant il est parti !

— Vous n'êtes pas très doué non plus... soupira Bastille.

— Peut-être, mais moi je n'ai pas fait de faute d'orthographe.

J'esquissai un sourire. J'avais repéré une étincelle dans le regard de mon grand-père. Il tentait juste de me remonter le moral. Il s'approcha et se posa sur le fauteuil à côté du mien.

— Ton père ne sait pas comment te prendre, mon garçon. Il n'a jamais eu la chance de devenir un père. Je crois qu'il a peur de toi.

Bastille renifla avec mépris.

— Et donc Alcatraz est censé faire quoi ? éclata-t-elle. Attendre gentiment ici qu'il revienne ? La dernière fois qu'Attica Smedry a disparu il lui a fallu *treize ans* pour refaire surface ! Et qui sait ce qu'il est parti faire ce coup-ci...

— Il est allé chercher ma mère, murmurai-je.

La jeune fille se tourna vers moi, les sourcils froncés.

— Elle a le livre qu'il veut, poursuivis-je. Celui qui explique

comment donner à tous des Talents comme ceux des Smedry.

— Voilà un fantôme après lequel ton père court depuis de très, très nombreuses années, Alcatraz, dit Papi. Pour ma part, je ne pense pas que ce soit possible.

— C'est ce que les gens disaient aussi quand il parlait de trouver les Verres Traducteurs, nota Kaz. Mais Attica a réussi quand même.

— Tout à fait, admit le vieil homme. Mais là c'est différent.

— Peut-être, convins-je, mais...

Je me figeai, puis me tournai vers le troisième fauteuil de la pièce. Mon oncle, Kazan Smedry, y était installé. Il mesurait environ 1,20 m et, comme la plupart des gens de petite taille, il n'aimait pas se faire traiter de nabot. Il portait des lunettes de soleil, un blouson de cuir marron et, en dessous, une tunique qu'il avait rentrée dans un pantalon épais. Il était couvert d'une poussière noire qui ressemblait à s'y méprendre à de la suie.

— Kaz ! m'exclamai-je. Tu es revenu !

— Enfin ! rétorqua-t-il en toussant.

— Et ça... ? interrogeai-je en indiquant la suie.

— Me suis perdu dans la cheminée, avoua-t-il. Ça va faire deux semaines que je tourne en rond dans ce fichu conduit ! Satané Talent !

Tout Smedry a un Talent. Ce Talent peut être puissant, il peut être imprévisible, il peut être catastrophique. Mais il est toujours, toujours intéressant. Il s'obtient par naissance ou par alliance (il suffit d'épouser un ou une Smedry). Mon père, lui, voulait que tout le monde en ait un.

Et je commençais à penser que c'était aussi ce que ma mère recherchait depuis le début. Les Sables de Rashid, les années de quête, les cambriolages répétés des Archives Royales (pas une bibliothèque) de Nalhalla... tout cela avait pour but de trouver un moyen de doter d'un Talent Smedry des gens qui n'y avaient pas normalement accès. Je soupçonnais mon père de vouloir partager nos pouvoirs avec le commun des mortels. En revanche, je soupçonnais ma mère de vouloir créer une invincible armée de Bibliothécaires équipés de Talents.

Bon, je ne suis pas super intelligent, mais je devinais que c'était un mauvais plan. Je veux dire, imaginez que les Bibliothécaires obtiennent mon don, celui de brise-tout. Voici une liste bien pratique de ce qu'ils pourraient casser sans problème :

1) Votre croûte. Tous les midi, en ouvrant votre sac, quel que soit ce que vous y ayez mis le matin même, vous vous rendriez compte que votre pitance a été transformée en sandwich limace-cornichon-orange. Et qu'en plus IL N'Y A PAS DE SEL.

2) Vos pieds. Ils savent se montrer sacrément pénibles. Par exemple, ils transformeraient vos récrés en cours de maths avancées. (Notez bien, cela dit, que c'est exactement ce qui se passe quand vous quittez le primaire pour le collège. Désolé.)

3) Vos têtes. Non pas à coup d'énigmes mystérieuses et insolubles, mais à grand renfort de gros dicos.

4) L'ambiance. On n'en attend pas moins d'eux, de toute façon.

Comme vous le voyez, ce serait un désastre.

— Kazan ! s'écria Papi Smedry, ravi de retrouver son fils.

— Salut, P'pa.

— Toujours fourré dans de beaux draps, j'imagine ?

— Toujours.

— Bravo. Je t'ai bien élevé.

— Kaz, repris-je, on ne t'a pas vu depuis des mois. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Mon Talent, avoua-t-il avec une grimace.

Au cas où vous l'auriez oublié, le don de mon grand-père était d'arriver en retard à tout, tandis que mon oncle était capable de se perdre de façon assez spectaculaire. (Je ne sais pas pourquoi je répète tout ça, puisque je vous ai tout expliqué clairement dans le chapitre 1. Bon. Tant pis.)

— C'est quand même long, non ? s'étonna Bastille. Même pour toi ?

— Ouais, il y a des années que je ne me suis pas paumé comme ça.

— Ah oui, intervint Papi. Je me souviens qu'une fois ta mère et moi avons passé pas loin de huit semaines à te chercher partout comme des fous quand tu avais deux ans... Et finalement, tu as simplement réapparu dans ton lit un beau soir !

Kaz afficha un air nostalgique.

— J'étais un enfant plutôt... intéressant à élever, admit-il.

— C'est le cas de tous les Smedry, assura son père.

— Vraiment ? glissa Bastille en s'asseyant dans le dernier fauteuil de l'autre côté de la cheminée. Vous voulez dire que certains Smedry grandissent ? qu'ils deviennent de vrais adultes ? On ne pourrait pas m'en confier un, un jour ? Ça changerait...

Je ricanai, mais mon oncle se contenta de secouer la tête, visiblement perturbé par quelque chose.

— J'ai repris le contrôle de mon Talent, annonça-t-il. Mais ça a pris bien trop longtemps. C'est comme si... le don s'était détraqué. Il y a des années que je n'ai pas eu à me débattre à ce point.

Il se gratta le menton avant d'ajouter :

— Je vais devoir écrire un article là-dessus.

La plupart des membres de ma famille, rappelons-le, sont des professeurs, des enseignants et autres chercheurs. Qu'un tel ramassis de vauriens soit aussi un ramassis d'érudits vous étonnera peut-être. Si tel est le cas, cela signifie que vous n'avez pas fréquenté suffisamment de professeurs. À votre avis, y a-t-il un meilleur moyen d'éviter de grandir que de passer son existence tout entière sur les bancs de l'école ?

— Pélicans ! éructa soudain mon oncle en se levant. Je n'ai pas le temps de pondre un article ! J'ai failli oublier. P'pa, pendant que je tournais en rond, perdu, j'ai traversé Mokia. Tuki Tuki est assiégée !

— On est au courant, répondit sombrement Bastille, les bras croisés.

— Ah oui ? s'étonna Kaz.

— Nous avons envoyé des troupes au secours de Mokia, poursuivit la Crystalliotte. Mais les Bibliothécaires ont commencé à attaquer nos côtes et nous ne pouvons pas nous permettre de soutenir davantage Mokia si ça signifie laisser Nalhalla sans défense.

— Ce n'est pas tout, hélas, ajouta mon grand-père. Certains membres du Conclave des Rois... traînent des pieds.

— Quoi ? s'insurgea mon oncle.

— Tu étais absent pendant toute cette histoire de traité, fiston. J'ai bien peur que certains monarques n'aient conclu des alliances avec les Bibliothécaires. Ils ont presque réussi à faire adopter une motion visant à abandonner Mokia à son sort. Elle n'est pas passée, mais seulement d'une voix. Ceux qui la soutenaient continuent à œuvrer pour minimiser le soutien des Royaumes à Tuki Tuki. Et ils

ont beaucoup d'influence au Conclave.

— Mais les Bibliothécaires ont essayé de les tuer ! m'échauffai-je à mon tour. Et la tentative d'assassinat, ils en font quoi ?

Soit dit en passant, l'assassinat est une chose que j'ai en horreur. Et puis ça ressemble trop à un gros mot. À un gros mot, ou bien au nom d'un pays peuplé en tout et pour tout d'une paire d'ânes. On appelle ses habitants des Asiniens.

Papi haussa les épaules.

— Ce sont des bureaucrates, mon garçon, dit-il. Ils sont parfois plus bouchés que la purée de pois de ton oncle Kaz.

— Hé ! se défendit ce dernier. Je l'aime, cette purée !

— Moi aussi, admit mon grand-père. Elle fait une merveilleuse super glu.

— On doit faire quelque chose, décréta Kaz.

— Crois-moi, j'essaie. Tu devrais entendre mes discours à l'Assemblée !

— Du blabla, P'pa ! Tuki Tuki est à deux doigts de se rendre ! Si la capitale tombe, le royaume tombera avec.

— Et les Chevaliers ? coupai-je. Bastille, tu m'as bien dit que la plupart des Chevaliers de Crystallia étaient encore ici ? Pourquoi ne sont-ils pas sur le champ de bataille ?

— On ne peut pas utiliser les Crystalliotés ainsi, répliqua Papi Smedry. Ils n'ont pas le droit de prendre parti dans les conflits politiques.

— Mais ce n'est pas un conflit politique ! m'enflammai-je. C'est un combat contre les Bibliothécaires. Ils ont infiltré Crystallia, corrompu la Pierre d'Esprit ! S'ils gagnent, ils dissoudront sûrement l'ordre de toute façon.

Bastille se crispa.

— Tu vois pourquoi je suis sur les nerfs ? dit-elle. Nous connaissons parfaitement la situation, mais notre serment nous interdit de nous engager à moins que ce ne soit pour défendre un Smedry ou un des rois.

— Justement, renchéris-je, l'un des rois est en danger. Kaz vient de le confirmer !

— Le roi Talakimallo ne se trouve pas dans le palais de Tuki Tuki, corrigea Papi en secouant tristement la tête. Les Chevaliers l'ont

emmené en lieu sûr peu après le début du siècle. C'est la reine qui coordonne la défense.

— La reine de Mokia, réfléchis-je. Bastille, ce n'est pas... ?

— Ma sœur, si. Angola Dartmoor.

— Et les Chevaliers ne vont pas la protéger ?

— Elle n'est l'héritière d'aucune lignée. Ils ont dû laisser un garde pour la protéger, mais ce n'est même pas certain. Les Chevaliers envoyés sur place ont sûrement tous accompagné le roi ou son successeur, la princesse Kamali.

— Tuki Tuki est une position stratégique capitale, reprit Kaz. On ne peut pas la perdre !

— Les Chevaliers veulent aider, assura Bastille. Mais nous n'y sommes pas autorisés. Et puis, la plupart d'entre nous doivent rester ici à Nalhalla pour défendre le Conclave et les Smedry.

— Même si les rois accordent moins de confiance aux Crystalliotés que par le passé, nuança mon grand-père. Et ils leur interdisent l'accès aux réunions les plus importantes.

— Et donc, conclut Bastille en assénant un coup de tête au dossier de son fauteuil, on reste là à ne rien faire d'autre que s'entraîner à l'infini et, de temps en temps, balancer des grenades sur quelqu'un qui l'a bien cherché, ajouta-t-elle en me coulant un regard en coin.

— Nom d'un Brown Billevesant, quelle pagaille ! s'exclama Papi. Je crois qu'on a besoin d'un petit en-cas. Je fonctionne toujours mieux quand je peux léchouiller un bon esquimau au brocoli.

— Alors d'abord, dis-je, *beurk* ! Papi, c'est limite çapudég. Et deuzio...

J'hésitai une seconde. Une idée était en train de germer dans mon esprit.

— Tu dis que les Chevaliers doivent protéger les gens importants ?

Bastille me gratifia d'un de ses regards bien à elle qui disaient « Ben oui bien sûr, andouille ». Je l'ignorai.

— Et le palais royal de Mokia est assiégé, au bord de la reddition ? continuai-je.

— À mon humble avis, oui, confirma Kaz.

— Et si on envoyait quelqu'un de vraiment très important à Mokia ? demandai-je. Les Chevaliers seraient obligés de suivre, pas

vrai ? Et si cette personne s'installait dans le palais, les Crystalliotés seraient obligés de le défendre, non ?

À cet instant précis, il se passa quelque chose d'incroyable. Quelque chose d'hallucinant, d'époustouflant.

Bastille sourit.

C'était un sourire franc et complice. Un sourire ardent. Un sourire malicieux. Un sourire digne d'une citrouille d'Halloween. Si cette citrouille avait été sculptée par un chaton psychopathe. (Oh, une seconde. *Tous* les chatons sont des psychopathes. Si vous l'avez oublié, filez relire le tome 1. Ou plutôt, relisez-le de toute façon. Quelqu'un m'a dit un jour qu'il était vraiment drôle. Ben quoi ? Vous m'avez vraiment cru dans l'avant-propos quand je vous ai dit de ne pas le lire ? Ha ! Vous croyez que vous pouvez me faire confiance ? À moi ?)

Le sourire de Bastille me traumatisa. Il me ravit aussi et me rendit un rien nerveux, tout ça à la fois.

— J'ai l'impression, déclara-t-elle, que c'est l'idée la plus géniale que tu aies jamais eue, Alcatraz.

OK, il n'y avait pas des masses de compétition pour ce titre.

— En tout cas, c'est culotté, admit Papi. Très smedrien, à coup sûr !

— Et qui enverrait-on ? s'excita Kaz. Tu pourrais y aller, P'pa ? Ils t'enverraient des Chevaliers pour assurer ta protection, c'est évident.

Mon grand-père hésita, puis secoua la tête.

— Je ne peux pas abandonner le roi, il a besoin de ma voix lors des votes du Conclave.

— Mais il nous faut un héritier en ligne directe, insista Kaz. Je veux bien me proposer (j'irai de toute façon !), mais je ne suis pas assez important, on ne m'attribuerait qu'un Crystallioté, maximum. Et pourquoi pas Attica ?

— Il est parti, expliqua Bastille. Il a fui la ville. C'est ce dont on parlait quand tu es arrivé.

Papi opina.

— Il faudrait que notre plan mette en danger une personne si précieuse que les Chevaliers n'auraient pas d'autre choix que d'aller à son secours, résuma-t-il. Mais cela suppose aussi que cette personne soit irrévocablement daibile. C'est d'une bêtise intersidérale d'accepter d'être expédié au cœur d'un palais au bord

de la destruction, encerclé de toutes parts par les Bibliothécaires, dans un royaume condamné. Oui, vraiment, une daibilté colossale. Une daibilté jamais atteinte par l'être humain.

Et soudain, pour une raison inconnue, tous les yeux se tournèrent vers moi.

Chapitre π

Bon d'accord, j'ai peut-être exagéré un tout petit peu. Papi a *peut-être* plutôt dit un truc du genre « Il nous faudrait quelqu'un de très, très courageux ». Cela dit, la substitution des deux adjectifs m'a paru raisonnable, vu que le courage et la daibilté sont pratiquement la même chose.

En fait, il existe une formule mathématique qui l'explique : $D\acute{E}B \geq COUR$. En clair, ça donne tout simplement : « La daibilté d'une personne est supérieure ou égale à son courage. » Fastoche, non ?

Ah pardon, vous voulez une preuve ? Parce qu'en plus vous espérez que je vais justifier mes déclarations vaseuses ? Bon d'accord. Mais juste cette fois.

Voyez vous-même. Si un homme tombe accidentellement dans un piège tendu par des agents bibliothécaires, on dira de lui qu'il est daibile, n'est-ce pas ? En revanche, s'il force vaillamment et délibérément vers ce même piège, on le traitera de brave. Réfléchissez-y deux minutes. Qu'est-ce qui est le plus idiot ? Tomber dans un guet-apens par hasard ou choisir d'y sauter à pieds joints ?

Certes, il y a de nombreux moyens de se montrer bête sans avoir besoin de manifester un quelconque courage. Toutefois, le courage est (par définition) *toujours* idiot. Par conséquent, votre daibilté est au moins égale à votre niveau de bravoure. Elle est même probablement plus grande.

Après tout, vous vous êtes certainement sentis un peu plus stupides rien qu'en lisant cette explication. (Et lire ce bouquin est un véritable acte de bravoure de votre part, en fait.)

Je déboulai sans prévenir dans la petite salle de réunion. Les monarques siégeaient en demi-cercle et écoutaient un membre du Conclave, en l'occurrence une femme vêtue d'une antique armure de bambou. Les murs étaient ornés de fresques représentant de magnifiques paysages montagneux et un petit ruisseau intérieur s'écoulait gaïement près de la paroi du fond.

Tous les rois et reines se tournèrent vers moi, choqués par cette interruption intempestive.

— Ah, le jeune Smedry ! s'exclama l'un d'eux, un homme au port altier avec une barbe rousse et un manteau royal assorti.

Brig Dartmoor, le père de Bastille, était roi de Nalhalla et considéré, d'une manière générale, comme le premier des monarques. Il se leva pour m'accueillir.

— Quelle... étonnante visite, me lança-t-il.

Les autres avaient l'air paniqués. Je réalisai soudain que la dernière fois que j'avais fait irruption comme ça, j'étais venu pour les avertir qu'un complot bibliothécaire était à l'œuvre et ils avaient tous failli finir assassinés. (Aucun rapport avec les ânes.)

J'inspirai un grand coup avant de répondre.

— Je n'en peux plus ! m'exclamai-je. J'en ai marre d'être cloîtré dans cette ville ! J'ai besoin de vacances !

Les membres du Conclave échangèrent des regards un peu plus détendus. Je n'étais pas là pour leur annoncer un désastre imminent ; ce n'était qu'une scène typiquement smedrienne.

— Bien... pas de problème... je suppose... dit le roi Dartmoor.

N'importe qui d'autre aurait sans doute exigé de savoir en quoi ces « vacances » méritaient que j'interrompe leur royale réunion. Mais Dartmoor était parfaitement habitué aux Smedry et à leurs manies. Quant à moi, je commençais à peine à comprendre l'étendue de la réputation de bizarrerie qui collait aux basques de ma famille (et ce comparé aux gens qui nous entouraient, c'est-à-dire les habitants d'une cité pleine à craquer de châteaux, de dragons grimant aux murs, de grenades nounours et, parfois, de dinosaures en marcel). Bref, il ne fallait pas ménager sa peine pour être considéré comme étrange dans ces conditions. (Ma famille, d'ailleurs, a tendance à se la jouer premier de la classe en matière de comportement bizarroïde.)

— Une petite visite de la campagne vous agréerait peut-être ? suggéra un des rois. Les arbres à langue de feu sont en fleurs.

— Il paraît que les grottes aux éclairs sont galvanisantes à cette époque de l'année, ajouta un autre.

— Et pourquoi ne pas sauter en parachute du sommet de la Cime du Monde ? proposa la femme en armure de bambou. Et passer quelques heures dans les profondeurs du Gouffre Sans Fond ? C'est très reposant de tomber en chute libre, avec les cascades tout autour...

— Woah, m'exclamai-je, distrait. Ça a vraiment l'air super. Je

pourrais...

À ce moment, Bastille me planta son coude dans le dos et je laissai échapper un *Gak* ! de surprise.

— Mettez votre paille aux abris ! hurla un souverain en enlevant son énorme chapeau de paille d'un air paniqué. Oh... fausse alerte.

Je m'éclaircis la gorge et glissai un bref regard par-dessus mon épaule. Bastille et Papi Smedry étaient entrés à ma suite, mais ils avaient laissé la porte ouverte de façon à ce que les Chevaliers en faction puissent entendre la conversation. La mère de Bastille, la peu riante Drauline, se tenait les bras croisés et nous couvrait d'un regard soupçonneux. Elle s'attendait clairement à une entourloupe.

Sacrément maligne, la Drauline.

— Non ! annonçai-je aux monarques. Rien de tout cela ne fera l'affaire. Ce n'est pas assez excitant à mon goût. Moi, je vais à Tuki Tuki. J'ai entendu dire que les bains de boue royaux y sont extrêmement intenses.

— Une seconde, intervint le roi Dartmoor. Vous ne trouvez pas assez excitant de tomber en chute libre dans un trou sans fond au milieu de l'océan et vous préférez vous rendre au spa du palais mokien ?

— Euh, oui, répondis-je. J'ai un petit faible pour les bains de boue. Pour le gommage, l'algothérapie homéopathique, tout ça.

Les membres du Conclave s'entre-regardèrent.

— Mais, commença l'un d'eux, le palais est comme qui dirait assiégé en ce moment et...

— Vous ne me ferez pas changer d'avis ! m'écriai-je avec une bravoure forcée. Je suis un Smedry et nous autres Smedry faisons des choses ridicules, excentriques et inattendues tout le temps. Ha ha !

— Ciel ! intervint Papi d'un ton particulièrement théâtral. Il semble déterminé. Mon pauvre petit-fils va se faire tuer à cause de sa splendide et néanmoins smedrienne impulsivité. Si seulement il existait des gens dévoués qui auraient prêté serment de le protéger !

Sur ce, nous tournâmes les talons et nous carapatâmes en vitesse, abandonnant une poignée de monarques et de Chevaliers totalement perplexes. Mon grand-père, Bastille et moi gagnâmes le hall du palais où des morceaux de verre rare et exotique s'alignaient, encadrés, le long des murs. Mes lunettes d'Oculateur me permettaient de voir leur faible éclat.

— Vous croyez qu'ils vont marcher ? demandai-je. La reine qui faisait son discours n'avait pas l'air...

— Hein ? dit Bastille. Marcher ? Où ça ?

— Euh, non, c'est une figure de style, expliquai-je.

— Quoi son style ? s'enflamma la Crystalliotte. Si sa figure t'intéresse tellement, tu devrais avoir honte. La reine Kamiko est mariée et elle a au moins quarante ans de plus que toi !

Je soupirai.

— Penses-tu, reformulai-je, que le Conclave des Rois va croire à notre petite scène ? J'ai trouvé notre jeu un peu exagéré.

— Exagéré ? Quelle partie ?

— La partie où j'ai dit que je voulais aller à Mokia, c'est-à-dire une zone de combat, juste pour des vacances. C'est un peu ridicule.

— Moi je trouve que c'est très Smedry, grommela Bastille.

— Ils vont marcher, assura Papi en trotinant à nos côtés. Les Chevaliers en particulier savent se montrer très... littéraux. Ils supposeront le pire et, en l'occurrence, le pire serait que tu te jettes au beau milieu d'un champ de bataille parce que tu as l'impression d'avoir les pores bouchés. Je doute que nous ayons du mal à les...

Un grand fracas métallique retentit derrière nous. Pas moins de cinquante Crystalliottes dévalaient le corridor dans notre direction.

— Gak ! glapis-je.

— Alcatraz, veux-tu bien cesser de glapir... GAK ! glapit Bastille à son tour en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Par les Scribouilles du grand Scalzi ! s'exclama mon grand-père en apercevant la troupe à nos trousses.

La plupart des Chevaliers étaient en armure intégrale et leurs pieds caparaçonnés faisaient un boucan terrible à chaque foulée. C'était comme si quelqu'un avait ouvert un placard plein de casseroles et avait tout jeté par terre d'un coup.

Nous redoublâmes nos efforts, courant carrément devant la tempête crystalliotte qui nous poursuivait. Mais ils étaient plus rapides. Ils portaient des Verres de Combat, sans parler de leurs enrichissements crystalliottes. Ils nous rattraperaient sans le moindre doute.

— Alcatraz, mon petit, m'avoua mon grand-père sans ralentir l'allure. Je crois que je viens de découvrir un petit défaut dans ton

plan.

— Ah oui ?

— Je le savais ! s'écria Bastille. Quelle imbécile je suis ! Alcatraz, s'ils t'attrapent avant que tu ne quittes Nalhalla, ils t'assigneront à résidence, pour ton bien !

— Assigné à résidence ?

— Oui avec une porte fermée à triple tour, expliqua Papi. Et des murs capitonnés. Du pain sec et de l'eau. Ah et puis une prison aussi. N'oublions pas ce détail.

— Ils vont nous mettre en prison ?

— Hmmm, oui, confirma le vieillard. Les Chevaliers sont des gardes du corps. Ils ont le droit de prendre certaines décisions s'ils estiment que la personne dont ils ont la charge encourt un trop grand risque. Mais ils ne sont autorisés à agir ainsi que sur le territoire de Nalhalla. Ils utilisent rarement ce privilège. On a dû vraiment leur filer la frousse. Bien joué, fiston ! Tu as de quoi être fier.

C'est une scène palpitante, n'est-ce pas ? Ça va, vous n'êtes pas trop fatigués à force de courir ?

Attendez, quoi ? Vous n'êtes pas en train de courir ? Pourquoi c'est à moi de faire tout le boulot ? Vous n'avez pas compris que vous êtes censés jouer les scènes à mesure que je les décris ? Vous ne savez pas lire un livre ou quoi ? Sérieusement, les Bibliothécaires ne vous apprennent donc plus rien de nos jours ?

Que je vous explique. Tout le monde parle constamment de la magie des livres, qui vous dépaysent, vous font voyager, vous permettent de découvrir des destinations exotiques, de faire de nouvelles expériences. Bon, alors, vous croyez que de simples mots peuvent accomplir tout ça ? Bien sûr que non !

Si vous vous êtes jamais dit que la lecture c'était rasoir, c'est parce que vous ne savez pas vous y prendre correctement. À partir de maintenant, à chaque fois que vous lirez un bouquin, je veux que vous hurliez chaque mot du texte et qu'ensuite vous fassiez exactement ce que font les personnages dans l'histoire.

Croyez-moi, cette méthode rendra vos lectures drôlement plus excitantes. Même les dicos. *Surtout* les dicos. Alors allez-y, essayez déjà avec le passage qui va suivre. Si vous le faites bien, vous aurez droit à un cadeau en prime.

— Suivez-moi ! beuglai-je en m'engouffrant dans une petite salle

attenante au grand hall.

Je me disais que les Chevaliers auraient du mal à nous pourchasser dans des pièces plus étriquées vu leur nombre. Cette pièce-là, hélas, était bourrée de meubles et je dus bondir sur un canapé avant de me jeter derrière.

— On fait quoi, là ? demanda Bastille en regardant les premiers Crystalliotés se ruer sur le seuil de notre retraite.

— J'hésite ! répliquai-je en me curant le nez.

Nous nous précipitâmes vers une autre porte et déboulâmes dans un nouveau couloir où je sautai sur un pied trois fois avant de me donner un (gentil) coup de poing sur le front. Ensuite, nous déambulâmes dans le corridor en battant des bras comme si nous étions des poules. Puis, nous fîmes la toupie et assenâmes une baffe à notre petit frère si jamais il était dans le coin. Enfin, nous collâmes nos pieds dans notre bouche, balançâmes du flan par terre et entonnâmes la chanson de *Lapins Crétins* en hollandais.

Alors, je n'avais pas raison ? Ce n'est pas beaucoup plus captivant comme ça ? Vous devriez mettre en scène chacune de vos lectures. (Ah, et au fait, le cadeau en prime c'est que vous avez la chance de baffer votre petit frère et de me faire porter le chapeau.)

— Pourquoi on fait tout ça ? s'enquit Bastille.

— Ça n'aide pas des masses, hein ? dis-je.

— Sans vouloir jouer les rabat-joie, intervint Papi Smedry, je crois qu'ils gagnent du terrain.

Ce n'était rien de le dire. Ils étaient juste derrière nous. Je glapis de nouveau et détaiai dans un autre corridor. Bastille me suivait sans difficulté. Avec ses Verres de Combat, elle aurait pu facilement nous doubler tous les deux, mais elle ne le fit pas.

— Il n'y a plus qu'une seule solution, annonça soudain mon grand-père en levant un doigt. Pour moi en tout cas.

— Quoi donc ?

— Retourner ma veste ! déclara-t-il.

Sur quoi il s'arrêta net et laissa les Chevaliers arriver jusqu'à lui.

— Allez, attrapons-le ! hurla-t-il à ses nouveaux alliés.

Je me figeai une seconde, sous le choc de sa trahison. Bastille me chopra par le bras et je me remis en mouvement. Les Crystalliotés n'assignèrent pas Papi à résidence, mais l'un d'entre eux le prit dans

ses bras pour éviter que le vieux bonhomme ne les ralentisse.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? paniquai-je.

— Qu'on le brûle sur le bûcher ! rugit mon grand-père juste derrière nous.

— Hé bien, dit Bastille. Il n'a jamais été question qu'il nous accompagne, rappelle-toi. Pendant notre petit spectacle devant les rois, son rôle était de prétendre qu'il était contre ton départ.

— Coupez-le en petits morceaux et donnez-le en pâture aux poissons ! continuait le vieillard, d'une voix moins stridente.

— Pourquoi on avait décidé ça déjà ? demandai-je, essoufflé.

— Étripez-le par le nez et badigeonnez-le avec du mascara ! cria Papi Smedry au loin.

— Parce qu'on ne voulait pas le mettre dans le pétrin.

— Obligez-le à regarder de vieux épisodes de *La Petite Maison dans la Prairie* ! s'égosillait mon ancêtre, de moins en moins fort.

— D'accord, concédai-je, mais est-ce qu'il est obligé de tenir son rôle avec autant d'enthousiasme ? Il me... Hé ! *de moins en moins fort* ?

Les Chevaliers et mon grand-père avaient perdu du terrain. C'était à n'y rien comprendre. Les Crystalliotés avaient l'air de courir de toutes leurs forces et pourtant l'écart entre nous augmentait constamment.

— Hein ?

— Il les retarde, expliqua Bastille. Avec son Talent ! En se mettant de leur côté et en essayant de nous poursuivre, il les ralentit tellement qu'ils ne peuvent plus nous rattraper.

Là, ça m'en bouchait un coin. Mon grand-père maîtrisait son don de façon totalement incroyable. Je me demandais pour la énième fois ce que je serais capable d'accomplir avec le mien si j'avais autant d'entraînement que le vieux bonhomme. Ces derniers mois, j'avais passé mon temps à essayer de ne pas l'utiliser. Je le contrôlais presque parfaitement. Je n'avais rien cassé par erreur depuis des semaines.

Je commençais à croire que j'arriverais peut-être à vivre normalement. Mais parfois, quand mon grand-père me bluffait avec son Talent, j'étais un peu jaloux.

C'était daibile. (Et croyez-moi je m'y connais en daibilté.) Durant

toute mon enfance, j'avais été dominé par ce maudit Talent. Réaliser une prouesse telle que celle de Papi aujourd'hui n'était pas seulement impressionnant, c'était aussi totalement imprévisible. Même les meilleurs Smedry étaient incapables de répéter ce genre de choses à l'envi.

Je voulais me débarrasser de mon Talent. M'en libérer. Pas vrai ?

— Fichtre, quel chouette moment de réflexion ! railla Bastille.

— Ouais, admis-je en observant les Chevaliers qui commençaient à s'énervier.

— Il te faut encore une ou deux minutes pour te la jouer philosophe et bleurg ou est-ce que tu comptes remettre tes satanées jambes en marche pour qu'on puisse s'échapper ?

— Oh d'accord, dis-je.

Papi ne parviendrait pas à retenir nos poursuivants *ad vitam aeternam*. En fait, ils avaient même déjà l'air de bouger un peu plus vite.

Je pivotai une dernière fois et m'élançai aux côtés de Bastille. Nous devions quitter la ville, et plus vite que ça !

Chapitre 4 ½

À n'en pas douter, il est de plus en plus évident à vos yeux que ma daibilité dans ce livre atteint des sommets tout à fait spectaculaires. Non seulement je m'apprête à foncer dans une zone de conflit avec pour toute protection une maigre panoplie de bouts de verre, mais en plus je viens tout juste de réussir à m'aliéner et à mettre en rogne tout un ordre de chevalerie. J'ai passé les trois derniers volumes de mon autobiographie à tenter d'échapper aux Bibliothécaires. Et maintenant que j'ai trouvé un semblant de paix et de sécurité à Nalhalla, je décide de me carapater et de foncer droit dans la gueule du loup ?

Daibile.

En fait non. « Daibile » n'est pas le mot. Ce n'est pas assez précis. Heureusement, en tant qu'expert en daibilté (et en bidouillage de trucs inventés), je suis dans une excellente position pour vous donner une nouvelle liste de termes pour définir les divers degrés de stupidité possibles. Par exemple, ce que j'étais sur le point de faire pourrait être caractérisé de « daibilcieux », c'est-à-dire « aussi daibile que de jouer au beach-volley en maillot de bain avec un porc-épic à la place du ballon ».

Bastille et moi grimpâmes fissa un escalier qui nous conduisit au premier étage du palais. Une fois en haut, je plaquai une main sur la dernière marche et déclenchai mon Talent. Une vague de puissance déferla de mon bras et réduisit l'escalier en miettes. Des blocs de pierre s'effondrèrent tandis que la rampe s'affaissait sur le côté. Une énorme gerbe de poussière s'éleva, telle une bouffée d'haleine fétide de géant rotateur. Quand le nuage se dissipa, j'aperçus un groupe de Chevaliers coincés en bas. Ils avaient l'air énervé. Ils avaient fini par comprendre qu'ils devaient se séparer. Papi Smedry n'était capable de ralentir que les Crystalliotés les plus proches de lui ; les autres avaient donc pu reprendre la course-poursuite.

Mais maintenant, ils ne pouvaient plus nous atteindre. Sauf qu'il y avait d'autres moyens d'accéder à l'étage.

— On ne réussira pas à leur fausser compagnie très longtemps, déclarai-je. On doit sortir de la ville, et vite.

— C'est exactement ce que tu as dit à la fin du dernier chapitre, se plaignit Bastille.

— D'accord, mais c'est vrai quand même !

Au rez-de-chaussée, les Crystalliotés s'étaient encore scindés en deux groupes. Le premier se dispersa rapidement à la recherche d'un autre escalier, tandis que le second, resté sur place, faisait des tentatives de saut en hauteur et expérimentait avec des courtes échelles, approchant dangereusement à chaque fois de leur but, à savoir nous.

Je poussai un petit cri très viril et m'éloignai du trou béant en courant, Bastille sur mes talons.

— Désolé pour l'escalier, m'excusai-je. Ton père ne va pas m'en vouloir, hein ?

— Nous recevons régulièrement des Smedry à dîner au palais, répliqua-t-elle. Ce genre d'incidents relève de la routine. Toutefois, permets-moi de te faire observer que grâce à toi nous sommes désormais piégés au premier. Je te parie que ma mère et le reste des Chevaliers vont bloquer les autres accès en moins de deux.

— Vous avez une station de Verre Transporteur ? demandai-je.

— Hmm hmm. À la cave.

— De toute façon elle est bien gardée, ajouta Kaz.

J'étouffai un juron.

— Il y a forcément un passage secret pour sortir du château, n'est-ce pas Bastille ? insistai-je. Des tunnels ? Des couloirs dans les murs ? Une cheminée pivotante qui s'ouvre sur un repaire secret d'où lancer des opérations de combat contre le crime ?

— *Niet*, fit mon oncle.

Bastille opina.

— Mon père trouve que ce genre de choses risque d'être utilisé contre lui, précisa-t-elle.

— Quoi ? Pas le moindre petit passage secret ? m'exclamai-je. Mais qui m'a collé un château pareil ?

— Un architecte, rétorqua la Crystallioté, pas un romancier daïbilcieux. Qui voudrait de couloirs à l'intérieur des murs ? Ce n'est pas un tout petit peu ridicule ?

— Pas quand on a besoin de s'éclipser discrètement !

— Pourquoi j'aurais besoin de m'éclipser discrètement de chez moi ?

— Parce qu'une horde de Chevaliers de Crystallia te poursuit !

— Ça ne m'arrive pas très souvent ! argua Bastille. En fait, ça ne m'arrive que quand tu es dans les parages.

— Ce n'est pas ma faute si les gens aiment me pourchasser. On doit...

Je m'arrêtai net.

— Kaz ! m'écriai-je, un doigt pointé sur mon oncle.

— Moi ! s'écria-t-il à son tour.

— Imbéciles ! s'écria la Crystalliotte en nous désignant tous les deux de l'index.

— Depuis quand es-tu là ? interrogeai-je mon parent miniature.

— Oh, quelques secondes. Tout est prêt pour un départ imminent au Donjon Smedry. J'ai emprunté un véhicule à l'ambassade de Mokia, histoire de ne pas éveiller les soupçons du roi.

— On a un pilote ?

— Que oui ! Hidée Icks.

— Qui ?

— Ta cousine, expliqua-t-il. La sœur de Sing et Australie. Elle apportait un message de Tuki Tuki à l'ambassadeur.

— Cool.

C'était toujours chouette d'avoir un nouveau Smedry dans le coin pour les missions. Enfin, chouette et catastrophique. Mais quand on est un Smedry, on sait tourner les catas à son avantage.

Un lointain bling-bling métallique précéda l'apparition d'un groupe de Chevaliers un peu plus bas dans le corridor. Ils nous aperçurent immédiatement et se ruèrent vers nous.

— Kaz ! Sors-nous d'ici ! ordonnai-je.

— Tu es sûr ? Mon Talent n'a pas été très...

— Maintenant, Kaz !

— D'accord, soupira-t-il en ouvrant une porte au hasard.

Ce n'était pas la première fois que nous utilisions le don de mon oncle pour nous déplacer. Comme chez tous les Smedry, son pouvoir était imprévisible, mais ce n'était généralement pas dangereux de

s'y fier sur des petites distances.

Et puis, on n'avait pas vraiment le choix. Je suivis Kaz au pas de course, Bastille m'imita et il referma la porte derrière nous.

La pièce sentait le renfermé et le moisi, mais il faisait trop sombre pour voir quoi que ce soit.

— Enclenche ton Talent, Kaz !

— C'est déjà fait.

Il y eut une espèce de raclement. Comme si on traînait un énorme objet sur un sol de pierre. Bastille venait de dégainer. La gigantesque lame crystallote luisait d'un éclat bleuté.

Nous nous trouvions dans une grotte. Et planté droit devant nous, l'air extrêmement perplexe, se tenait un très, très gros dragon noir. Il pencha la tête dans notre direction, un filet de fumée grise s'échappant de ses narines.

— Oh, dis-je, ce n'est qu'un dragon. J'ai eu peur qu'on soit mal tombés.

Nous avions déjà rencontré un dragon et il avait été assez gentil pour ne pas nous dévorer tout cru. Il nous avait même transportés sur son dos.

Ce dragon-ci inspira profondément.

— Kaz ! glapit Bastille, paniquée.

— Éteins-moi cette lumière ! aboya mon oncle. J'ai du mal à me perdre si je vois où je vais.

— Ben quoi ? m'étonnai-je. C'est rien qu'un dragon.

— Rien qu'un dragon-bale en liberté qui, contrairement à ce bon vieux Tzoctinatin, ne purge pas une peine de prison et a parfaitement le droit de nous griller sur place parce que nous venons d'envahir son antre en totale violation du traité draco-humain ! rétorqua Bastille.

— Ah, lâchai-je.

Une lueur apparut juste devant nous, illuminant la gorge caverneuse de la bête : c'étaient les flammes qu'elle s'apprêtait à nous cracher dessus.

— Raison numéro deux cent cinquante-sept qui fait qu'il vaut mieux être petit que grand dans la vie ! hurla mon oncle. Les grands font de bons écrans contre le souffle d'un dragon !

Bastille m'agrippa par le col et me tira violemment vers elle. Tout se mit à tourner, à tanguer autour de moi. Je ressentis une étrange force à l'œuvre : Kaz venait d'enclencher son Talent et de nous perdre de nouveau. Le vil reptile disparut.

Je reconnus cette puissance sur-le-champ, celle du don, bien que je n'en aie jamais fait l'expérience de cette façon avant. C'était difficile à expliquer. C'était comme si je voyais l'air se tordre sur lui-même, comme si je comprenais exactement ce qui se passait tandis que le petit homme nous sauvait la mise.

C'en était curieusement familier. Comme si... comme s'il ne faisait pas que se perdre, mais comme s'il *brisait* le mouvement, l'essence-même du mouvement, déconstruisant la progression linéaire du monde avant de la reconstruire de sorte que nous puissions nous déplacer dans des directions qui auraient dû être absolument impossibles.

En cet instant, je crus entrapercevoir quelque chose. Un disque de pierre, aussi magnifique que gigantesque, couvert de gravures et divisé en quatre quadrants. Et au centre exact, un morceau de roche noire. Au milieu de ce roc, encore plus sombre et quasiment invisible, quelque chose se tenait tapi. Un coin de minuit qui envoyait des tentacules vers les différents quartiers, tel un lierre grimpant le long d'un mur.

Le fléau d'Incarna. Celui qui déforme, qui corrompt et qui détruit.

Le Talent Ténébreux. Celui dont tous les autres ne sont que l'ombre.

La vision s'évanouit, si vite que j'en doutai même d'avoir vu quoi que ce soit. Je me retrouvai de nouveau dans l'obscurité, trébuchai, tombai... sur un truc humide, mou et spongieux.

— Eurk ! m'exclamai-je en me relevant.

Le sol bougeait sous mes pieds, ondulant, tremblotant. J'avais l'impression d'avoir atterri sur un mégatrampoline rescapé d'une marée noire. Et l'odeur, oh ! Comme si on avait balancé des œufs pourris sur un putois.

Dans un haut-le-cœur, Bastille ressortit son épée de son fourreau pour nous éclairer. Nous étions dans une espèce de pièce rose dont les murs et le plafond étaient constitués de cette étrange matière moelleuse. L'endroit ressemblait en fait à un sac. On n'avait même pas la place de s'asseoir et nous étions tous les trois enrobés d'une substance gluante assez ignoble.

— Oh, hirondelles ! jura mon oncle.

— Je crois que je vais vomir... balbutia Bastille. Est-ce qu'on est... ?

— Mon Talent nous a transportés dans l'estomac du dragon, semble-t-il, confirma Kaz en essayant de se mettre debout. Oups !

— « Oups » ? répétai-je.

Je venais de réaliser que le liquide gluant devait être de la bile ou du phlegme de dragon.

— C'est tout ce que tu as à dire ? « Oups » ?

— Yurgh ! suggéra la Crystalliotte.

— Hé bien, fit Kaz, si nous devons être mangés par un dragon, ceci est la meilleure méthode, incontestablement : ne passez pas par la case mâchoire, ne passez pas par la case gorge enflammée.

— Je préférerais ne pas me faire manger du tout.

— Yurgh ! insista Bastille.

— Cache ton épée, ordonna mon oncle en réussissant enfin à se relever. Je vais nous faire sortir de là.

— Génial, raillai-je. Tu pourrais peut-être nous organiser un bain pendant que tu... gloug, grl, blrg !

J'étais soudain sous l'eau.

Je me débattis dans le noir, terrifié et suffoquant. L'eau était affreusement froide et en quelques secondes ma peau fut complètement engourdie. J'ouvris grand la bouche pour crier...

(Ce qui, vous serez d'accord, était passablement daibilcieux.)

... et me retrouvai à l'air libre, à genoux devant une porte ouverte, une véritable cascade ruisselant de tout mon corps. Kaz était déjà debout, à bout de souffle, une main sur la poignée. Je reconnus le couloir de pierre noire dans lequel nous avions débarqué : mon oncle avait réussi à nous ramener au Donjon Smedry.

Je me redressai, trempé, et observai les lieux. Apparemment nous venions de sortir de la buanderie et le corridor commençait à disparaître sous quelques centimètres d'eau de mer où une poignée de poissons aux yeux retournés clapotaient sur le sol. Bastille gisait devant moi, le visage caché par la masse détrempée de ses cheveux argentés.

— On était où ? voulus-je savoir.

— Au fond de l'océan, répondit Kaz avant d'enlever sa veste en cuir dégoulinante.

— La pression aurait dû nous tuer !

— Meuh non, assura-t-il. On l'a eu par surprise ! On est repartis avant qu'il se rende compte de notre présence.

— Qui ça ?

— L'océan. Il ne s'attend jamais aux Talents des Smedry.

— Personne ne s'y attend jamais, grommela Bastille.

— Tu voulais un bain, n'est-ce pas Alcatraz ? Allez, on ferait bien de se dépêcher avant que les Chevaliers ne pensent à envoyer quelqu'un au Donjon.

Je me remis debout avec un soupir et nous repartîmes en petite foulée (et à grand renfort de bruits de succion dans nos vêtements mouillés) en direction d'un escalier que nous gravîmes jusqu'en haut. Nous débouchâmes au sommet d'une des tours du château, qui servait aussi de plate-forme d'atterrissage. Un énorme papillon de verre y battait tristement des ailes dans une pluie d'éclats colorés, reflets de la lumière du soleil sur sa carlingue translucide.

Je stoppai net.

— Une seconde ! C'est là-dedans qu'on va faire notre grande évasion ?

— Bien sûr, confirma mon oncle. Le *Papillenciel*. Un problème ?

— Heu... ce n'est pas hyper... viril, dis-je.

— Et alors ? intervint Bastille, les mains sur les hanches.

— C'est-à-dire que... enfin... balbutiai-je. J'espérais pouvoir m'enfuir dans quelque chose d'un peu plus impressionnant.

— Donc si ce n'est pas « viril », ce n'est pas impressionnant ? demanda la Crystalliotte en croisant les bras.

— Je... euh...

— Conseil d'ami, Alcatraz, ricana Kaz, ferme ton clapet. Ça t'évitera de mettre les pieds dans le plat et de te prendre celui de Bastille dans la figure.

Le conseil me parut bon. Je le suivis scrupuleusement, ainsi que mes deux compagnons jusqu'à la passerelle de l'engin.

N'empêche, jusqu'à aujourd'hui, je ne suis pas entièrement satisfait de ce départ. C'était en théorie celui de ce qui était, par

bien des aspects, ma première vraie mission. Avant, c'était plutôt les aventures qui me tombaient dessus. Cette fois-ci, en revanche, j'avais activement décidé de me rendre utile.

J'estimais devoir effectuer ma sortie triomphale dans une machine un peu plus cool qu'un papillon. En termes de quête héroïque, c'est l'équivalent d'aller à la fac au volant d'un pot de yaourt.

Hélas, ainsi qu'il me semble vous l'avoir démontré par le passé, la vie est injuste. Si elle était juste, il n'y aurait aucune calorie dans la crème glacée, les chatons seraient estampillés « ANIMAUX DANGEREUX » et *Les Morts* de James Joyce parlerait carrément de zombies. (Et ne me parlez pas de *Tandis que j'agonise* de William Faulkner.)

— Salut cousin !

Une tête apparut sous le ventre de l'insecte géant. Une tête à la peau sombre et bronzée, et couverte de cheveux noirs et courts. Une main suivit, qui s'agitait furieusement en signe de bonjour. L'une comme l'autre appartenaient à une très jeune Mokienne. Les Chutlandais l'auraient décrite comme une Hawaïenne ou une Samoane. Elle portait un sarong rouge et bleu et une fleur sur la tempe.

— Qui es-tu ? m'enquis-je en approchant.

— Ta cousine Hidée ! Kaz m'a dit que tu avais besoin d'un pilote pour te conduire à Mokia !

Son exubérance me rappela immédiatement sa sœur Australie. Sauf que cette dernière était beaucoup plus âgée. Hidée ne devait pas avoir plus de huit ans.

— C'est *toi* le pilote ? Mais tu n'es qu'une gamine !

— Je sais ! C'est génial, hein ? s'esclaffait-elle avant de rentrer à reculons dans le papillon.

Un panneau de verre se referma sur elle.

— Ne vas pas la défier, Al, conseilla mon oncle en me prenant par l'épaule.

— Mais on va dans une zone de combat ! protestai-je. Ce n'est pas un endroit pour les enfants.

— Dans ce cas je ferais peut-être mieux de ne pas t'emmener non plus, rétorqua Kaz. D'après les critères chutlandais, tu es un enfant toi aussi.

— Pas pareil, grommelai-je sans conviction.

— Sa patrie est attaquée, ajouta Bastille en s'engageant sur la passerelle. Elle a le droit d'aider. Personne n'envoie des gamins au front, mais ils peuvent se rendre utiles quand même. En nous emmenant à Mokia par exemple. Allez ! Tu as oublié qu'on nous poursuivait ?

— Il y a toujours quelqu'un qui me poursuit, grognai-je en emboîtant le pas de la Crystalliotte. Allez, on y va.

Kaz me suivit et la passerelle se replia. Le papillon décolla en brinquebalant et descendit en piqué...

... enfin, voleta...

loin de la ville, entamant ainsi le vol spectaculaire

... enfin, tranquille...

vers Mokia, avec l'impérieuse résolution

... enfin, surtout adorable...

de défendre et protéger le royaume !

Soit ça, soit on allait passer notre temps à boire du nectar de fleur au ras des pétales. Tous les moyens sont bons, quand on y pense...

Chapitre 42

Le changement.

C'est important, le changement. Moi, par exemple, je change de sous-vêtements tous les jours. Vous aussi, j'espère. Autrement, merci de rester dans le sens du vent.

C'est effrayant aussi, le changement. On veut rarement que les choses changent (slips et chaussettes mis à part). Mais le changement c'est également fascinant. C'est même nécessaire. Demandez donc à Héraclite.

Héraclite était un petit rigolo qui vivait en Grèce il y a belle lurette et qui est surtout connu pour avoir laissé son frère faire tout le boulot, pour donner des drôles de noms aux gens et pour avoir écrit les paroles de chansons pour Walt Disney environ deux mille ans trop tôt pour qu'elles puissent être chantées. C'était un pro du changement, à tel point qu'il a même réussi le changement ultime en passant de l'état d'être vivant à celui de cadavre après s'être étalé une bouse de vache sur le visage. (Véridique.)

Héraclite est le premier à avoir mis par écrit ses ronchonneries sur la fréquence des changements dans la vie. Il a même été jusqu'à affirmer qu'on ne pouvait jamais toucher deux fois le même objet, parce que tout change si vite que ledit objet ne sera déjà plus le même le temps que vous reposiez la main dessus.

Je crois bien qu'il avait raison. Nous sommes tous constitués de cellules qui bougent constamment, nous quittent, meurent, se transforment. Si rien ne changeait, nous serions incapables de penser, de grandir, de respirer. Et à quoi bon de toute façon ? Nous serions aussi dynamiques d'un tas de cailloux. (Cela dit, maintenant que j'y réfléchis, ce tas de cailloux aussi change de seconde en seconde sous l'effet du vent qui lui arrache quelques atomes à chaque passage.)

Bref... pour résumer ce que disait le philosophe, vos sous-vêtements sont en constante évolution et, techniquement, vous portez à présent une petite culotte totalement différente de celle que vous aviez en entamant la lecture de ce chapitre. Donc finalement, pas besoin d'en changer tous les jours.

D'enfer ! Merci la philo !

Pendouillant d'une branche par les jambes, je laissai échapper un sifflement, impressionné.

— Woah, mortel ce voyage ! Hidée, tu es terrible comme pilote.

— Merci ! répondit ma cousine qui pendouillait tout près elle aussi.

— Moi qui craignais que trente-sept chapitres de vol soient rasoirs... Je crois bien que c'était le truc le plus palpitant qui me soit arrivé depuis que Papi a débarqué dans ma vie il y a six mois !

— J'ai particulièrement apprécié le combat contre le monstre mi-calmar mi-wombat, annonça Bastille.

— Tu lui en as mis plein la vue ! la félicitai-je.

— Merci ! Je n'aurais jamais imaginé que ma collection de timbres l'intéresserait autant.

— Et moi, repris-je, je ne savais pas que tu avais pris autant de photos de gens que tu avais oblitérés.

— Personnellement, coupa Kaz en se dépêtrant des buissons en dessous de nous, j'ai préféré le moment où on est allés dans l'espace.

— On aurait dû faire ça dans le tome 2, dit la Crystalliotte.

— Il y a eu tellement d'épisodes excitants pendant ce voyage, repris-je, que je n'arrive pas à décider lequel est mon favori.

Mon oncle s'épousseta et leva les yeux vers les lianes sur lesquelles je me balançais.

— Raison numéro quatre-vingt-deux, entonna-t-il. Quand une petite personne chute vers le trépas, elle tombe de moins haut qu'une grande gigue.

— Hein ? tiquai-je. N'importe quoi !

— N'importe quoi toi-même. Nos pieds tombent d'aussi haut, d'accord, mais nos têtes ont moins de distance à couvrir. Donc, en moyenne, c'est moins dangereux.

— Je ne suis pas sûr que ça marche comme ça, tenta Bastille.

Kaz haussa les épaules.

— Bref, fit-il. Tu vas t'amuser, à essayer de raconter ce voyage, si jamais tu écris ton autobiographie un jour. Quand même... jamais de simples mots ne seront capables de décrire exactement combien c'était génial.

— Je trouverai bien une solution, assurai-je tandis que la Crystalliotte m'aidait à me dépatouiller des lianes.

Elle me laissa tomber lourdement sur le sol à côté de mon oncle et alla au secours d'Hidée.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— Je dirais, juste en bordure de Tuki Tuki. Je suis certain que le boulet qui a percuté le *Papillenciel* provenait d'une machine bibliothécaire, expliqua Kaz. Je pars en éclaireur, ne bouge pas.

Il pénétra dans les fourrés, machette en main et (heureusement) Talent au repos. Je ne le quittai pas des yeux. Il s'approcha d'une crête inondée de soleil qu'on apercevait aisément depuis l'épaisse jungle où nous avions atterri au milieu d'une multitude de fleurs qui pendaient des lianes, perçaient entre les troncs et éclosaient un peu partout à nos pieds. Des insectes butinaient de corolle en corolle, nous ignorant totalement.

Le vol avait duré un long moment, mais semblait avoir été très rapide en même temps vu qu'entre les wombats, l'espace intersidéral et la philatélie, nous n'avions pas chômé. Nous avions l'impression d'avoir quitté Nalhalla depuis à peine quelques instants et pourtant nous étions bel et bien là, des heures plus tard, à Mokia. En fait, ces quelques chapitres avaient été si captivants, si rapides, si brefs, que c'est comme si je les avais carrément sautés.

Heureusement que ce n'est pas cas, hein. Ça aurait été daibile, non ?

— Ce vaisseau va me manquer, soupira Hidée en se posant par terre avec l'aide de Bastille.

— Tu sais quoi ? dis-je. C'est la troisième fois que je voyage à bord d'un de ces engins de verre et c'est aussi la troisième fois que je m'écrase avec. Je commence à penser qu'ils ne sont pas très sûrs.

— Naturellement, c'est la seule explication possible, commenta platement la Crystalliotte.

— Comment ça ?

— J'ai effectué des centaines de vols avec ces appareils, expliqua-t-elle. Et les seules fois où je me suis écrasée avec, c'est quand j'étais avec toi.

— Oh.

— Il faudra que je voyage plus souvent avec toi, cousin ! s'extasia Hidée. On ne me tire jamais dessus quand je suis toute seule !

Clairement, la jeune Mokienne avait hérité du sens smedrien de l'aventure. J'observais ma cousine miniature. Nous n'avions guère eu l'occasion de parler en dépit de la longueur du trajet. Éviter des koalas de guerre et construire un nouveau phare pour des enfants défavorisés nous avait bien trop occupés. (Faites-vous plaisir et relisez les chapitres 5 à 41 pour revivre cette folle équipée.)

Je tendis une main vers elle et annonçai :

— Je ne me suis pas présenté correctement. Je suis Alcatraz.

— Hidée Icks, répondit-elle avec énergie. C'est vrai que tu as le Talent Brise-Tout ?

— Le seul et l'unique, confirmai-je. Il n'a pas toutes les vertus qu'on lui prête.

— Il n'est pas le seul, marmonna Bastille.

Je l'ignorai.

— Et toi Hidée, quel est ton don ?

— Je suis vraiment nulle en maths !

À ce stade, j'étais pas mal habitué aux Talents des Smedry. J'avais rencontré des membres de ma famille qui étaient magiquement pathétiques en danse, d'autres qui étaient pros de la tête de déterré le matin au réveil. Alors être nul en maths... oui, ça collait parfaitement.

— Félicitations ! lançai-je. C'est sûrement très pratique.

Ma cousine me gratifia d'un sourire radieux.

Kaz nous rejoignit bientôt, son sac calé sur les épaules.

— Ouai, fit-il, on y est. La capitale n'est pas très loin par là, mais les Bibliothécaires ont monté un blocus complet autour de la ville.

— Super, soupirai-je.

Mes compagnons se tournèrent vers moi, attendant que je prenne les devants, non seulement pour des raisons généalogiques, mais aussi parce que c'est moi qui avais organisé cette escapade. C'était toujours aussi étrange d'être aux commandes, mais j'avais déjà été plusieurs fois dans cette situation et, après des débuts difficiles, je commençais à m'y habituer. (Un peu comme quand, à force d'écouter de la musique à fond la caisse, votre audition commence à décliner lentement.)

— Très bien, de quoi disposons-nous ? m'enquis-je. Bastille ?

— Épée, dague, Verres de Combat, tenue en fibre de verre, énuméra-t-elle.

Sa veste et son pantalon à la coupe militaire étaient en tissu fabriqué à base d'un verre spécial aux vertus protectrices, qui pouvait encaisser les coups et laisser la Crystalliotte indemne. Elle tira des lunettes stylées de sa poche et les enfila. Grâce à elles, ses compétences physiques étaient désormais décuplées.

— Kaz ?

— Moi aussi j'ai une paire de Verres de Combat, annonça-t-il en tapotant sa besace. J'ai mon lance-pierre et du matériel de base : corde, coutelas, grappin, fusées de détresse et goûters.

— Du goûter ?

— P'pa m'a toujours dit de ne pas partir à la rescousse d'un royaume condamné l'estomac vide.

— Mon grand-père est un vrai sage, approuvai-je. Et toi, Hidée, tu as quoi ?

— Une personnalité pétillante et irrésistible ! dit-elle. Et une jolie fleur dans mes cheveux !

— Excellent.

Je fouillai à mon tour dans mes poches.

— J'ai mes Verres d'Oculateur de base, annonçai-je. Mes Verres Traducteurs et un Verre Révélateur.

Les premiers m'avaient été donnés par mon père et j'avais découvert le dernier dans la tombe d'Alcatraz Premier. Aucun n'était particulièrement puissant dans le cadre d'un combat, mais ils pouvaient s'avérer utiles quand même.

Et voilà, c'était tout. Sauf qu'en vérifiant les poches de ma veste, je remarquai avec surprise la présence d'une bourse qui n'y était pas le matin même quand je m'étais habillé. Je l'examinai, curieux, puis en défis le cordon.

Je trouvai à l'intérieur deux nouvelles paires de Verres, qui, à travers mes lunettes d'Oculateur, brillaient intensément.

L'une était teintée bleu layette. Je l'avais déjà utilisée une fois, il s'agissait de Verres Messagers. Quand à l'autre paire, elle était vert et mauve.

— Woah ! souffla Bastille en me l'arrachant des mains. Alcatraz, d'où tu les sors ?

— Aucune idée, admis-je en inspectant le fond de la bourse où j'aperçus un bout de papier. C'est quoi ?

— Des Verres Dispensateurs, dit-elle avec une pointe d'admiration dans la voix. Ils sont extrêmement puissants.

Je récupérai le message et le lus : *Tu m'as appelé une fois avec des Verres Messagers alors que cela n'aurait pas dû être possible. Essaie encore.* Signé : *Papi Smedry.*

J'hésitai un instant, puis échangeai mes lunettes d'Oculateur pour les Messagers. En théorie, ces Verres ne fonctionnaient que sur de courtes distances, mais je commençais à me rendre compte que l'oculation et la silimatique réservaient bien des surprises, même à ceux qui étaient censés être des experts en la matière.

Je me concentrai et donnai une dose de puissance supplémentaire à mes Verres. Une nuée de parasites me remplit les oreilles. Ensuite, une image de mon grand-père apparut devant moi. Il était légèrement transparent.

Ha ! résonna sa voix. Alcatraz, mon petit, tu as réussi !

— Ouaip, dis-je.

Les autres me regardèrent d'un drôle d'air, mais je tapotai mes lunettes en guise d'explication.

Je suppose que tu as trouvé mon petit cadeau ?

— En effet. Comment l'as-tu glissé dans ma poche ?

Oh, j'ai pas mal pratiqué les tours de passe-passe dans ma jeunesse, fiston. Et il y avait un moment que je voulais te donner ces Verres. Fais-en bon usage. Je suis certain que cette chère Bastille saura t'expliquer comment faire. Ha ! la donzelle semble parfois s'y connaître mieux que moi en Oculation ! Vous êtes arrivés à Mokia ?

— Nous sommes tout près de Tuki Tuki, confirmai-je. Kaz et ma cousine Hidée sont avec nous.

Excellent, mon garçon, excellent. Je m'occupe des Chevaliers. J'ai presque réussi à les convaincre de venir à votre « secours ». Mais ils ne sont pas persuadés que tu es en danger. Ils pensent que tu les as trompés et que tu n'es pas vraiment à Mokia. Ils croient que tu faisais semblant de vouloir y aller pour les obliger à prendre part à la guerre.

— Woah, m'exclamai-je. Maintenant que j'y pense, ça aurait été une bonne idée.

Sauf qu'on doit leur prouver que tu es bien là où je leur dis que tu es, rétorqua le vieillard. *Ta cousine était à Nalhalla pour déposer un*

morceau de Verre Communicateur à l'ambassade mokienne. L'autre fragment se trouve dans le palais de Tuki Tuki ; c'est la reine (la sœur de Bastille) qui le détient. Si tu parviens à y accéder et à contacter l'ambassadeur à Nalhalla avec, la preuve sera faite. Ils ne me croiront pas sur parole si je leur explique que tu m'as appelé avec des Verres Messagers d'aussi loin. Mais si tu passes par le Verre Communicateur de l'ambassade, les Crystalliotés seront bien obligés de venir te prêter main forte.

— Très bien, acceptai-je.

Ce sera dangereux, prévint Papi. Je ne veux pas qu'il t'arrive malheur.

— À la Smedry ! m'écriai-je, reprenant une de ses expressions favorites.

Ha ! Oui, certes. Toutefois, la survie aussi est typique des Smedry. Alors, entre dans le palais, contacte l'ambassade et ensuite fais profil bas. Ne vas pas te promener sur le champ de bataille. Compris ?

— C'est clair comme du cristal !

Quel genre de cristal ?

— Le genre transparent. Je te ferai savoir quand on sera auprès de la reine.

C'est bien.

Son visage se volatilisa et une vague d'épuisement déferla sur moi. Je titubai jusqu'à un rocher couvert de mousse et me laissai tomber dessus.

— Alcatraz, m'interpella Bastille. Ton grand-père était toujours à Nalhalla ?

J'acquiesçai.

— Mais... tu n'aurais pas dû pouvoir...

— Je sais, Bastille. Ça explique sûrement mon coup de fatigue. L'impossible, ce n'est vraiment pas facile à accomplir.

Elle parut troublée.

— Hey ! s'écria soudain Kaz, le nez plongé dans son sac à dos. J'avais oublié que je les avais emportés !

Il brandit des nounours colorés.

— Oh ! gazouilla Hidée en se précipitant vers lui et lui arrachant les jouets des mains.

— Non ! Hidée ! hurlai-je. Ce sont des grenades !

— Génial ! s'extasia-t-elle. J'adore les grenades !

Effectivement, c'était une Smedry.

— Combien en as-tu, Kaz ?

— Un de chacun des trois types principaux.

— C'est-à-dire... Six ? s'enquit ma cousine.

— Euh... En fait, corrigeai-je, un plus un plus un, ça fait...

Mais je n'allai pas jusqu'au bout de ma démonstration, car à présent la fillette tenait non pas trois, mais bien six oursons.

— Un plus un plus un, répéta-t-elle, ça fait six, pas vrai ?

J'en restai comme deux ronds de flan. *Elle est nulle en maths...* Son Talent avait obligé le monde à se conformer à ses pouvoirs d'addition.

— Ne rectifie pas son erreur, intervint mon oncle. En tout cas, pas quand le résultat est en notre faveur. Bien joué, Hidée.

— Ah bon ? Pourquoi ? demanda-t-elle, perplexe, en lui rendant les peluches explosives.

— Rien, éluda-t-il avant de les ranger dans sa besace.

Hidée était trop jeune pour avoir appris à contrôler son Talent et ce n'était pas moi qui allais le lui reprocher, vu que je maîtrisais à peine le mien. Elle n'aurait de toute façon pas la tâche facile, puisqu'elle ne pouvait accomplir des miracles mathématiques que lorsqu'elle se trompait de bonne foi.

— Ça va Alcatraz ? demanda Bastille.

J'opinaï. J'étais encore assez fatigué, mais je me forçai à me mettre debout.

— Allez, je veux voir l'étendue des dégâts, déclarai-je.

Kaz ouvrit le chemin jusqu'à la crête en lisière de jungle. De là, le spectacle était effroyable.

En bas, la forêt avait été littéralement saccagée. Les tentes noires d'une gigantesque armée s'alignaient entre les souches des arbres abattus et la fumée d'une centaine de feux s'élevait vers le ciel. Au milieu, une petite cité était juchée au sommet d'une colline. Elle semblait entièrement constituée de huttes en bois, entourées d'une palissade, en bois elle aussi. Celle-ci paraissait assez fragile, mais on aurait dit qu'elle était protégée par une espèce de bouclier, comme

un dôme de verre, une boule translucide. Un écran craquelé et brisé en plus d'un endroit.

C'était déjà bien déprimant comme ça. Mais les... choses qui se tenaient au-delà de l'armée de siège étaient pires encore : trois énormes robots habillés comme des Bibliothécaires et dotés d'épées géantes.

— Des robots géants, murmurai-je. Ils ont des robots géants.

— Ben oui, fit Kaz. C'est ce qui nous a dégommé du ciel.

— Pourquoi sable personne ne m'avait prévenu qu'ils avaient des robots géants ?!

Mes compagnons haussèrent les épaules.

— On a peut-être choisi le mauvais côté ? suggérai-je.

— Nous nous battons pour ce qui est juste et bien, asséna mon oncle.

— Ouais, maugréai-je. Sans robots géants.

— Ils ne sont pas si solides que ça, intervint Bastille. Au combat, ils sont quasiment inutiles. Ils passent leur temps à trébucher.

— Mais ils sont super forts pour lancer des rochers, contra Kaz.

— Parfait, coupai-je en prenant une grande inspiration. Papi a besoin que nous nous introduisions dans le palais et qu'on appelle Nalhalla avec le Verre Communicateur de la reine. Des suggestions ?

— Hé bien, commença mon oncle, je pourrais enclencher mon Talent et...

— Non !

Bastille et moi avions crié de concert. J'avais encore des restes de morve de dragon dans les cheveux.

— Vous autres les grands, soupira-t-il, ce que vous pouvez être paranos !

— On pourrait voler un de ces six robots, proposa Hidée. Je pourrais en piloter un. La technologie bibliothécaire fait partie de ma formation.

— C'est une idée, admis-je. Peut-être que... attends, six robots ?

Je tournai de nouveau les yeux vers le champ de bataille et en effet, là où s'étaient tenues trois gigantesques machines il y a un instant, j'en comptai désormais le double. Un groupe de Bibliothécaires stationnés aux pieds des géants jetaient des regards

confus de-ci de-là, visiblement troublés par l'apparition inexpliquée de ces renforts mécaniques.

Le Talent de ma cousine, clairement, pouvait aussi être un sacré handicap.

— Bien, ignorons les robots pour le moment, dis-je.

— Et comment on va rentrer dans la ville alors ? voulut savoir Kaz.

Je réfléchis en silence. Enfin, je ressentis une sensation d'une profondeur presque effrayante. Un plan d'une beauté majestueuse venait de germer dans mon esprit, un plan qui allait nous sauver tous les quatre ainsi que le royaume de Mokia tout entier.

Hélas, étant daibile, je l'oubliai sur-le-champ. Et du coup, nous optâmes pour un plan complètement naze.

Chapitre 144

Pour que mon plan fonctionne, il fallait attendre le crépuscule. Je montais une garde solitaire perché, seul, sur un rebord rocheux, perdu dans mes pensées. Percé jusques au fond du cœur d'une atteinte imprévue de mélancolie, je songeais aux fantômes de mon passé qui semblaient, dans l'obscur clarté de la presque nuit, enclins à s'extraire des entrailles de la terre pour mieux murmurer à mon oreille. En première ligne venait l'image que j'avais jadis eue de mon père, mes rêves de la personne qu'il serait quand enfin je l'aurais retrouvé. Un homme vaillant, forcé de m'abandonner à cause de circonstances tragiques et non par manque d'affection. Un homme à qui j'eusse été fier de prêter allégeance.

Cet homme n'était qu'une illusion. Mort. Tué par la vérité, par le véritable Attica Smedry. Mais les spectres me susurraient des idées de vengeance, me soufflaient de...

D'arrêter de me la jouer. Petit prétentieux.

Les paragraphes précédents constituent, en jargon d'écrivain, une allusion littéraire. C'est ce que nous autres auteurs faisons quand on ne sait pas quoi gribouiller : on va lire un autre bouquin et on pique toutes les super idées qu'on y trouve. Toutefois, pour éviter d'avoir l'air de vils voleurs, on laisse dans notre texte juste assez d'indices pour que ceux que ça intéresse puisse retrouver l'original. Ainsi, nous ne sommes plus des pillards, mais des intellectuels qui ont dissimulé un sens secret au sein de leur prose.

Les écrivains sont les seuls à avoir des ennuis s'ils copient sur leur voisin et essayent de le cacher, mais à se faire encenser quand ils plagient au vu et au su de tout le monde. N'oubliez jamais ça. Ça vous sera très utile à l'université.

Or donc, pour reprendre cette ouverture sans les fioritures intertextuelles : j'étais assis sur un caillou, j'attendais la nuit en pensant à mon daibile de père et aux déceptions qu'il m'avait causées. J'avais l'estomac qui gargouillait. Les autres étaient en train de manger du pain et du fromage apportés par Kaz, mais moi je n'avais pas le cœur à ça.

J'entendis un bruissement derrière moi et bientôt Bastille vint me rejoindre sur mon rocher, ses Verres de Combat soigneusement rangés dans sa poche de veste. En bas, l'armée de siège se préparait

pour la nuit. Je l'observais à travers mes lunettes d'Oculateur, que l'on appelait aussi (ainsi que je l'avais récemment appris) Verres Primaires parce qu'elles permettaient à un Oculateur de faire une kyrielle de choses de base, comme distinguer l'aura de certains types de verre et repousser les attaques d'autres Oculateurs. Parfois, elles me laissaient voir d'autres genres d'auras, des petits indices sur le monde. Mais je n'arrivais pas encore très bien à m'en servir pour ça.

Pour le moment, elles me montraient que le dôme au-dessus de Tuki Tuki était constitué d'un verre extrêmement puissant. Le bouclier était encore plus mal en point qu'il n'y paraissait à l'œil nu : son aura commençait à flancher, pulsant d'une lueur malade. Je ne sais pas ce que les Bibliothécaires fabriquaient pour détruire cette protection, mais en tout cas c'était efficace.

— Salut ! lança Bastille en se posant à côté de moi. En plein reflet ?

— Hein ?

— C'est une expression des Royaumes Libres. Chez vous on dirait « en pleine réflexion » je crois. À quoi tu penses, Smedry ?

Je haussai les épaules.

— À tes parents, n'est-ce pas ? devina la Crystalliotte. Tu as toujours le même regard quand tu penses à eux.

Je rehaussai les épaules.

— Tu es en train de te demander à quoi bon avoir sauvé ton père si c'était pour qu'il passe environ zéro minute avec toi.

Je haussai les épaules *ter*. Et mon ventre gargouilla de nouveau.

Bastille hésita.

— Pas sûre de te suivre, là, avoua-t-elle. Mon haussement-d'épaulien est un peu rouillé.

— Je ne sais pas, Bastille, soupirai-je sans quitter la cité des yeux. C'est juste que... hé bien, je les ai encore perdus tous les deux. On a été dans la même ville pendant quelques jours et maintenant me revoilà tout seul.

— Tu n'es *pas* tout seul.

— Même quand j'étais avec mon père, poursuivis-je, je n'étais pas vraiment avec lui. Il m'ignorait plus ou moins. À chaque fois que j'essayais de lui parler, il agissait comme si je le dérangeais. Il m'envoyait constamment voir ailleurs, me disait d'aller m'amuser et

me donnait de l'argent, comme si la seule tâche paternelle qui lui incombait c'était de m'entretenir. Et aujourd'hui, ils sont repartis tous les deux et je n'ai toujours rien compris. Ils se sont aimés jadis. Quand on s'est fait capturer il y a quelques mois, j'ai vu ma mère parler de moi à d'autres Bibliothécaires. Elle leur a dit qu'elle se fichait complètement de son fils, mais le Verre Révélateur m'a clairement montré qu'elle mentait.

— Hmmm, commenta la Crystalliotte. C'est plutôt bon signe, non ? Ça signifie qu'elle tient à toi.

— Ce n'est pas « bon », contrai-je. C'est déroutant. Les choses seraient plus simples si je pouvais simplement croire qu'elle me déteste. Pourquoi se sont-ils séparés ? Pourquoi ont-ils même cru qu'un mariage entre un Smedry et une Bibliothécaire pourrait marcher ? Et qu'est-ce qui leur a fait changer d'avis ? À qui la faute ? Ils sont restés ensemble jusqu'à ma naissance...

— Alcatraz, m'interrompit Bastille. Ce n'est pas ta faute.

Je gardai le silence.

— Alcatraz...

— Non, je sais, dis-je plus pour la faire taire que par conviction.

Elle n'insista pas, mais je voyais bien qu'elle ne me croyait pas. Et à juste titre.

Je continuai à scruter la nuit sans un mot. *Que veux-tu vraiment, Mère ?* songeai-je. *Que contient ce livre que tu as volé ? Et pourquoi mentir aux autres Bibliothécaires à mon sujet ?*

Désolé. Ce dernier paragraphe vous a peut-être un peu déprimé. Vite, que quelqu'un dise un truc drôle. Tiens, voilà : à la fin de ce volume, vous me verrez réaliser que tout ce que je croyais savoir de moi, de ma famille, de ma vie, n'était qu'un mensonge et je me retrouverai encore plus seul qu'avant.

Comment ? Ça ne vous a pas fait rire ? C'est parce vous n'avez pas entendu la blague. Je l'ai cachée dans la phrase, mais vous devez la lire à l'envers pour comprendre.

Alors, ça y est ? Non ? Essayez peut-être à haute voix, avec le ton. Le ton ça fait souvent tout le gag. Allez-y.

Et maintenant ? Hein ? Oh non, l'idée n'était pas de *vous* faire rigoler, chers lecteurs, mais de filer le fou rire à tous ceux qui vous ont entendu baragouiner votre charabia. Ça a marché ? (Si vous voulez bien vérifier *supra*, j'ai écrit : « Que quelqu'un dise un truc drôle », mais je n'ai pas dit que ce serait moi...)

— Bien, reprit Bastille. Tu veux que je te parle des Verres que t'a donnés ton grand-père ?

— OK, acceptai-je, ravi qu'on change de sujet.

Je sortis les Verres Dispensateurs de leur pochette. Mes lunettes d'Oculateur me révélèrent immédiatement qu'ils dégageaient une aura puissante.

— Ceux-là sont difficiles à manier, paraît-il, expliqua la Crystalliotte en les prenant. En gros, ils te laissent donner quelque chose qui t'appartient à quelqu'un d'autre.

— Quelque chose comme quoi ?

— Ça dépend. Encore une fois, ils ne sont pas évidents à utiliser et personne ne les comprend vraiment. Tu les mets, tu regardes quelqu'un et tu te concentres sur cette personne et ensuite tu lui... envoies quelque chose. Un peu de ta force, un sentiment, un truc que tu sais faire et pas elle. On rapporte pas mal de cas étranges... On raconte par exemple qu'un jour, un Oculateur qui avait contracté une méchante urticaire pour cause d'allergie aux trolls a enfilé une paire de Dispensateurs et a refilé son urticaire à son plus grand ennemi politique en plein milieu d'un discours.

— Hmm hmm, dis-je en récupérant les petits disques vert et mauve.

— Ouais, enchaîna-t-elle. Et comme l'ennemi politique en question était lui-même un troll, c'était un peu bizarre. Bref, ces Verres sont très puissants... et dangereux. Ça m'étonne un peu que ton grand-père te les ai donnés.

— Je ne mérite pas sa confiance, convins-je en enfilant les Dispensateurs.

Je me tournai vers Bastille qui bondit hors de mon champ de vision.

— Ne pointe pas ce truc sur moi, Smedry !

— Je ne les ai pas encore activés, la rassurai-je avec un nouveau gargouillis.

J'avais intérêt à manger avant de...

Soudain, je me sentis complètement rassasié... et j'entendis l'estomac de la Crystalliotte crier famine à son tour.

— Génial, maugréa-t-elle. Tu viens de me passer ta faim. Merci beaucoup, Smedry. Je sors à peine de table, bon sable !

Je me sentis tout piteux, mais ce fut Bastille qui rougit. Je venais de lui « dispenser » mon embarras.

Je m'empressai d'enlever mes lunettes et constatai immédiatement que j'avais de nouveau un petit creux et que j'étais un peu gêné.

— Woah ! soufflai-je.

— Je t'avais prévenu. Mille millions de tessons ! Vous autres les Smedry, vous n'écoutez jamais !

Sur quoi, elle me planta là et je me retrouvai tout seul et tout penaud à ranger ma nouvelle acquisition bien à l'abri dans sa pochette.

N'empêche, ces Verres semblaient prometteurs.

Je rejoignis les autres à notre camp improvisé, en retrait de la crête.

— Très bien, annonçai-je en m'accroupissant près d'eux. Je crois qu'il fait assez sombre. On y va.

— Ça roule, dit Kaz. C'est quoi déjà ton plan ?

— Il fait nuit, répondis-je.

— Et alors ?

— Et alors, on va se faufiler discrètement entre les gardes et on va courir jusqu'à la ville.

Mes trois compagnons me dévisagèrent un moment, l'air estomaqués.

— C'est ça ton plan ? s'étrangla mon oncle.

— Évidemment, confirmai-je. Vous vous attendiez à quoi ?

— À un truc pas totalement naze, confia Hidée les sourcils froncés.

Kaz nuança :

— Tu nous as annoncé que tu avais un plan et tu nous as dit d'attendre la nuit. Je pensais... je pensais que tu aurais concocté quelque chose d'un peu plus original.

— On pourrait essayer d'assommer les sentinelles, proposai-je, et piquer leurs uniformes.

— J'ai dit « plus » original, s'impatienta le petit homme.

— Mais original pour quoi faire ? m'énervai-je.

— Mais parce qu'on est des Smedry ! s'enflamma-t-il en lançant une œillade à ma cousine, qui opina vigoureusement. On ne peut pas agir comme le tout venant !

— D'accord... Alors... On va se faufiler discrètement entre les gardes dans l'obscurité... en citant *Le Cid* !

— Ah, voilà qui est mieux ! approuva Kaz.

— Jamais rien entendu de pareil, ajouta Hidée. C'est tellement zinzin que c'est fichu de marcher !

Elle marqua un pause.

— C'est quoi, un « cid » ? demanda-t-elle.

— Une boisson alcoolisée à base de pommes, expliqua Kaz.

Bastille leva les yeux au ciel.

— Je passe devant, déclara-t-elle en chaussant ses Verres de Combat. Suivez-moi jusqu'en bordure du camp, mais n'approchez pas davantage tant que je ne vous fais pas signe.

— Parfait, dis-je. C'est quoi le signal ?

— Une citation de cid, glissa mon oncle. Évidemment.

— Vous êtes sûrs qu'un cid ce n'est pas plutôt quelque chose de très piquant ? s'enquit Hidée.

— Non, certifia Kaz. Tu penses à « acide ».

Bastille soupira longuement, puis se mit en route, son uniforme noir se fondant dans la nuit. Nous lui emboî tâmes le pas plus lentement dès que Kaz eut enfilé une paire de lunettes d'aviateur usées qui étaient clairement des Verres de Combat relookés. Ma cousine sortit aussi les siens : ils avaient une monture jaune ornée de petites fleurs. Quant à moi, incertain de la meilleure arme à prendre, j'optai finalement pour les Dispensateurs en faisant bien attention à ne regarder aucun de mes compagnons.

Nous redescendîmes de la crête en suivant une piste maintes fois empruntée par les animaux de la jungle. L'armée bibliothécaire ne s'attendait visiblement pas à ce que le danger vienne de l'extérieur et avait braqué toute sa vigilance sur Tuki Tuki. Des postes de contrôle avaient tout de même été dressés ça et là à la périphérie du camp, chacun avec son feu. Nous suivîmes Bastille (qui se déplaçait dans un silence absolu) à travers les fourrés dans un grand mouvement circulaire à la recherche du point d'entrée le plus discret possible.

La Crystalliotte s'arrêta enfin, tapie dans l'ombre, à quelques pas du brasier mourant aux pieds d'une paire de sentinelles. Les braises étaient quasiment éteintes, ce qui ne semblait pas déranger les deux Bibliothécaires épuisés qui montaient la garde à cet endroit. C'étaient deux grands costauds avec des mâchoires carrées et des noms daibiles comme « Biff » ou « Chad » ou « Brandon ». Ils portaient des chemises blanches équipées de pochettes à stylos et des nœuds papillon roses, mais ils étaient sacrément baraqués. On aurait dit un croisement entre un premier de la classe et un pilier de rugby. Des hybrides épouvantables.

Bastille inspira un grand coup, puis fonça à une vitesse hallucinante. Les Bibliothécaires eurent à peine le temps de se redresser qu'elle était sur eux.

Bien. Pour ceux qui auraient ronflé pendant les trois premiers tomes, laissez-moi vous expliquer quelque chose. Bastille est *rapide*. Je veux dire, rapide genre un guépard gavé de sucre. Non seulement elle a ses Verres de Combat qui améliorent ses performances physiques, mais c'est aussi une Crystalliotte. Tous les Chevaliers de Crystallia ont un petit cristal implanté dans la nuque, qui provient de la Cime du Monde et permet de connecter tous les Crystalliottes entre eux. Ils partagent ainsi leurs compétences.

Ce qui fait d'eux, parlons franc, des méga soldats de folie, y compris les filles de treize ans qui se trouvent dans leurs rangs. (Toutes les filles de treize ans ont un méga soldat de folie intérieur qui attend de pouvoir vous mettre le grappin dessus. Si vous ne me croyez pas, c'est sans doute que vous n'avez pas de sœurs en pleine crise d'adolescence. En particulier, deux qui veulent mettre le même collier pour le bal de fin d'année.)

Bastille n'eut même pas besoin de dégainer. Un coup de poing dans le ventre plia le premier garde en deux. Elle le saisit par l'épaule pour se stabiliser dans sa vrille, au terme de laquelle elle balança son pied dans le cou de l'autre sentinelle, qui s'effondra au sol. Pour finir, elle décocha un uppercut de toute beauté en pleine face du Bibliothécaire qui lui servait d'appui et lui aussi tomba par terre.

La Crystalliotte jeta un regard en direction de notre cachette.

— Allez, je ne vous hais point, chuchota-t-elle avant de soupirer et d'ajouter : Y a de la pomme.

Je la rejoignis en souriant. Kaz me suivait, lance-pierre en main. Mais la précaution s'était pour l'instant avérée inutile : les deux costauds étaient dans les vapes. Bastille était aux aguets, tendue, les

yeux rivés vers les feux de camp les plus proches. Les soldats qui s’y tenaient n’avaient visiblement rien remarqué d’anormal.

— Beau travail, Bastille, la félicita mon oncle en examinant les deux évanouis.

Il les délesta de leurs fusils futuristes qu’il jeta sur le côté. Comme la plupart des habitants des Royaumes Libres, il ne trouvait pas les armes à feu (qu’il qualifiait de « primitives ») particulièrement utiles.

Moi par contre, j’avais visionné suffisamment de films d’action pour savoir que quand on veut s’infiltrer ni vu ni connu au milieu d’une armée ennemie, ça peut être bien cool de disposer d’un flingue. Aussi, je me baissai et ramassai une des carabines.

— Alcatraz ! siffla Bastille. Repose ce machin ! Ton Talent !

— Ne t’inquiète donc pas. Il est sous contrôle. Regarde, pas le moindre signe de pièces détachées.

Effectivement, l’engin était d’un seul tenant. La Crystalliotte se détendit et je plaçai ma nouvelle arme contre mon épaule, canon pointé vers le ciel.

Et, comme pour me faire mentir, je ressentis une petite secousse caractéristique de la mise en route de mon don. Toutefois, le fusil ne se brisa pas.

Non. Il tira. Le coup partit droit vers les étoiles dans un bruit assourdissant et une énorme gerbe de lumière.

Je lâchai la carabine, sous le choc. Un autre coup partit, expédiant cette fois une boule lumineuse en direction de la jungle.

Il y eut un moment de silence total dans la nuit noire. Puis une effroyable sirène d’alarme se mit à retentir d’un bout à l’autre du camp.

— Ô rage, ô désespoir, soupira Bastille, oh Alcatraz !

Acte V, Scène VIII

L'ouverture de chapitre qui va suivre est extraite de l'ouvrage *Comment avoir l'air hyper intelligent en trois étapes faciles*, le grand succès de librairie de l'auteur Alcatraz Smedry.

étape 1 : Trouvez un vieux livre dont tout le monde a entendu parler, mais que personne n'a lu.

L'écrivain malin sait que les allusions littéraires sont utiles pour une foule de raisons et pas seulement pour meubler quand vous ne savez plus quoi écrire. Grâce à elles, vous avez l'air de quelqu'un d'important. Quoi de mieux pour se la jouer intello qu'une phrase totalement obscure ? Ce genre de prose proclame en clair : « Voyez comme je suis cérébré. J'ai lu un tas de vieux bouquins. »

étape 2 : Survolez ledit titre jusqu'à ce que vous trouviez un passage qui ne veut strictement rien dire.

Les gens comme Corneille, Racine ou Shakespeare sont géniaux pour ça : rien de ce qu'ils ont écrit ne veut dire quoi que ce soit. L'usage d'expressions obtuses à l'ancienne est vital parce qu'il vous fait passer pour mystérieux. De plus, si personne ne sait ce que l'auteur de départ essayait d'exprimer, il n'y aura personne pour vous accuser d'avoir détourné l'original à mauvais escient. (Notons en passant que Shakespeare par exemple était payé par d'autres écrivains pour écrire en charabia. Ainsi quand ils avaient besoin d'une citation qui n'avait pas de sens, il leur suffisait de piocher au hasard dans une de ses pièces.)

étape 3 : Insérez un extrait de cet ouvrage dans un endroit assez visible du vôtre, de façon à ce que vos lecteurs le repèrent aisément et s'en félicitent.

Vous marquerez même des points supplémentaires en changeant un ou deux mots dans la phrase empruntée afin de lui donner un faux air de cliché. Les gens s'en souviendront d'autant mieux. Cherchez donc la source de la dernière phrase du chapitre précédent, par exemple.

À noter également : si vous ne connaissez pas vos dramaturges classiques sur le bout des doigts, les philosophes grecs feront très bien l'affaire. Personne n'a la moindre idée de ce qu'ils pouvaient raconter si bien que les mentionner dans un de vos livres est un excellent moyen de passer pour un intello.

Tout le monde est gagnant !

— Que de maux et de pleurs nous coûteront nos neveux ! gémit mon oncle au moment où une sirène d'alarme se déclenchait.

— À vaincre sans péril, objecta Hidée, on triomphe sans gloire.

— Mais le combat risque de cesser, contra Bastille à son tour en indiquant le dôme protégeant la cité, faute de combattants.

— Va, cours, vole ! m'écriai-je avant de joindre le geste à la parole.

Sans un regard pour le fusil par qui le malheur était arrivé, nous partîmes au trot vers Tuki Tuki.

Autour de nous, le camp était en train de se mettre en branle. Heureusement, ils ignoraient tout de la cause de ce tapage. De nombreux Bibliothécaires semblaient avoir décidé que le coup était parti de la ville et ils s'empressaient de former de nouvelles lignes de bataille devant le bouclier de verre. D'autres se précipitèrent en direction de la jungle, là où ma seconde balle avait dû atterrir.

— Œuvre de tant de jours en un jour effacée ! déclama Bastille, inquiète.

La cohue des soldats me donna une idée. J'avisai un râtelier débordant de carabines ennemies. J'invitai mes compagnons à me suivre, puis m'élançai vers mon but. Je le dépassai sans m'arrêter, effleurant à peine les armes dans ma course, enclenchant mon Talent et... déclenchant une kyrielle de détonations accompagnées de gerbes lumineuses qui amplifièrent immédiatement la pagaille ambiante.

— Aux âmes bien nées, déclara Kaz avec joie, la valeur n'attend point le nombre des années !

Les troupes bibliothécaires s'affolaient dans tous les sens. Parmi les fantassins se tenaient des hommes et des femmes tout de noir vêtus (uniformes stylés pour les premiers, avec chemises et cravates assorties ; tailleurs et chemisiers charbon pour les secondes). Certains remarquèrent notre petit manège et se mirent à crier tout en nous pointant du doigt.

Ma cousine glapit soudain, le regard fixé droit devant nous :

— Mon mal augmente à le vouloir guérir ! gémit-elle.

En effet, un bataillon nous avait repérés et, sous la pression des Bibliothécaires en noir, piquait maintenant un sprint dans notre direction.

Pas le temps de réfléchir. Pas grave : Bastille les chargeait déjà. Mais clairement, elle n'allait pas pouvoir s'occuper de tous à la fois ; ils étaient trop nombreux.

Kaz brandit sa fronde et décocha une pierre dans la tête d'un de nos adversaires. Celui-ci s'effondra comme don Gomès à l'acte II, mais il restait encore une bonne dizaine de ses petits camarades. Kaz continua son feu nourri tandis que la Crystalliotte bondissait au milieu des rangs ennemis, l'épée en avant. Quant à Hidée, obéissant à mon oncle, elle s'était cachée derrière des tonneaux qui traînaient dans le coin.

Moi... Que pouvais-je faire ? Je demeurais là, dans la nuit déchaînée, sans parvenir à me décider. C'était moi le chef de cette expédition. Je *devais* trouver un moyen de me rendre utile.

Un Bibliothécaire en armes me fonda dessus en rugissant : « Agréable colère ! Digne ressentiment à ma douleur bien doux ! » Il était équipé d'un sabre. À l'évidence, ces troupes étaient prêtes à se battre contre des Smedry. Un fusil n'aurait servi à rien contre mon Talent.

Je reculai, nerveux. Que faire ? Briser le sol sous ses pieds ? Je risquais de me retrouver moi aussi au fond du trou sans fond... À quoi bon me blesser juste pour...

Une idée me vint.

Sans même prendre une seconde pour me demander si c'en était une bonne, je me concentrai sur mon gaillard et activai mes lunettes. Sur quoi je m'infligeai un superbe coup de poing en pleine face.

Naturellement, dans des circonstances normales, ce genre de comportement mériterait quelques froncements de sourcils. En fait, s'auto-frapper le visage constitue un acte que je qualifierais de daibiltique (par quoi j'entends « le niveau de daibilté requis pour se lancer dans la traversée du Sahara en ballon sauteur »). En l'occurrence, pourtant, c'était justifié.

Les Verres Dispensateurs transférèrent le coup au Bibliothécaire qui se retrouva les quatre fers en l'air, plus ahuri que blessé.

— Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire, balbutia-t-il en se redressant, Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi ?

— Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes, raillai-je, le sourire aux lèvres.

Et je me frappai le ventre de toutes mes forces.

L'autre grogna, trébuchant de nouveau. Je recommençai la manœuvre, encore et encore, jusqu'à ce que mon adversaire ne fasse plus du tout mine de se relever. Je regardai alors autour de moi : c'était le chaos total. Les gens couraient partout. Mon oncle était debout sur les tonneaux derrière lesquels Hidée était accroupie, ours en peluche explosifs à la main. J'eus à peine le temps d'esquiver son premier lancer de grenade bleue, qui cueillit un groupe de Bibliothécaires et les força à exploser à l'envers, les uns vers les autres.

Je choisis une nouvelle cible et lui infligeai une correction en me fracassant moi-même. Toutefois, je n'évitais pas totalement les dégâts. Dès que je quittais des yeux l'adversaire que je venais de massacrer, je commençais à ressentir la douleur des coups. Un changement de méthode s'imposait.

— Que je sens de rudes combats ! hurla un Bibliothécaire en se jetant sur moi.

Je pivotai dans sa direction, me concentrai sur lui et fis la première chose qui me passa par la tête : je fis semblant d'être cinglé. *Je suis fou, je suis fou, je suis fou !* songeai-je.

L'homme hésita, abaissant son épée. Il secoua le front, puis s'éloigna en murmurant : « Ô Dieu, l'étrange peine ! »

Bastille était au cœur d'un furieux combat. Elle essayait toujours de ne pas faire trop de mal à ses adversaires, mais aujourd'hui c'était difficile de faire autrement. Elle avait été obligée de poignarder plusieurs soldats, qui gisaient maintenant à ses pieds en se tenant qui la jambe qui le bras. Un homme, chose terrible, se tenait même les fesses et je l'entendis grommeler : « Des deux côtés mon mal est infini. »

— Ah ! Quelle cruauté ! gémis-je en fermant les yeux.

Mais j'étais bien forcé de les rouvrir à un moment ou à un autre. Je tentai de m'approcher de Bastille pour lui venir en aide. Elle s'en tirait plutôt bien. Un adversaire voulut la surprendre de côté. Bientôt rejoint par quelques camarades, il lui sauta dessus, la saisit par le poignet et lui fit lâcher son énorme épée de Chevalier.

— Tout redouble ma peine ! braillai-je en indiquant la terrible scène.

En un coup d'œil, Kaz comprit la situation et balança un ourson rose dans notre direction. La bombe explosa, nous repoussant tous en arrière. Je roulai au sol, sonné mais indemne. Nous étions tous indemnes.

L'interlude suffit à Bastille pour se débarrasser de ses assaillants, mais son arme était hors d'atteinte. Je me précipitai vers celle-ci tandis que la Crystalliotte dégainait sa dague et se tournait vers un nouvel adversaire.

— Tiens encore ton couteau, la pièce est riche et rare, lança ce dernier en brandissant une épée autrement plus impressionnante.

Il attaqua. Bastille sourit, para le coup, puis, le prenant totalement au dépourvu, elle fit un pas en avant et lui planta un pied botté dans l'entrejambes.

— Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance, s'esclaffa-t-elle en voyant l'homme s'effondrer avec un petit couinement.

Elle *déteste* quand les gens citent la mauvaise pièce.

Je m'emparai de son épée, courus vers elle et la lui tendis :

— Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.

— Pour tous remerciements, il faut que je te chasse.

J'évaluai la situation. Et c'est avec un choc que je réalisai que la plupart des membres du bataillon qui nous avait attaqués étaient hors combat.

— Le flux les apporta, le reflux les remporte ? s'enquit mon oncle en nous dépassant à toute allure avec Hidée sur les talons.

J'opinaï du chef, puis me joignis à eux. Curieusement, nous croisâmes lors de notre fuite un nombre incalculable de piles d'objets en verre : tasses, miroirs, vitres... tous brisés, certains si brisés même qu'ils en étaient méconnaissables. Cela dit, je n'avais pas l'énergie de méditer sur cette bizarrerie. Les Verres Dispensateurs m'avaient pas mal vidé... sans parler de tous ces coups que je m'étais assénés.

Heureusement, notre attaque involontaire et néanmoins nocturne avait tellement désorienté l'ennemi que nous réussîmes à couvrir la distance qui nous séparait de Tuki Tuki sans encombres. Nous sortîmes du camp et grimpâmes au galop la colline en direction de la cité. Derrière nous, des cris fusèrent. Une poignée de tireurs

d'élite pointèrent leurs fusils sur nous, mais ils commirent l'erreur fatale de viser non pas un, mais trois Smedry. Trois tireurs se perdirent au moment où ils levèrent leurs armes vers leur cible ; cinq s'embrouillèrent dans leurs calculs et ne chargèrent aucune munition dans le barillet et le reste des carabines tomba au sol en pièces détachées avant que leurs propriétaires aient eu le temps de s'en servir.

C'est parfois utile d'avoir un Talent.

Hélas, je n'avais pas réfléchi à un détail crucial : comment allions-nous pénétrer dans la ville assiégée ? Le dôme de verre l'entourait de toutes parts. Je devinai bien un endroit où la surface était interrompue par des gonds (et donc sans doute une porte), mais l'emplacement était gardé par des troupes mokiennes. À en juger par leurs torsos nus bardés de muscles, ces hommes étaient costauds. Leur visage disparaissait sous des arabesques et autres motifs à l'encre noire, comme les peintures de guerre des Maoris. Ils étaient armés de lances de bois, dont certaines avaient l'extrémité en feu.

En dépit de cet étalage d'agressivité, ces combattants semblaient revenir de loin. Ils étaient presque tous couverts de bandages et quelques-uns avaient même un bras en écharpe. Ils nous dévisagèrent avec méfiance.

— Où viens-tu misérable ? me lança l'un d'entre eux à travers une petite ouverture pratiquée dans le verre.

Je fis un pas en avant.

— Sous moi donc cette troupe s'avance, expliquai-je.

Bastille se posta à côté de moi et leur montra son épée, signe d'appartenance à l'ordre des Chevaliers de Crystallia.

— Obligée d'apporter à vos pieds cette épée... déclara-t-elle.

Visiblement, cela suffit à prouver aux Mokiens qu'ils avaient affaire à des gentils. Ils ouvrirent une petite porte transparente et nous firent signe d'entrer. Kaz et Hidée s'exécutèrent. Bastille et moi nous retournâmes un instant vers le camp ennemi. Nous avions réussi ! Je poussai un soupir d'épuisement, mais m'autorisai un sourire.

La Crystallite, elle, semblait moins enthousiaste.

— Dites par quels moyens il vous faut satisfaire ? m'enquis-je.

Elle haussa les épaules, les yeux toujours rivés sur les rangs désorganisés de l'armée bibliothécaire, et plus particulièrement sur

l'endroit où nous avons été obligés de nous battre.

— La voix me manque à ce récit funeste, avoua-t-elle.

— Ne vous obstinez point en cette humeur étrange, dis-je.

Elle me regarda. Je voyais bien que pour elle, c'était de ma faute si on en était arrivés là. Elle n'avait sans doute pas tort vu que c'était moi qui avait eu l'idée de ce plan... et qui l'avait fait capoter en prenant le fusil.

— Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir ! lâcha-t-elle en me donnant un coup au plexus.

— Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi, rétorquai-je avec un sourire ironique.

Et sur ces bonnes paroles, nous pénétrâmes dans Tuki Tuki.

Chapitre A +

Aaaa

...

Aaaa !!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Les soldats mokiens nous laissèrent passer la porte transparente. Plusieurs d'entre eux gardaient les yeux braqués sur l'armée derrière nous. À l'intérieur du bouclier de verre s'élevait une palissade de plus de trois mètres qui encerclait totalement la ville. Le bois en avait été visiblement malmené : il avait cédé par endroits et présentait aussi des marques de brûlure. Clairement, la muraille avait pas mal servi avant que le dôme ne soit mis en place.

Dès que nous fûmes à l'intérieur, les sentinelles refermèrent la porte avec soin, puis un soldat se tourna en direction de la palissade et lança :

— Des Smedry viennent d'arriver ! Avec une Crystalliotte ! Lady Hidée est de retour !

Le cri fut repris de poste en poste et la nouvelle fit le tour des gardes en un temps record. Ceux-ci finirent par abandonner leur air méfiant ; leur visage reflétait autre chose à présent : de l'espoir.

— Lord Smedry, me demanda un de ces hommes. C'est vous l'avant-garde ? Combien de troupes nous envoie Nalhalla ?

— Qui d'autre est avec vous ? voulut savoir un autre.

— Les Chevaliers de Crystallia ont été mobilisés ? s'enquit un troisième. Quand vont-ils arriver ?

— Euh... balbutiai-je devant l'assaut de questions tout en retirant mes Verres Dispensateurs.

— Nous sommes seuls, coupa brusquement Bastille. Nous n'avons pas davantage de renforts, les Chevaliers n'ont pas été mobilisés et on n'a vraiment pas le temps d'en discuter.

Le silence se fit. Ma petite camarade avait un don certain pour tuer les conversations dans l'œuf. Pour tuer un tas de choses, en fait.

— Ce qu'elle veut dire, repris-je en lui décochant un regard

impérieux, c'est que nous sommes ici pour vous aider et que nous espérons que d'autres vont bientôt nous suivre. Mais pour l'instant, il n'y a que nous.

C'était maintenant du découragement qui se lisait sur les traits des guerriers.

— Désolé de ne pas vous avoir laissés entrer plus vite, Lord Smedry, s'excusa enfin un soldat. On a cru que la jeune Hidée était votre prisonnière. C'était un peu confus...

Ah oui, évidemment, songeai-je. On aurait dû la faire passer devant, puisqu'elle est de Tuki Tuki. Bon bien. On ne peut pas me demander de penser à tout, surtout quand on se rappelle que je suis particulièrement daibile.

Vous ne l'avez pas oublié au moins ? Ne m'obligez pas à faire des fotes d'autograf pour vou le prouvé, hein ?

Un peu plus loin, une porte s'ouvrit dans la palissade et un contingent de Mokiens apparut, lances enflammées au poing. Notre comité d'accueil recula afin de laisser place aux nouveaux venus et je devinai qu'ils nourrissaient un grand respect pour l'homme qui venait en tête. Il était grand et ses longs cheveux noirs étaient réunis en une queue de cheval qu'un rang de perles maintenait en place. Des lignes foncées tatouaient tout son visage. Il était doté d'une poitrine puissante et musclée. Comme la plupart de ses compatriotes il portait un simple sarong rouge et bleu. Et je ne sais pas pourquoi, mais j'avais vaguement l'impression de le connaître.

— C'était donc vrai, déclara-t-il en s'arrêtant devant nous. Bienvenue, Lord Alcatraz Smedry, bienvenue dans notre cité perdue. Vous avez choisi un étrange moment pour la visiter. Lady Bastille, votre sœur sera heureuse de vous voir, même si je doute que les circonstances de ces retrouvailles l'enchantent. Lord Kazan, vous êtes, comme toujours, le bienvenu à Tuki Tuki.

— On se connaît ? s'enquit mon oncle, intrigué.

— Je suis le général de la garde municipale, répliqua l'autre de sa voix de stentor. Je vous ai vu de nombreuses fois, mais n'étant pas digne de votre attention, il est probable que nous nous soyons croisés sans avoir jamais été présentés.

Il se tourna vers Hidée et hocha la tête dans sa direction.

— Mon enfant, ajouta-t-il, cette périlleuse mission te fait honneur. Nous sommes déjà en contact avec l'ambassade à Nalhalla.

Ma cousine rougit.

— Merci, Votre... euh... général Mallo.

— Toutefois, continua-t-il d'un ton plus sévère, nous n'avions pas prévu votre retour. Vous auriez dû rester à Nalhalla, à l'abri du danger.

Hidée en rougit de plus belle.

— Mais mon cousin avait besoin d'un pilote ! se défendit-elle. Il devait venir à Mokia !

— Certes. J'ai reçu un rapport de l'ambassade concernant ce prompt départ. Des vacances pour profiter des bains de boue ? C'est un prétexte ridicule, même pour un Smedry.

C'était à mon tour de virer au cramoisi.

— Général, dis-je, notre visite a d'autres motifs. Je dois parler à la reine au plus tôt et ensuite, j'aurai besoin d'un peu de temps avec votre Verre Communicateur. Je pourrai peut-être obtenir des renforts.

Les soldats semblèrent se ressaisir et leur chef me regarda d'un nouvel œil.

— Très bien, conclut-il. Le clan Smedry et la famille royale de Mokia sont des amis de longue date. Vous êtes toujours les bienvenus.

Sur ce, il rassembla ses troupes et nous escorta jusqu'aux remparts.

— J'aimerais pouvoir vous faire les honneurs de ma ville, soupira-t-il. Mais l'heure n'est pas aux joyeuses visites. Je me contenterai donc de vous souhaiter, une fois encore, la bienvenue dans la cité des fleurs.

Il fit un signe de la main et j'entrai enfin dans la capitale mokienne.

Nous nous trouvions au pied de la colline. Une route serpentait doucement jusqu'au sommet où se dressait le palais. Il y avait des fleurs partout. Les maisons de roseaux (qui tenaient de la hutte) disparaissaient quasiment sous un enchevêtrement de lianes couvertes de fleurs ressemblant à celles de l'hibiscus. Des parterres fleuris bordaient la chaussée, dominés par des oiseaux de paradis en pleine floraison. Une rangée d'arbres gigantesques s'alignait derrière les habitations, leurs branches formant une véritable canopée au-dessus des toits. Des fleurs violettes y poussaient en grappes qui se balançaient doucement dans la brise nocturne. C'était superbe.

— Woah ! m'exclamai-je. Heureusement que je ne suis pas allergique !

Le général Mallo émit un petit grognement et, brandissant de nouveau sa lance enflammée, se remit en marche. Ça me semblait un rien dangereux, le coup de la lance-flambeau, mais bon, on ne me demandait pas mon avis. Après tout, je me baladais bien avec un Talent potentiellement cataclysmique sur moi.

— Fort heureusement Lord Smedry, reprit le chef mokien sans s'arrêter, nos fleurs sont non-allergisantes.

— Comment avez-vous fait ça ? m'étonnai-je.

— On leur a demandé poliment.

— Euh... d'accord.

— C'est bien plus difficile que ça n'en a l'air, Alcatraz, intervint Hidée. Sais-tu combien d'espèces différentes on trouve en ville ? Six mille ! Nos traducfleurs ont dû apprendre chacune de leurs langues.

— Vos traducfleurs ?

— Oui, ils parlent aux plantes ! s'excita ma cousine.

— J'avais deviné, dis-je. Mais qu'est-ce qu'ils leur racontent ?

— Oh, ils radotent un peu, concéda Mallo, et ils aiment utiliser de grands mots, mais généralement leurs discours manquent de substance malgré la richesse des ornements linguistiques et la beauté de la langue.

— Donc... mmh...

— Oui, Lord Smedry, confirma le général, ils parlent en langage assez fleuri.

OK, je m'étais fait avoir comme un bleu. Comme un schtroumpf, même. Du coin de l'œil, j'aperçus Bastille lever les yeux au ciel.

Kaz observa le paysage et ne put retenir un sifflement d'admiration.

— Où sommes-nous, et que vois-je ? fit-il. Euh, pardon. J'ai du mal à me dépêtrer du dernier chapitre. Bref. J'ai toujours aimé venir à Tuki Tuki. C'est une ville sans pareille. J'oublie toujours à quel point c'est beau ici.

— Tout cela appartient au passé désormais, reprit Mallo d'un ton encore plus solennel. Le siège a été une épreuve difficile pour nous tous. Regardez comme nos bêtunias royaux commencent à se flétrir. Le Verre Protecteur du dôme laisse pénétrer le soleil, mais les

plantes sentent qu'elles sont cloîtrées. C'est toute la capitale qui se fane sous l'oppression bibliothécaire.

Effectivement, de nombreuses fleurs bordant la route semblaient un peu fatiguées. Le premier moment d'émerveillement s'estompant, je distinguai d'autres signes des dégâts causés par le siège : des places où, malgré l'heure tardive, des citadins s'affairaient à découper des bandages et à les faire bouillir dans d'énormes marmites ; le vacarme des forgerons en train de façonner des armes ; les pansements arborés par quasiment tous les hommes et de très nombreuses femmes ; les lances à bords crantés façon dentition de requin qu'ils portaient, les haches de bois et les épées, elles aussi crénelées en dents de requin...

Si vous vous demandez où les Mokiens trouvent leurs squales, sachez seulement que la méthode implique d'utiliser des enfants comme appâts, en particulier les enfants qui sautent des pages dans un livre pour en connaître la fin plus vite. Je suis convaincu que vous, chers lecteurs, ne feriez jamais ça. Ce serait carrément daibiltique.

La plupart des passants saluèrent Hidée de la main et elle leur rendit leur salut systématiquement. Sa famille, la branche mokienne des Smedry, était très en vue. Nous arrivâmes enfin au palais. On aurait dit une très vaste hutte de roseaux épais surmontée d'un toit de chaume. Une masse de fleurs rouges couronnait le tout.

À ce stade de notre récit, vous avez sûrement les mêmes interrogations que moi : des huttes ? Est-ce que les Mokiens ne sont pas censés être un des peuples les plus érudits, les plus scientifiques des Royaumes Libres ? Pourquoi vivaient-ils donc dans des huttes ?

Je supposai qu'il y avait une bonne raison pour cette bizarrerie.

— Ces bâtiments, commençai-je, ils sont construits avec des roseaux spéciaux, magiquement renforcés, j'imagine. Ils ressemblent à des huttes, mais ils sont solides comme des châteaux, je me trompe ?

— Oui, répondit le général. Ce ne sont que des huttes.

— Ah. Mais... il y a du Verre Extensible à l'intérieur, pas vrai ? Elles ont l'air petites vues de dehors, mais dedans elles sont énormes.

— Non, ce ne sont que des huttes.

Je fronçai les sourcils.

— Nous aimons les huttes, insista Mallo avec un haussement

d'épaules. On pourrait, bien sûr, bâtir des donjons ou des gratte-ciel. Mais à quoi bon nous couper de la voûte céleste derrière des murs de pierre ou d'acier ?

— C'est logique, Smedry, intervint Bastille. Les huttes sont plus avancées que vos constructions chutlandaises. L'air conditionné est automatique déjà, et d'une...

— Non, coupa l'autre. Sauf votre respect, jeune Chevalier, nous devons cesser de parler ainsi. Nous aimons prétendre que ce que nous avons est meilleur que ce dont disposent les Bibliothécaires. Mais ce sont ce genre de comparaisons, et les jalousies qu'elles inspirent, qui sont à la source de cette guerre.

Il se tut un instant, le regard rivé vers la demeure royale.

— Nous avons choisi ce mode de vie à Mokia non pas parce qu'il est « primitif » ou « avancé », mais parce qu'il nous plaît. Plus ce qui vous entoure est complexe (les maisons, les véhicules, ce que vous mettez dans vos maisons et dans vos véhicules), plus vous passez de temps avec ces choses. Et moins vous en avez pour la réflexion et l'étude.

Je tiquai. Je ne m'étais pas attendu à entendre un tel discours sortir de la bouche de ce grand baraqué couvert de peintures de guerre et armé d'une lance enflammée. Bastille, elle, croisa les bras, perdue dans ses pensées. Les revendications de Bastille comme quoi tout dans les Royaumes Libres était mieux qu'au Chutland m'avaient pour le moins perturbé lors de notre première rencontre. J'en étais venu à la conclusion que tous les habitants des Royaumes partageaient cette opinion, mais je réalisais peu à peu que la Crystalliotte semblait avoir sa... propre façon de voir le monde.

(En d'autres termes, elle est cinglée. Mais je ne peux pas l'écrire en toutes lettres – qu'elle est cinglée – parce que sinon elle me fracassera. Alors, euh, on ferait peut-être mieux d'oublier cette petite parenthèse ?)

Nous atteignîmes les marches du palais, où une femme nous attendait. Elle aussi, j'avais l'impression de la connaître. Cette fois, par contre, je savais exactement d'où : elle ressemblait beaucoup à sa sœur, Bastille. Grande et élancée, Angola Dartmoor devait avoir dix ans de plus que sa cadette et portait un sarong jaune et noir. Une fleur assortie ornait sa tempe et elle tenait à la main un sceptre royal en bois minutieusement sculpté.

Elle était magnifique. Ses longs cheveux blonds étaient plus ou moins de la même teinte qu'un plat de coquillettes au beurre. Son grand et franc sourire était... plus ou moins de la même forme

qu'une coquille. Elle irradiait une lumière... plus ou moins comme le ferait un plat de coquilles au beurre si vous y mettiez une ampoule dedans. Sa peau était douce et spongieuse comme...

OK. Bon, j'ai peut-être trop faim pour continuer mon récit. Quoi qu'il en soit, Angola était canon. Sans aucun doute une des plus belles femmes que j'aie rencontrées.

Bastille m'écrasa le pied.

— Aïe ! m'écriai-je. En quel honneur ?

— Arrête de mater ma sœur.

— Je ne matais pas... j'appréciais.

— Mmmh. Hé bien apprécie un petit peu moins. Et arrête de baver.

— Je ne...

Je me tus comme Angola descendait gracieusement les marches.

— Je ne bavais pas, sifflai-je avant de m'incliner et de saluer : Votre Majesté.

— Lord Smedry ! s'exclama celle-ci. J'ai tellement entendu parler de vous !

— Ah oui ?

Elle ne répondit pas, mais posa les mains sur les épaules de sa sœur.

— Et Bastille, reprit-elle. Après tous ces mois passés à t'écrire et à te demander de me rendre visite, te voici enfin. En plein siège. J'aurais dû savoir que seul le danger te ferait venir. Parfois, je me demande si le danger ne t'attire pas autant que ceux que tu protèges...

La Crystallite rougit.

— Venez, poursuivit la reine. Profitez des quelques réconforts que Mokia a à vous offrir. Nous allons prendre une collation et pourrons discuter des nouvelles dont vous êtes porteurs. Plût à Aumakua qu'elles soient bonnes, car nous n'en avons que trop peu reçues récemment.

Pendant qu'on y est, vous serez peut-être choqués d'entendre des paroles si clairement religieuses s'échapper de la bouche d'Angola. Après tout, je n'ai pas trop parlé de religion dans ces livres.

Ceci est tout à fait intentionnel et découle de mon (non-

négligeable) instinct de conservation. Je vais vous avouer quelque chose : parler religion et porter un masque de catcheur, c'est du pareil au même. Les deux autorisent les gens à vous balancer des trucs en pleine figure. (Dans le cas de la religion, ces « trucs » peuvent à l'occasion inclure des éclairs.)

Malheureusement, ces dernières années, j'ai développé une affliction rarissime, connue sous le nom de *petitemalinerie* chronique. (Un peu comme la dyslexie, mais plus facile à épeler. Surtout si vous n'êtes pas dyslexique.) À cause de cette maladie tragique et incurable, je suis dans l'incapacité d'évoquer un sujet sans faire de blagues nazes.

Pour cette raison, j'ai sagement décidé de ne pas me mêler de religion... parce que si jamais j'en parlais, ce serait pour me moquer. Et ça risquerait d'être mal vu par certains qui prennent leurs croyances très au sérieux. Mieux vaut éviter le sujet complètement.

Ainsi, je ne vous dirai sous aucun prétexte ce qu'ont en commun la religion et le vomissement explosif. (Ouf ! Heureusement que je n'ai pas dit un truc pareil. Ça aurait pu être *vraiment* mal vu.)

Angola sourit à Hidée et Kaz en guise de bienvenue, puis elle remonta tout aussi gracieusement l'escalier en nous invitant à la suivre.

— Woah, soufflai-je. Elle est toujours aussi... ?

— Nauséusement royale ? suggéra Bastille à mi-voix. Ouais. Même avant son mariage.

— En tout cas, repartis-je, je comprends pourquoi le roi l'a épousée. J'aurais bien aimé le rencontrer. Dommage.

Bastille ne put réprimer un regard vers Mallo. Ça ne dura qu'une fraction de seconde, mais le geste ne m'échappa pas. Je me tournai vers le général et l'examinai. Qu'est-ce qui avait attiré l'attention de la Crystalliotte ? Une fois de plus, il me rappelait quelqu'un. En fait...

— Vous êtes le roi ! m'exclamai-je en le pointant du doigt.

— Comment ? se raidit Mallo. Non, pas du tout. Les Chevaliers de Crystallia ont emmené le roi dans un endroit sûr il y a des semaines de cela.

C'était un piètre menteur.

— Hé ! s'écria Kaz à son tour. Oui ! Je savais bien que vous me disiez quelque chose. On a dîné ensemble il y a quelques années,

vous vous souvenez ? Mon père avait renversé du jus de canneberge sur votre tapa.

L'homme était confus.

— Nous ferions mieux d'entrer, déclara-t-il. Je vous dois des explications.

(Et puis, si vous voulez tout savoir, c'est parce que l'une comme l'autre vous mettent sur les rotules.)

Chapitre Non !

Je fais de mon mieux pour me montrer sérieux, pertinent et profond au début de chaque chapitre. Le gros de ces bouquins, dans l'ensemble, c'est du n'importe quoi. (D'accord, c'est du *vrai* n'importe quoi qui m'est réellement arrivé, mais ça n'empêche pas que ces événements soient pour l'essentiel totalement idiots.) Je m'efforce donc dans mes introductions de discuter de concepts importants afin que votre lecture ne soit pas totalement une perte de temps.

Je vous suggère d'étudier de près ces ouvertures et d'en chercher le sens caché. Mes pensées vous apporteront illumination et sagesse. Si un point de mon discours vous trouble, soyez convaincus que je finirai par m'expliquer tôt ou tard.

Par exemple, en lisant les premières lignes du chapitre précédent, vous avez pu interpréter mes cris comme l'expression de l'angoisse existentielle ressentie par l'adolescent moderne jeté dans un monde auquel il n'est pas prêt à se confronter, un monde qui a changé si dramatiquement par rapport à celui que ses parents avaient connu (merci pour rien, Héraclite !). Ou vous les aurez identifiés comme le hurlement de désespoir de celui qui réalise que rien ni personne ne lui viendra en aide.

(En fait, j'ai écrit ladite intro pour rendre compte de la crise existentielle que j'ai traversée quand une énorme araignée m'a crapahuté sur la jambe pendant que je tapais sur mon clavier. Mais vous voyez ce que je veux dire.)

Nous pénétrâmes dans le palais. L'endroit embaumait le roseau et le chaume. Une brise fraîche entraînait par les grandes fenêtres ouvertes. Il y avait un tapis de feuilles tressées et des meubles faits de faisceaux de roseaux attachés les uns aux autres. Plutôt cosy, en somme, sauf si, comme moi, vous vous sentiez trahis, furieux et déboussolés.

— Tu le savais ! accusai-je Bastille.

— J'ai reconnu Sa Majesté sur-le-champ, convint-elle. Mais il semblait vouloir rester incognito, alors j'ai joué le jeu.

— Pareil pour moi, ajouta Hidée. Sauf que... je ne suis pas très

douée pour ce genre de choses. Désolée.

— Ce n'est rien, la rassura Mallo, alias Talakimallo, roi de Mokia.

Sa femme vint se placer à ses côtés et les gardes prirent position aux portes du palais.

— Mais pourquoi me le cacher ? m'insurgeai-je.

— Et à moi aussi ? renchérit Kaz, les bras croisés.

— Nous le cachons à tous les étrangers, expliqua le souverain. Vous voyez, nous avons... trompé les Chevaliers.

Bastille arquait un sourcil.

— Ils voulaient à tout prix me mettre à l'abri. Ils n'arrêtaient pas de me harceler. J'ai eu peur qu'ils ne me kidnappent et ne me fassent sortir de la ville malgré moi.

— Tuki Tuki n'est pas loin de tomber, Votre Majesté, raisonna la Crystalliotte. Mokia ne peut risquer de voir toute la famille royale se faire prendre par les Bibliothécaires. Avez-vous pensé au reste du royaume ? Là-bas aussi, ils ont besoin d'un chef.

— Le reste du royaume ? répéta Talakimallo. Il est ici. Il n'y a plus que nous. Les Bibliothécaires nous infligent défaite sur défaite depuis des décennies. Si Tuki Tuki tombe, ce sera la fin de notre peuple. Nous deviendrons une province bibliothécaire qui sera lentement intégrée au Chutland. On nous lavera le cerveau jusqu'à ce que nous n'ayons plus aucun souvenir de notre passé.

La reine posa une main sur le bras de son mari.

— Nous sommes bien conscients de l'importance de préserver la lignée royale, ma chère sœur, dit-elle. Ne serait-ce que pour organiser une véritable résistance afin de reconquérir notre territoire si cela devient nécessaire.

Pour votre information, oui, Angola parle vraiment comme ça. Une fois, je lui ai demandé de me passer le beurre et elle m'a répondu : « Cela m'agréait de vous céder ce condiment, jeune Alcatraz. » Non, sérieux.

— Une seconde, intervins-je en me grattant la tête. (Étant daibile, c'est un truc que je fais beaucoup.) Vous êtes ici mais les Chevaliers vous croient ailleurs ?

— Notre fille a pris mon apparence, expliqua le roi. C'est un Oculateur et elle dispose de Verres Camoufleurs. Les Crystalliottes l'ont emmenée en lieu sûr pendant qu'elle utilisait ses lunettes pour leur faire croire qu'elle était moi.

— La lignée n'est pas en danger, conclut Angola.

— Quant à moi, je peux rester et me battre aux côtés de mon peuple. Ou plutôt, je peux tomber avec lui. Je crains que quelques Smedry et un Chevalier ne soient pas suffisants pour briser ce siège. Notre Verre de Défense est en piteux état et la plupart de mes guerriers sont dans le coma. Ceux qui sont encore debout sont criblés de blessures. Mes experts en silimatique estiment que le dôme ne tiendra pas plus d'une journée. Nous sommes en infériorité numérique et leur puissance de feu est bien supérieure à la nôtre. Juste avant votre arrivée, j'avais pris la difficile décision de me rendre. J'allais l'annoncer aux Bibliothécaires.

Ces mots restèrent suspendus dans l'air comme une mauvaise odeur, le genre de puanteur que tout le monde remarque mais que personne ne mentionne de peur de se faire accuser d'en être l'auteur.

Bon, ben, on est venus pour rien, songeai-je. On ferait bien de faire demi-tour et de se tailler d'ici.

— Nous sommes là pour vous aider, Votre Majesté, m'entendis-je décréter. Et nous pouvons faire venir des renforts. Si vous acceptez de résister encore un peu, je ne laisserai pas Mokia tomber.

Je ne sais pas trop d'où me venait cette vaillance. Un homme plus intelligent aurait peut-être évité de professer une telle promesse. Les mots n'avaient pas quitté ma bouche que je me maudissais pour ma daibilté. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit à propos du courage ?

Mon petit speech était ridicule, et pourtant le souverain ne rit pas.

— J'ai souvent constaté que la parole d'un Smedry vaut de l'or, jeune Alcatraz. Comme lui, elle est précieuse. Et comme lui, elle peut être facilement malléable. Êtes-vous certain de pouvoir nous fournir des renforts ?

Non.

— Oui, dis-je.

Talakimallo m'observa, puis se tourna vers sa femme.

— Si nous nous rendons, nos sujets conserveront la vie, déclara Angola, mais perdront leur âme. S'il nous reste la moindre chance...

Son mari opina.

— Vous disiez avoir besoin de notre Verre Communicateur, Alcatraz. Voyons ce que vous saurez en faire. Je prendrai ma

décision ensuite.

*

— Tu es sûr de toi ? me siffla Bastille.

Nous étions installés sur un banc d'osier. Le couple royal était parti chercher le Verre Communicateur. Hidée discutait avec un soldat dans l'espoir d'obtenir des nouvelles de sa famille. (Sing, Australie et leurs parents avaient été envoyés sur l'autre grand front afin de diriger les troupes ; personnellement, je soupçonnais le roi Talakimallo de les avoir expédiés ailleurs pour éviter qu'ils ne se fassent capturer quand Tuki Tuki chuterait.) Kaz se tenait debout contre le mur, lunettes d'aviateur sur le nez et blouson en cuir sur le dos.

— J'en sais rien, admis-je. Mais on ne peut pas les abandonner comme ça.

— S'ils se battent, il y aura des blessés. Des morts. Est-ce qu'on a suffisamment d'espoir à leur offrir pour justifier une telle issue ? chuchota Bastille en se penchant vers moi. Maintenant que j'ai vu l'étendue des dégâts, je ne suis pas certaine que l'ordre des Chevaliers dans son intégralité réussirait à renverser la vapeur.

— Je...

Je ne finis pas ma phrase. Ce genre de désagréments m'arrivaient assez souvent quand la Crystalliotte se mettait tout près de moi, surtout quand je sentais l'odeur de son shampoing dans ses cheveux. Les filles sont bien censées sentir la rose ou je ne sais quelle fleur, non ? Bastille, elle, fleurait bon le savon.

N'empêche, c'était étrangement grisant. Clairement, elle dégage une espèce de radiation embrumeuse d'esprit. C'est la seule explication.

— Mille millions de tessons ! éclata-t-elle soudain. Qu'est-ce que je raconte ? Bien sûr qu'ils doivent se battre ! Désolée. J'ai tellement l'habitude de te contredire pour le principe que je ne réagis même pas quand tu dis un truc intelligent.

— Uuughhhh, bafouillai-je.

Elle me fixa du regard.

— Tu rêves encore à ma sœur ?

Son ton était assez menaçant. Je sortis brusquement de ma

torpeur.

— Hein ? Non, ne fais pas ta daibile.

— C'est moi que tu traites de daibile ?

— Non, je t'ai juste dit de ne pas faire ta daibile. C'est quoi ton problème avec ta sœur ?

— Rien ! Je l'adore. On est comme deux fichues fleurs dans un fichu champ de pâquerettes.

— Euh... quésaco ?

— J'en sais rien ! C'était censé faire sœurs. Genre.

J'étouffai un petit rire.

— Et pourquoi tu rigoles ? s'enflamma Bastille. Je suis très affectueuse avec ma sœur !

— Au point que tu ne lui as jamais rendu visite à Tuki Tuki ?

— C'est très loin et j'étais pas mal occupée avec ma formation de Chevalier, celle qui me permet de sauver la mise à des imbéciles dans ton style !

— Une seconde, coupai-je. Tu pètes un boulon quand j'insinue (et encore) que tu pourrais être déébile, mais toi tu as le droit de me traiter d'imbécile ?

— Oui, parce que tu es un Smedry !

— Toujours la même excuse, grondai-je. Ça ne prend pas. Et en plus, cette fois-ci, tu disais que tu étais d'accord avec ce que je faisais !

— Et alors !

— Et alors !

— Et alors ?

— Alors, peut-être qu'on devrait, chépas, aller se choper un film un de ces quatre, dis-je en me levant. Un jour où on n'aura pas de Bibliothécaires à nos trousses, un jour où on ne sera pas en train de se faire dévorer par un dragon.

Bastille se tut. Hocha la tête. Plissa le front.

— Attends. Quoi ?

Je me surpris à rougir. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Je veux dire, j'y pensais depuis un moment, mais...

Radiations embrumeuses d'esprit. Clairement.

— Rien, paniquai-je. Je me suis juste... euh... embrouillé... et...

— C'est quoi un « film » ? interrompit-elle. Et pourquoi on devrait en choper un ? Il s'est échappé ?

— Oui, voilà. Ce sont d'énormes créatures monstrueuses que les Bibliothécaires relâchent au Chutland. Pour terroriser les foules... et, tu sais, leur voler leur temps libre et les faire grimacer devant le jeu des mauvais acteurs et ensuite ils les obligent à regarder des cérémonies hyper rasoirs où on remet des statuette dorées à des gens dont personne n'a jamais entendu parler.

Le pli de son front s'accentua.

— Des fois, tu peux être une véritable andouille, Smedry, déclara-t-elle avant de se tourner vers Kaz comme si elle attendait qu'il lui fournisse un début d'explication.

— Oh non ! se défendit mon oncle. Je ne me mêle pas de cette conversation. Je reste gentiment à distance. D'ailleurs, je suis tellement loin que j'ai pratiquement passé la frontière avec le royaume d'à côté.

Bastille soupira et continua à me dévisager un moment comme si elle était persuadée que je me moquais d'elle, mais n'arrivait pas à comprendre comment. Quant à moi, je continuai mon imitation de la pivoine jusqu'à ce que Mallo et Angola reviennent. Cette dernière portait un miroir de poche, qu'elle me tendit.

Je pris l'objet, hésitant. Il manquait la moitié du verre.

— C'est ça ? demandai-je, surpris.

— Le Verre Communicateur est plus utile s'il est portable, répondit le souverain. Nous avons cassé celui-ci en deux et expédié l'autre morceau à Nalhalla. Nous pourrions ainsi communiquer pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de puissance. À ce moment-là, il faudra refondre le verre et le briser de nouveau. Ce n'est pas le moyen de communication le plus aisé, mais nous étions acculés, surtout après nous être séparés de notre dernier Oculateur afin de tromper les Chevaliers...

— Les agents bibliothécaires ont détruit nos autres ressources, précisa un soldat. La station de Verre Transporteur, les coursonores et même nos réserves de Verre Messenger.

— Comment ont-ils fait ? m'enquis-je.

— Ils creusent des tunnels sous la cité, expliqua le roi avec un soupir. Puis ils envoient une équipe de choc nous tourmenter. Nous en avons justement capturé une ce matin, avant qu'elle ne puisse

causer de dégâts permanents. Nous avons sapé le tunnel, mais il y aura d'autres attaques.

Je hochai la tête et levai le miroir. Ils m'observaient tous, comme si le simple fait d'être un Oculateur signifiait que je savais utiliser ce verre.

— Hmm, dis-je en tournant l'engin sur le côté. Euh... Miroir magique dans ma main qui aime le munster de bon matin ?

— Alcatraz ? intervint Kaz. Qu'est-ce que tu fais ? Tu n'as qu'à toucher le verre pour l'activer.

— Ah, dis-je en tapotant le miroir.

Celui-ci se troubla, comme si j'avais perturbé la surface cristalline d'un étang. Un instant plus tard, je n'y voyais plus mon visage mais une pièce aux murs de pierre. Un des châteaux de Nalhalla.

Un petit Mokien était assis droit devant. Dès qu'il vit que l'image avait changé, il se mit debout et détala en hurlant : « Lord Smedry ! Lord Smedry ! »

Au bout de quelques secondes, mon grand-père était là. Il avait l'air légèrement lessivé avec ses cheveux dans tous les sens et son nœud papillon de travers.

— Alcatraz, mon petit ! s'exclama-t-il. Tu as réussi !

— Je suis à Tuki Tuki, confirmai-je. Mais la situation est catastrophique ici.

— Évidemment ! C'est bien pour cela qu'on t'y a envoyé, n'est-ce pas ? Ne bouge pas, je dois aller chercher des Chevaliers.

Il s'éclipsa en trombe. Leur moitié de miroir semblait avoir été suspendue au mur d'une espèce d'entrée ou de vestibule.

Je restai planté là comme un vulgaire poireau tandis que les autres se pressaient contre moi pour mieux voir ce qui se passait dans la glace. Enfin, Papi réapparut, accompagné de trois personnes en armure : deux hommes d'un certain âge et Drauline, la mère de Bastille.

— Alcatraz, reprit mon grand-père, dis-leur où tu es.

— À Tuki Tuki, répétei-je.

— Vous devriez partir immédiatement, conseilla Drauline. C'est trop dangereux, Lord Smedry.

— Oui je sais, convins-je. Mais vous connaissez les Smedry : fous à lier et sans considération pour leur propre sécurité !

L'un des deux autres Chevaliers plissa le front.

— Voici en effet la preuve que nous avait promise Lord Leavenworth, déclara-t-il.

— J'ai l'impression qu'on nous a manipulés, intervint son camarade. Cela me déplaît.

Drauline gardait le silence et m'étudiait soigneusement.

J'eus le sentiment qu'ils avaient besoin qu'on les motive un peu, sinon ils ne viendraient jamais à notre secours. Ne faisant ni une ni deux, je pivotai le miroir jusqu'à le pointer sur Mallo.

— Devinez qui est ici avec moi ? lançai-je à l'attention de mes interlocuteurs à Nalhalla.

Mallo était sidéré.

— Alcatraz ! siffla-t-il. Que faites-vous ?

— Ayez confiance, le rassurai-je.

— C'est un guerrier mokien, dit l'un des vieux Crystalliotés. Je compatissais à son malheur, mais les règles de notre ordre sont...

— Attendez ! ordonna Drauline

Elle marqua une pause, puis reprit :

— Votre... Majesté ?

Le roi poussa un soupir excédé et me décocha un regard furieux.

— Oui, je suis bien celui que vous dites.

— Vous êtes censé être à l'abri !

— Je refuse d'abandonner mon peuple !

Je braquai de nouveau le Verre Communicateur sur moi.

— Alors vous voyez, conclus-je, il n'y a pas qu'une poignée de ces zinzins de Smedry qui soient en danger ici, mais aussi la lignée royale de Mokia. Vous devriez...

L'image se troubla soudainement ; je secouai le miroir pour essayer de faire disparaître les rides qui marquaient à présent sa surface.

— ... vois pas... vous... de faire... continuait la mère de Bastille. Que... ?

— Je ne vous vois plus non plus, m'alarmai-je.

Les autres s'approchèrent un peu plus encore de moi. Je leur

montrai la glace.

— Je le sens mal, prévint Kaz en se frottant le menton.

— Le dispositif devait fonctionner pendant au moins vingt jours, rappela le roi. Nous...

— Général Mallo ! interrompit brusquement une voix.

Nous nous retournâmes à temps pour voir une petite Mokienne grimper les marches du palais au pas de course et débouler dans la grande pièce.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'intéressé.

— L'armée des Bibliothécaires, répondit la fillette. Elle fait quelque chose. Quelque chose d'énorme. Vous devriez venir voir.

Chapitre 1010

OK, je suis faible. J'ai écrit trois bouquins et demi. J'ai tenu ma langue. Mais là, je vais éclater.

Il est temps de parler de religion chutlandaise.

Les croyances du Chutland laissent peut-être mes lecteurs des Royaumes Libres perplexes. Après tout, elles sont si différentes les unes des autres et leurs adeptes se hurlent tellement dessus qu'il est difficile de comprendre un traître mot de ce qu'ils disent. Toutefois, s'il vous arrive d'avoir à infiltrer une nation bibliothécaire et si jamais vous avez besoin de vous faire passer pour un Chutlandais, vous aurez sûrement intérêt à embrasser une de ces religions afin de passer inaperçu. C'est pourquoi je vous ai préparé ce petit guide, ô combien pratique.

La religion, au Chutland, c'est surtout une histoire de nourriture.

Oui, vous avez bien lu. En adoptant une croyance ou une autre, vous finissez toujours par boycotter certains aliments. Par exemple, si vous devenez hindouiste, vous devez arrêter de manger du bœuf. Les mormons, eux, ont abandonné l'alcool et le café. Les catholiques mangent plus ou moins ce qu'ils veulent, mais ils sont obligés de se priver de ce qu'ils aiment le plus pendant un mois par an tandis que les musulmans ne se mettent rien du tout sous la dent pendant les journées de Ramadan.

Alors, laquelle est la meilleure ? Hé bien, ça dépend. Si vous voulez mon humble avis, je pencherais pour le judaïsme.

Mais c'est parce que je suis un peu rabbin : j'aime manger pour casher.

Nous étions postés au sommet de la palissade qui encerclait Tuki Tuki et observions les gigantesques robots ennemis enfoncer d'énormes tiges lumineuses dans le sol. Hautes comme des immeubles, elles baignaient le campement bibliothécaire d'une lueur bleutée et permettaient aux spectateurs que nous étions de constater que celui-ci était en ébullition. De nouveaux soldats, hommes et femmes, avaient été tirés du lit et s'affairaient désormais à récupérer des armes et former des lignes de bataille.

— Qu'est cela ? s'enquit Angola.

— On dirait une espèce de machine en verre, fit Hidée.

— Non, répondit Kaz, perché sur un petit tabouret. C'est l'Ordre du Verre Brisé qui est aux commandes ici.

— Qui ? demandai-je.

Bastille leva les yeux au ciel devant tant d'ignorance.

— Le Verre Brisé est une secte bibliothécaire, Al, expliqua mon oncle qui était, rappelons-le, un érudit spécialisé dans les Talents, les Distorsions Oculatoires et (par extension) les Bibliothécaires. Tu as déjà rencontré des Oculateurs Noirs, des Ossements du Scribe et des Gardiens de la Norme. Le Verre Brisé regroupe le reste. C'est sans doute le plus grand ordre. Les autres acceptent, et même utilisent, la technologie silimatique et les Verres Oculatoires. Ces gars-là par contre...

— Ça ne leur plaît pas ? devinai-je.

— Ils détestent ça, m'informa Kaz. Ils prennent les enseignements de Biblioden au pied de la lettre. Il n'aimait pas tout ce qui relevait de « l'étrange » comme la magie ou la silimatique. La plupart des Bibliothécaires interprètent ses préceptes ainsi : « Il faut contrôler de très près les différents Verres, si bien que seuls les gens importants peuvent s'en servir. » Ils cachent la vérité à la majorité des Chutlandais, mais n'ont aucun scrupule à recourir à la technologie et aux idées des Royaumes Libres s'ils peuvent en tirer profit. L'Ordre du Verre Brisé a une philosophie très différente. Pour eux, il ne faudrait *jamaïs* les utiliser. Pour eux, la technologie des Royaumes Libres est maléfique et répugnante.

Je hochai lentement la tête.

— Et donc ces piles de verre cassé qu'on a croisées en traversant le camp... ?

— Ils organisent des cérémonies expiatoires, murmura Angola. Ils se rassemblent et cassent du verre, même du verre ordinaire, sans qualité oculatoire ni silimatique. C'est un acte symbolique.

— Les autres ordres leur confient souvent la conduite des conflits, ajouta Kaz. En partie, si tu veux mon avis, pour ne pas les avoir dans les pattes. Il y aura du rififi chez les Bibliothécaires si les Royaumes Libres tombent. Pour l'instant, le Verre Brisé collabore avec les Oculateurs Noirs et les Ossements du Scribe. Mais dès qu'ils n'auront plus d'ennemi commun à combattre... ce sera sans doute la guerre civile pour déterminer quel groupe dirigera les autres.

— Une guerre civile à échelle planétaire, renchérit Bastille. Les quatre sectes utiliseront les gens comme des pions. Les Verre Brisé pourchasseront les Oculateurs Noirs pour les éliminer. Les Gardiens de la Norme essaieront de manipuler tout le monde à coup de subterfuges politiques. Les Ossements travailleront pour qui les paiera le plus...

Un silence se fit. L'armée devant nous était imposante. Je regardai du côté de la ville. Il ne semblait pas y avoir énormément de soldats mokiens. Peut-être cinq ou six mille, hommes et femmes confondus. L'ennemi comptait facilement quatre fois plus de troupes et se battait avec des armes futuristes. Les six robots poursuivaient leur besogne, plantant tige après tige en un cercle parfait autour de la cité.

Ce n'est qu'alors que je réalisai dans quel pétrin je m'étais fourré. Et c'est à ce moment que j'inventai le terme « déébilirifiant », signifiant « à peu près aussi déébile qu'Alcatraz Smedry le jour où il se faufila dans Tuki Tuki histoire d'arriver à temps pour le méga assaut des Bibliothécaires ».

Je sais, c'est assez étroit comme définition. Mais c'est fou comme j'ai pu l'utiliser souvent dans ma vie.

— Donc, les tiges ne sont pas en verre, résumai-je. En quoi alors ?

— En plastique, supputa Bastille. Quelque chose pour perturber le fonctionnement des Verres ? C'est peut-être à cause de ça que le Communicateur ne marche plus.

— Ce n'est peut-être que pour éclairer le camp, suggéra Hidée. Regardez, elles brillent tellement que les Bibliothécaires se promènent comme en plein jour. On dirait qu'ils se préparent à attaquer.

Elle se recroquevilla légèrement sur son tabouret, comme pour se cacher derrière la palissade.

Une idée me vint. Je sortis les Verres Messagers de ma poche et les enfilai.

Vous autres Chutlandais êtes sans doute étonnés de constater que nous disposions de tant de moyens de communication. Mais si vous réfléchissez cinq minutes, vous verrez que c'est logique. Pensez au Chutland. Nous avons le téléphone, le fax, le télégraphe, la voix sur IP, les e-mails, le courrier postal, la radio, les hurlements, les bouteilles pour mettre des messages dedans, les textos, les dirigeables avec des pubs dessus, la publicité aérienne, les *voodoo boards*, les signaux de fumée, etc.

Communiquer avec les autres est un besoin fondamental de l'être humain. Et communiquer avec des gens qui sont loin de nous est un besoin encore plus fondamental, parce que ainsi nous pouvons nous moquer de nos interlocuteurs et ils ne peuvent pas nous fracasser la tête en représailles.

À ce propos, je vous ai dit que votre T-shirt était vraiment hideux ? Ouai. La prochaine fois, essayez de vous habiller un peu mieux quand vous lisez mes livres. On pourrait vous voir et j'ai une réputation à préserver.

Je me concentrai, accumulant de l'énergie dans mes lunettes, en quête de mon grand-père. Son visage apparut devant moi, mais il était vraiment très flou.

Alcatraz, mon petit ! dit Papi. J'espérais bien que tu utiliserais tes Verres Messagers. Que se passe-t-il ? Pourquoi le Verre Communicateur ne fonctionne-t-il plus ?

— Je ne sais pas, avouai-je. Les Bibliothécaires sont en train de planter des tiges lumineuses dans le sol autour de la capitale. C'est peut-être à cause de ça...

Je n'avais pas fini ma phrase qu'un robot enfonceait une nouvelle barre bleutée dans la terre. La silhouette de Papi Smedry se troubla encore davantage.

— Papi, repris-je avec insistance, on a réussi à convaincre les Chevaliers ?

Crois... assez... secours... dit le vieillard d'une voix entrecoupée de friture. Ils savent... roi toujours... sauver Sa Majesté...

— Je ne comprends rien ! m'exclamai-je tandis qu'un robot soulevait une énième tige et s'apprêtait à la planter auprès des autres.

Je levai les mains vers la monture de mes lunettes et injectai tout ce que j'avais de puissance dans les Verres. Je me tendis, serrai les dents. Brusquement, le verre se mit à briller de mille feux et je dus fermer les yeux. La voix de mon grand-père s'amplifia soudain.

Par les Lapereaux du grand Lovcraft, quelle pagaille ! Je disais que je les avais presque persuadés. Je les emmène, mon garçon, eux et tous ceux que j'aurai réussi à décider. Nous venons. Il faut que vous teniez jusqu'au matin. Tu m'entends, Alcatraz ? Demain à la première heure. Euh, non. Je serai en retard et puis ça a déjà été fait. Disons la deuxième heure, sans faute. La troisième au plus tard. Je te le promets !

Le robot finit son geste. La voix de Papi vacilla encore une fois. Je

tentai une nouvelle pointe d'énergie, mais j'avais déjà poussé le bouchon trop loin. Mon Talent m'échappa et se mélangea à mon pouvoir oculatoire. J'avais du mal à garder les deux séparés en général. C'était comme deux coulées de peinture de couleurs totalement différentes qui bouillonnaient en moi et cherchaient à se mélanger. Il suffisait de se servir de l'un pour que l'autre veuille l'accompagner, systématiquement.

Le Talent fusa le long de mon bras avant que je puisse réagir et les montures explosèrent entre mes doigts, expulsant les petits disques translucides que je rattrapai in extremis. Mais je savais qu'ils ne fonctionneraient plus, pas tant que ces fichues tiges enverraient leurs interférences. Je les rangeai dans ma poche, dégoûté.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? s'enquit Hidée.

— Il arrive. Avec les Chevaliers de Crystallia.

— Quand ? voulut savoir Bastille.

— Hé bien... il n'a pas été très précis... il a dit à l'aube. Probablement.

— Probablement ? répéta Mallo. Jeune Smedry, je ne suis pas certain de vouloir mettre en jeu la vie de mes sujets sur un « probablement ».

— On peut compter sur mon grand-père, assurai-je. Il ne m'a jamais déçu.

— Sauf qu'il est arrivé trop tard pour prendre les Sables de Rashid avant les Bibliothécaires, rappela Bastille, et qu'il est arrivé trop tard pour empêcher ta mère de voler les Verres Traducteurs à la Bibliothèque d'Alexandrie. Et qu'il est arrivé trop tard pour...

— Merci, Bastille, interrompis-je. C'est fou ce que tu m'aides.

— Je crois que nous sommes tous au courant du Talent de mon père, intervint Kaz. Mais je connais Leavenworth Smedry mieux que personne (maintenant que Maman est morte). Si P'pa dit qu'il arrive avec des secours, vous pouvez compter là-dessus. Il sera peut-être un poil en retard, mais il compensera par une entrée en scène haute en couleurs.

— Ce n'est pas une entrée en scène haute en couleurs qui va protéger mes sujets contre les armes des Bibliothécaires, déplora le roi. Nous apprécions votre aide, mais vos promesses sont bien maigres.

— S'ilvous plaît, Votre Majesté, conjurai-je. Il faut nous laisser

une chance. Donnez-nous au moins jusqu'au matin. La nuit porte conseil...

— Regardez, coupa ma cousine.

Dans la plaine, les robots avaient achevé leur cercle lumineux. Ils se dirigeaient à présent vers un haut amoncellement de rochers juste à l'extérieur du camp.

— La trêve est terminée, lâcha Mallo d'un air grave. Ils ont réclamé notre capitulation et puisque je n'ai pas répondu, ils vont semble-t-il reprendre le combat. J'avais supposé qu'ils patienteraient au moins jusqu'au lever du jour, mais vous savez ce que l'on dit à propos des suppositions.

— Que ça commence par suppo ? suggérai-je, daibilment.

Le roi afficha une certaine confusion.

— Non, reprit-il, je faisais allusion à un antique proverbe mokien que notre peuple révère et honore depuis plus de six siècles.

— Oh, balbutiai-je, mort de honte. Hum, désolé. Et c'est quoi ce proverbe ?

— « Ne suppose jamais rien, andouille » récita le souverain avec respect.

— Chouette dicton.

— Les philosophes mokiens n'aiment pas tourner autour du pot, convint-il. Quoi qu'il en soit, si nous décidons de nous rendre, il faut le faire immédiatement. Leurs terribles machines vont commencer à nous bombarder de pierres et notre Verre Protecteur ne tiendra pas longtemps.

— Si vous capitulez, prévint Bastille, ce sera la fin de Mokia.

— Je vous en prie ! tentai-je encore. Donnez-nous plus de temps. Attendez juste encore un peu !

— Mari, intervint soudain Angola en posant une main sur son bras. La plupart de nos sujets préféreraient mourir que d'être pris par les Bibliothécaires.

— Certes, convint Mallo. Mais parfois, nous devons protéger les gens malgré eux. Nos guerriers ne pensent qu'à l'honneur. Moi, je dois penser à l'avenir et à ce qui est le mieux pour notre peuple.

Sur quoi il confia sa lance à un de ses hommes, croisa ses bras mastoc et regarda par-dessus la palissade d'un air songeur.

Il se trouve peut-être parmi vous des lecteurs qui estiment que le

roi devait être un sacré lâche pour ne serait-ce qu'envisager la possibilité de se rendre. La prochaine fois que vous serez responsables de la vie de milliers d'âmes, libre à vous de prendre des décisions hâtives. Mallo, lui, avait besoin de réfléchir.

Le changement. On en revient toujours là. Tout change, même les royaumes. Et parfois, il faut l'accepter.

Mais parfois aussi, les choses changent trop vite et vous n'avez même pas le temps de vous en rendre compte. Ce qui se passa ensuite est demeuré flou dans mon esprit. Nous étions au sommet de la muraille à attendre que le souverain fasse son choix et, d'un coup, les Bibliothécaires étaient là.

Apparemment, ils étaient arrivés par un tunnel qui débouchait juste à l'intérieur de la palissade. Je ne vis rien de tout cela. Tout ce que je vis, ce fut un groupe de militaires en nœuds papillon chargeant vers nous le long du chemin de ronde et nous tirant dessus.

Kaz se volatilisa, perdu par son Talent.

En un clin d'œil, trois Mokiens se postèrent devant Hidée alors qu'il n'y en avait que deux un instant auparavant. Son don venait de faire venir un homme de plus pour la défendre.

Le mien brisa quelques fusils, mais plusieurs Bibliothécaires étaient armés d'arc qu'ils utilisaient à l'envi. Bastille, trop rapide pour être observée à l'œil nu, avait déjà dégainé son épée et coupai les flèches en plein vol.

Sérieux. En plein vol. Ne jouez jamais au base-ball avec un Crystallote.

Les Mokiens entrèrent en action eux aussi, abaissant leurs lances, qui se mirent à tirer des gerbes de lumière.

Tout fut fini en quelques secondes. J'étais le seul à n'avoir pas bougé d'un pouce. Je n'avais reçu aucune formation au combat, je n'étais qu'un pauvre gamin daibile qui s'était laissé embarquer dans une histoire qui le dépassait. Le temps que je pense à pousser un petit glapisement viril et à me jeter au sol, l'escarmouche n'était plus qu'un souvenir et les assaillants des vaincus.

Une fumée s'éleva de la scène. Le silence se fit.

Je vérifiai qu'il ne me manquait aucun membre important.

— Woah, lâchai-je.

Bastille était devant moi, épée à la main, visage concentré. Elle

m'avait sans doute sauvé la vie.

— Vous voyez Votre Majesté, dis-je. Vous ne pouvez pas faire confiance aux Bibliothécaires. Si vous vous rendez, ils...

Je m'arrêtai net, remarquant enfin que le roi Mallo n'était plus à mes côtés. Je fouillai le chemin de ronde du regard et trouvai le souverain, inerte, avachi sur son épouse tout aussi immobile, qu'il avait à l'évidence tenté de protéger de son corps.

Les cris commencèrent à fuser. Les soldats étaient sous le choc. Certains appelaient au secours tandis que d'autres s'approchaient du couple royal. Quant à moi, je me retournai vers les cadavres des Bibliothécaires assassins, comme dans un rêve, ou plutôt un cauchemar.

C'était la guerre. Pour de vrai. Des gens mouraient. Pour de vrai. Soudain, cette histoire ne me paraissait plus aussi drôle. Malheureusement, le destin me réservait une petite blague. Mais patience.

— Ils sont vivants, annonça Bastille, accroupie devant Angola et son mari. Ils respirent et n'ont même pas l'air d'être blessés.

— Les armes des Bibliothécaires font souvent perdre conscience, expliqua un guerrier. Ils veulent conquérir Mokia, mais pas nous exterminer. Ils veulent pouvoir régner sur nous. Voilà pourquoi ils utilisent ces fusils qui provoquent une sorte de coma.

— Et nous ne connaissons pas de cure, se lamenta un autre soldat. Nos stupéfacteurs ne fonctionnent pas de la même façon et ne partagent pas le même antidote. Les blessés ne peuvent être réveillés que par les Bibliothécaires, après la fin du conflit. Ils nous ramèneront à nous en petits groupes facilement maîtrisables et nous feront un lavage de cerveau afin que nous oubliions tout de notre passé.

— J'ai entendu parler de cette pratique, dit Kaz en s'agenouillant auprès de Mallo (depuis quand mon oncle était-il revenu ?). Ils s'en sont servi lors de la conquête d'autres royaumes. Terriblement efficace... d'autant qu'il faut continuer à nourrir et s'occuper de ces comateux, et donc mettre à rude épreuve des ressources déjà périlicantes. C'est ensuite plus facile de faire craquer l'opposition. Bien plus efficace que de simplement tuer l'ennemi.

— Nous avons des milliers de personnes atteintes, renchérit un des guerriers. Bien sûr, il y a aussi un grand nombre de Bibliothécaires qui souffrent du même mal à cause de nos armes à nous. Eux non plus n'ont pas l'antidote nécessaire...

Nous reculâmes pour laisser passer un médecin mokien. Il était vêtu d'une blouse blanche et portait des lunettes. C'était un peu surprenant. Il tenait une grande plaque de verre à la main avec laquelle il examina ses patients.

— Pas de blessures internes, diagnostiqua-t-il. Juste un Sommeil de Bibliothécaire. Qu'on les transporte dans leurs appartements et qu'on double la garde ! Si l'ennemi apprend qu'ils sont tombés, ils tenteront de les enlever.

Quelques guerriers opinèrent ; d'autres en revanche semblaient perdus. Derrière le dôme protecteur, les robots commençaient à lancer leurs énormes rochers. Le premier fit mouche et ce fut comme si toute la ville tremblait sous l'impact.

— Qui est le chef, maintenant ? demandai-je.

— Le capitaine du guet est dans le coma depuis cette après-midi, répondit un soldat. Notre dernier maréchal aussi.

— C'est à la princesse de nous diriger, conclut un deuxième.

— Elle n'est pas en ville.

— Le Conclave des Rois devra ratifier la succession. Il n'y aura pas de souverain officiel d'ici là. Le suppléant est celui ou celle avec le plus haut rang de noblesse et se trouvant sur place.

Il y eut un silence.

— C'est-à-dire ? repris-je.

— Par la Cime du Monde ! jura Bastille. Non, c'est impossible...

Tous les yeux se tournèrent vers moi.

— Attendez, paniquai-je. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Le clan Smedry fait partie de la noblesse, expliqua la Crystallote. Il est reconnu comme tel dans toutes les nations représentées au Conclave. Ta famille a obtenu ce droit en abdiquant. Tout le monde avait bien compris que vos Talents auraient pu vous mener à conquérir l'ensemble des Royaumes Libres. Mais pour cette raison, un descendant direct de la lignée des Smedry a le même rang qu'un duc dans la plupart des Royaumes. Y compris Nalhalla et Mokia.

— Et un duc, c'est... ? m'enquis-je.

— Juste en dessous d'un prince, m'informa Hidée.

Sur quoi, les soldats s'agenouillèrent devant moi.

— Quels sont vos désirs, Votre Majesté ? demanda l'un d'eux.

— Oh, pélicans ! grommela Kaz.

Chapitre 24601

Vous êtes nombreux dans les Royaumes Libres à avoir entendu parler du jour où on m'a couronné roi de Mokia. Cette histoire a pour ainsi dire acquis le statut de légende. Et les légendes ont tendance à être exagérées.

En un sens, une légende ressemble à un organisme : un virus ou une bactérie. Elle commence comme une histoire naissante, éclosant dans une ou deux personnes seulement. Elle grandit en passant de porteur en porteur, qui lui donnent force. Qui la transforment, l'hypertrophient. Elle devient de plus en plus grandiose, infectant une part croissante de la population, jusqu'à ce qu'on se retrouve face à une véritable épidémie.

Le seul remède contre une légende est une dose de vérité pure et antiseptique. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai entrepris de rédiger ces mémoires. Comment suis-je arrivé sur le trône de Mokia ? D'abord, je n'ai jamais vraiment été roi, mais seulement « souverain suppléant », comme ils disaient. J'étais le plus grand noble présent dans la ville, oui, mais uniquement parce que tous les autres avaient été expédiés loin de la capitale ou étaient tombés au combat.

Donc non, je n'ai pas ramassé hardiment l'épée du souverain au milieu de la bataille comme le veut la tradition. Non, une flopée d'anges n'a pas chanté mon accession à la couronne. Non, il n'y a pas eu des masses d'héroïsme dans cette histoire.

Par contre, il y a eu un paquet de confusion.

— Quoi ?! m'excitai-je. Je ne peux pas être roi ! Je n'ai que treize ans !

— Vous n'êtes pas notre roi, monseigneur, rectifia un soldat, vous êtes notre souverain suppléant.

Un autre rocher vint s'écraser à grand bruit sur le dôme. Des fissures étoilaient ce dernier sur toute sa surface.

— Alors je fais quoi ? demandai-je en me tournant vers Kaz, Hidée et Bastille.

— Quelqu'un doit prendre cette décision pour nous, monseigneur,

poursuivit le guerrier. Le roi était sur le point de se rendre. Allons-nous capituler ou continuer le combat ?

— Et vous voulez que ce soit moi qui choisisse ?!

Ils se contentèrent de patienter en silence, toujours à genoux.

J'observai le camp ennemi derrière moi. Le ciel était encore d'un noir d'encre, mais les alentours de la ville étaient éclairés comme en plein jour. J'aperçus plusieurs groupes en train de creuser de nouveaux tunnels à l'aide de machines étranges qui semblaient faire vibrer la terre avant de la déplacer par je ne sais quel moyen. Les robots nous balançaient toujours des cailloux sur la tête.

BOUM ! BOUM ! BOUM !

Quelques instant plus tôt, l'attitude de Mallo m'avait paru inconcevable. Quoi, il envisageait la capitulation ? Mais maintenant qu'on me posait le même dilemme, j'étais terrifié. Je venais de voir des gens mourir sous mes yeux, ces agents assassins venus tuer le monarque (ou du moins le mettre hors service). Avais-je le droit d'envoyer l'armée mokienne au-devant du même sort ?

C'était une chose de parler de courage et de liberté. Mais me retrouver dans la peau de celui qui prenait la décision en était une autre. Si j'ordonnais la poursuite du combat, les femmes et les hommes qui tomberaient aujourd'hui tomberaient par ma faute. C'était beaucoup pour mes frêles épaules d'ado ; d'ado qui, six mois plus tôt, ignorait jusqu'à l'existence même de Mokia. Et on se demande pourquoi je suis si perturbé.

— On se bat, déclarai-je enfin doucement.

Visiblement, c'était la réponse qu'ils attendaient. Ils brandirent leurs lances (qui, comme je venais de l'apprendre, servaient aussi de lance-flammes et pouvaient plonger des adversaires dans le coma) en poussant des cris excités.

— Vous, ajoutai-je à l'attention de l'homme qui m'avait posé la question fatale, comment vous vous appelez ?

— Aluki, répondit-il avec fierté. Sergent affecté à la garde de la muraille.

C'était un grand gaillard dégingandé, plein de peintures de guerre et avec une boule à zéro.

— Bien, vous êtes désormais mon second, poursuivis-je.

Je levai le regard vers le ciel, me crispant sous l'assaut d'un nouveau rocher. La lune luisait, haute et pleine. La même lune que

dans la nuit chutlandaise.

— Quelle heure est-il ? demandai-je. Combien de temps jusqu'à l'aube ?

— Il n'est pas encore onze heures, m'informa Kaz en consultant sa montre de gousset. Encore sept heures à peu près ?

— Faites passer le mot, ordonnai-je aux soldats. Nous devons survivre encore sept heures. Après, les renforts seront là.

Ils opinèrent, puis s'exécutèrent. Aluki resta auprès de moi. Bastille m'observait, les bras croisés. Je grimaçai, prêt à me faire traiter de tous les noms pour avoir eu l'arrogance d'accepter la couronne mokienne.

— On doit s'occuper de ces tunnels, dit-elle. On ne tiendra pas longtemps si les Bibliothécaires continuent à s'infiltrer dans la ville.

— Hein ?

— Et n'oubliez pas les robots ! ajouta mon oncle en vacillant sous un nouvel impact. Pics-verts ! Ce dôme ne va pas tarder à craquer. Quand ça arrivera, les tunnels seront le cadet de nos soucis !

— C'est vrai, convint la Crystalliotte. On pourrait peut-être s'occuper des troupes qui sont dans le coma. Si on arrivait à les réveiller, je ne sais comment...

— Stop ! coupai-je. Vous n'oubliez rien ?

— Quoi ? s'étonna Bastille. Que le Verre Brisé dispose d'une technologie bien supérieure à ce que l'on croyait ?

Elle contempla les gigantesques robots catapultes d'un air très Bastille. Elle semblait nourrir une haine tout à fait spéciale pour ces machines, à l'instar de celle que lui inspiraient les murs. (Allez donc lire le tome 1.)

— Non ! m'énervai-je. Que je n'ai rien à faire sur le trône de Mokia ! J'ai déjà du mal à me traîner jusqu'à la salle de bains le matin au lever, alors tu penses, mener une armée au combat...

— Il est trop tard pour faire machine arrière, Al, nota mon oncle en haussant les épaules.

— Tu t'en sortiras très bien, m'encouragea ma cousine. D'après ce que je vois, ce n'est pas si dur d'être roi. Tu n'as qu'à dire des trucs comme « il me sied » et « nous ne trouvons point cela drôle » et puis proclame un jour férié de temps en temps.

— Ouais, marmonnai-je. Aussi facile que $1 + 1...$

— 7 ? proposa ma cousine.

Je me tournai vers Bastille. Elle n'avait pas décroisé les bras.

— Kaz, Hidée, dit-elle, et si vous alliez compter combien de soldats valides on a ? Alcatraz va aussi avoir besoin de savoir où en est la chaîne de commandement.

Les deux Smedry acquiescèrent et s'éloignèrent sur-le-champ.

— Une seconde ! les rappela la Crystalliotte. Hidée, ne te mêle pas de calcul, d'accord ?

— Bonne idée, approuva mon oncle.

— D'accord ! accepta la fillette. Je le soutiendrai moralement !

Sur quoi ils partirent. Ce qui, hélas, me laissait seul sur la muraille avec Bastille. Je déglutis et reculai en la voyant s'approcher de moi. Mon dos finit par heurter la palissade. Si je faisais un autre pas en arrière, je risquais de passer par-dessus bord et de tomber vers une mort certaine.

J'envisageai cette option malgré tout.

Bastille arriva jusqu'à moi et me planta un index dans la poitrine.

— Toi, déclara-t-elle, tu ne vas pas décevoir ces gens.

— Mais...

— J'en ai marre de tes tergiversations, Alcatraz. Mille millions de tessons ! Une fois sur deux tu fuis tes responsabilités et le reste du temps tu prends carrément les commandes.

— Je... euh... hum...

— Et une autre fois sur deux tu bafouilles des trucs incompréhensibles !

— J'aime bafouiller ! me défendis-je (je ne sais pas trop pourquoi). Et puis ça ressemble aux maths d'Hidée. Trois fois sur deux ?

Elle me dévisagea.

— Oui, tu as raison, avouai-je. Il y a des moments où j'ai l'impression que ce n'est qu'un jeu. Je me fais des nœuds au cerveau à force de repenser à tout ce que j'ai vécu, à tout ce qui fait maintenant partie de ma vie. Et je me laisse déborder par tout ça et par tout ce que les gens attendent de moi, juste à cause de mon nom. Mais j'ai déjà décidé que je voulais être un leader. Je l'ai décidé il y a des mois. Je veux être un héros. Je veux être un chef.

Mais ça ne veut pas dire que je veux être roi ! Quand je prends deux secondes pour réfléchir à tout ça, je me rends compte que c'est de la folie !

— Dans ce cas ne réfléchis pas, contra la Crystalliotte. Je ne vois pas le problème. La non-réflexion, c'est une de tes spécialités, non ?

Je fis la grimace.

— Tes commentaires ne m'aident pas beaucoup non plus, ajoutai-je. Dès que je commence à m'en tirer correctement, je me prends une platée d'insultes en pleine figure. Et je n'arrive jamais à savoir si je les mérite ou pas !

Elle plissa le front et accentua la pression sur mon sternum. Je me crispai, me préparant au pire.

— Tu me plais, lâcha-t-elle.

Je clignai bêtement des yeux.

— Quid ?

— Tu. Me. Plais. Donc, je t'insulte.

Je me grattai le crâne.

— .srevne'l à esarhp enu erircé'd euq euqigol issua sèrp uep à tse'c,ellitsaB

Elle me décocha un regard énervé, mais abaissa la main.

— Si tu ne comprends pas, ne compte pas sur moi pour te l'expliquer, décréta-t-elle.

Amis garçons, bienvenue dans le merveilleux monde des conversations avec les femmes. Voici un guide fort utile listant quelques petites choses que vous devriez savoir :

1) Les femmes ont des sentiments.

2) Vous allez passer les soixante-dix prochaines années de votre vie (grosso modo) à essayer de deviner ce qu'elles ressentent et pourquoi.

3) Vous vous planterez la plupart du temps.

4) J'aime les frites.

C'est là toute l'aide que je peux vous apporter, désolé. Si ça peut vous consoler, les femmes de votre vie, elles, n'ont pas de difficultés à contenir leur rage et ne se promènent pas avec des épées magiques d'un mètre cinquante de long.

— Écoute, reprit Bastille. Ce n'est pas important. Ce qui l'est, c'est de sauver Mokia. Tu n'as peut-être pas remarqué, mais c'est ma sœur qu'on vient d'emmener sur une civière. Je n'ai pas l'intention de laisser le royaume s'effondrer pendant qu'elle est dans les vapes.

— Mais est-ce que ce ne devrait pas être à un Mokien d'être roi ?

— Tu es Mokien, contra-t-elle. Et Nalhallien, et Fracois et Unkulu. Tu es un Smedry ; on te considère comme un citoyen de tous les royaumes. Et puis, tu as du sang mokien dans les veines. La lignée des Smedry et la lignée royale de Mokia se sont souvent métissées. Ça n'a choqué personne quand ton oncle Millhaven a épousé une Mokienne. Sa femme est cousine au troisième degré avec Mallo et ton arrière arrière-grand-père était un prince mokien.

J'en restai comme deux ronds de flan. Bastille, notons-le au passage, dévoile rarement sa nature princière. Elle a plutôt tendance à déchirer tout ce qui est rose, son chant ressemble étrangement au cri du gnou à qui on vient d'écrabouiller la queue et la dernière fois qu'une charmante flopée d'animaux de la forêt a déboulé pour l'aider à faire le ménage, elle les a pourchassés pendant une bonne heure en faisant des moulinets avec son épée et en jurant comme un charretier.

N'empêche, il lui arrive parfois de penser en fille de roi. Et elle a été nourrie au bottin mondain dans son enfance. Elle sait quel prince a épousé quelle hypercomtesse et quel superduc est le cousin de quel baron.

Oui, dans les Royaumes Libres on a des superduc et des hypercomtesses. C'est compliqué.

— Alors... j'appartiens vraiment à la lignée royale ? demandai-je, estomaqué.

— Évidemment. Tu es un Smedry. Tu es parent avec les trois quarts des rois et reines du Conclave.

— Mais pas avec toi, hein ?

— Comment ? Non. Pas vraiment. On est peut-être übercousins au quatorzième degré issus de Firmin, et encore.

Je la dévisageai, tout en réfléchissant à ce qu'un übercousin issu de Firmin pouvait bien être, nom d'un petit gak.

Soulignons que Bastille et moi ne sommes pas du tout proches, généalogiquement parlant. Enfin, en tout cas, nous ne l'étions pas à cette époque.

— D'accord, concédai-je. Mais je n'ai aucune idée de comment on

mène une guerre.

— Heureusement pour toi, moi oui. Et j'ai pratiqué la stratégie de terrain pendant ma formation à Crystallia.

— Super ! Tu n'as qu'à me remplacer ! m'écriai-je.

Elle écarquilla les yeux, pâlit et secoua la tête.

— Ne fais pas ton daibile, Alcatraz.

— Euh... pourquoi ?

Maintenant que j'y pense, ce n'était pas la plus intelligente des réponses, ce qui, quand on y pense, était tout à fait approprié. Moi, j'essaye de ne pas trop penser, justement. Oooh... c'est beau...

Bastille grimaça.

— Tu as besoin de poser la question ? Je ne suis pas ce qu'il faut à ces gens. Je ne suscite pas l'inspiration des masses. Toi, oui. Tu es un roi. Je suis un général. Les deux réclament des qualités très, très différentes.

Elle tourna le front en direction des Mokiens postés sur la palissade. La plupart n'avaient pas vraiment l'air de soldats. Bien sûr, ils avaient les armes et les peintures de guerre, mais aucun n'était vraiment musclé.

— Mokia est une nation d'érudits et d'artisans, Alcatraz. Pourquoi crois-tu que les Bibliothécaires ont choisi de frapper ici en premier ? Ce siège dure depuis des mois, ce conflit depuis des années. Le gros des troupes professionnelles sont mortes ou dans le coma. Tu te rends compte de ce que représenterait la perte du roi et de la reine pour ce peuple ? Ils sont déjà démoralisés, blessés et battus.

Elle me tapota de nouveau la poitrine du doigt avant d'ajouter :

— Ils ont besoin de quelqu'un qui puisse les guider. Quelqu'un de spectaculaire. De miraculeux. Quelqu'un qui réussisse à continuer le combat juste encore un peu, jusqu'à ce que ton grand-père arrive avec les renforts.

— Et... euh... ce quelqu'un c'est moi ?

— Oui, confirma-t-elle presque à contrecœur. Je t'ai dit il y a un moment que je croyais en toi. Hé bien, c'est vrai. Je crois en ce que tu peux être quand tu as confiance en toi. Pas quand tu es arrogant, note bien. Quand tu décides de faire quelque chose, quand tu le décides vraiment, tu accomplis des merveilles. J'aimerais bien que tu sois cet Alcatraz un peu plus souvent.

Je me grattai la tête, songeur.

— Je crois que la personne que tu décris n'existe pas, Bastille. Je n'ai jamais confiance en moi. Je suis simplement chanceux.

— Et ça t'arrive beaucoup, d'avoir de la chance, insista-t-elle. Surtout quand on en a réellement besoin. Tu as sauvé ton père. Tu as récupéré les Sables. Tu as sauvé les rois.

— Ça c'était surtout toi, objectai-je.

— Mais c'est ton idée qui nous a permis de nous échapper et c'est toi qui a repéré Archédis.

Je haussai les épaules.

— J'ai l'impression, avouai-je, que mon cerveau fonctionne mieux quand je suis dans une situation désespérée. Il n'y a pas de quoi être fier.

— En tout cas, c'est tout ce qu'on a. Alors on va s'en servir au mieux. J'organise les troupes et toi, tu rayannes de confiance, histoire de montrer aux Mokiens que quelqu'un s'occupe de tout. Et ensemble, on va tenir cette ville jusqu'à ce que le vieux Smedry débarque.

— Il sera sûrement en retard, tu sais, prévins-je.

— Oh je n'en doute pas une seconde. La question n'est pas de savoir s'il aura du retard, mais combien de retard il aura.

J'acquiesçai, la mine grave.

— Prêt à être roi ? demanda la Crystallote.

J'hésitai brièvement avant de répondre :

— Oui.

— Parfait, conclut-elle en se tournant vers le centre-ville, d'où s'élevaient de nouveaux cris. Parce que je crois qu'une escouade de Bibliothécaires vient encore de faire surface.

Chapitre 070706

Ne bâillez pas.

Je n'aurais pas dû accepter le trône. Si vous avez suivi l'action de ces bouquins, vous savez que mes premières expériences n'étaient qu'un prélude à mon échec final. La célébrité m'était montée à la tête ; j'en étais venu à me croire important. Mes petits succès m'avaient conduit à prendre bien plus de responsabilités qu'il n'était raisonnable. Tout s'était donc combiné pour que ma chute soit longue et très, très dure.

Vous bâillez, ça y est ? Non ? Bien. Vous n'avez vraiment pas envie d'écarter les lèvres, d'inspirer l'air doux, si doux, ni de ressentir la délicieuse détente qu'apporte à tout votre corps l'étirement de chacun de vos muscles, ou celle que votre bouche grande ouverte offre à votre visage ? Ça vous démange, hein ? Il y a un moment que vous lisez et vous commencez à vous sentir un peu groggy. Mais ne bâillez pas. Sérieusement, ne bâillez pas.

Accepter la couronne de Mokia, ne serait-ce que pour quelque temps, marqua le point culminant de mon ascension vers la gloire. Les événements autour du siège de Tuki Tuki devinrent tristement célèbres. En fait, je ne réalisai l'énormité de mes actes que longtemps après. (Après tout, après avoir quitté Mokia, je suis retourné au Chutland.)

Certains Chutlandais pensent que l'on bâille pour augmenter le flot d'oxygène dans le cerveau, mais les scientifiques ont récemment prouvé que cette théorie était infondée. Et ils ont raison (pour une fois). Dans les Royaumes Libres, on sait depuis longtemps que les bâillements servent à faire fuir les croqueminuls. Vous savez ce que sont les croqueminuls, n'est-ce pas ? Mais si, ce sont ces trucs qui s'approchent discrètement des gens qui sont en train de lire, qui se tapissent dans l'ombre, juste derrière eux, qui les regardent et s'avancent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils soient juste là. Derrière vous. Respirant tout contre votre nuque. S'apprêtant à vous attraper. Un bâillement suffirait à les faire fuir. Si seulement vous pouviez bâiller...

Pourquoi ai-je accepté d'être roi ? J'aurais dû refuser. Et pourtant je les ai laissés me nommer monarque. J'ai laissé Bastille me convaincre. Je les ai laissés m'installer sur un piédestal.

Pourquoi ? Peut-être, au fond, pour la même raison que, lorsque vous avez lu les paragraphes ci-dessus vous avez été pris d'une furieuse envie de bâiller ou de regarder par-dessus votre épaule. Parlez de quelque chose pendant assez longtemps et les gens commenceront à y penser. C'est une méthode assez tordue (et funky) de manipulation mentale. Bastille était une princesse, ma famille avait jadis siégé sur des trônes et j'étais vaguement parent avec la quasi-totalité des souverains des Royaumes Libres. Je suppose que j'avais simplement envie de savoir ce que ça faisait d'être monarque.

(Au final, j'ai découvert que c'était plus ou moins pareil que d'être une personne lambda, sauf qu'on vous tire dessus plus souvent.)

Bastille et moi fonçâmes vers le centre-ville. Autour de nous, Mokiens et Mokiennes lâchèrent ce qu'ils avaient dans les mains pour s'y précipiter eux aussi. Ma petite camarade enfila ses lunettes et accéléra brusquement. Entre ses Verres de Combat et sa vitesse crystallote, elle était trop rapide pour moi.

Ma course était bien plus lente, mais tout à fait honnête. Les derniers mois s'étaient avérés excellents pour ma santé. Si vous souhaitez vous entraîner pour un marathon ou un cent mètres, je ne saurais trop vous recommander le programme Alcatraz Smedry. Il inclut : course-poursuite avec des Bibliothécaires, des monstres mi-humains mi-métal, des spectres maléfiques, des romans à l'eau de rose doués de vie, des Chevaliers de Crystallia déchus et, à l'occasion, des poulets diaboliques du nom de Moe. Notre taux de réussite est de 95 %. Malheureusement, notre taux de survie n'est que de 5 %, du coup ça s'équilibre.

Un groupe de Mokiens m'entoura bientôt, trottant au même rythme que moi. Je crus d'abord qu'ils se dépêchaient eux aussi d'atteindre le nouveau tunnel creusé par l'ennemi, mais ils me collaient de trop près et je finis par comprendre qu'il s'agissait en fait d'une garde d'honneur. Le genre qui passe son temps à protéger les souverains en disant des trucs du style : « Qui ose déranger le roi ? » Je me sentis important.

Même en mettant la gomme, nous arrivâmes littéralement après la bataille. Les Bibliothécaires s'étaient infiltrés dans la cité par un tunnel qui se terminait en un large trou façon terrier de marmotte au beau milieu du grand pré verdoyant qui s'étendait derrière l'Université Royale de Mokia (comme on me l'apprit plus tard). Plusieurs corps gisaient au sol et ma gorge se serra en constatant

que beaucoup étaient mokiens. Au moins, ils n'étaient pas morts. Même si bien sûr, d'une certaine façon, le coma était pire que la mort.

Cela vous surprend peut-être d'entendre que la guerre dans les Royaumes Libres est une affaire « civilisée ». Sachez toutefois que les combattants n'agissent pas ainsi sans raison. Si les Bibliothécaires parvenaient à prendre Tuki Tuki, ils pourraient obtenir l'antidote capable de réveiller leurs troupes, ce qui leur permettrait de récupérer la presque totalité de leur armée et de la lancer à la conquête d'autres royaumes. Le recours aux fusils incapacitants était donc une option tout à fait logique pour les Bibliothécaires.

Les derniers infiltrés semblaient avoir abandonné le combat peu après être sortis de leur trou. Pourquoi ne s'étaient-ils pas battus un peu plus longtemps ? Ils se tenaient debout, les mains en l'air, cernés par une poignée de guerriers mokiens déguenillés. Bastille contemplait la scène d'un air mécontent, sans doute parce qu'elle n'avait pas eu l'occasion de trucider qui que ce soit.

Les Mokiens auraient dû se réjouir d'une victoire si facile. Mais ils semblaient simplement épuisés. Des torches fixées au sommet de longues perches plantées dans le sol éclairaient le champ. La pluie de rochers continuait. Le dôme se craquelait un peu plus à chaque impact.

— On ne tiendra jamais ! se lamenta un soldat. Regardez ! Ils savent qu'ils n'ont qu'à se rendre s'ils sont en infériorité numérique. Ils sont tellement nombreux là dehors que ça ne les dérange pas de perdre toute une équipe du moment qu'ils arrivent à abattre ne serait-ce qu'un ou deux de nos combattants.

— C'est sûrement une ruse, suggéra un autre guerrier. Ils creusent ailleurs aussi.

— Ils vont nous envahir.

— Nous avons perdu.

— Nous...

— Stop ! hurla Bastille en gesticulant de façon à capter leur attention. Ne soyez pas stupides !

Sur quoi, elle croisa les bras et se tut, comme si elle n'avait rien à ajouter. Ce qui, la connaissant, était probablement le cas.

— Nous n'avons pas perdu ! intervins-je. Nous pouvons gagner. Il suffit de résister encore un peu.

— Impossible ! gémit un soldat. Nous ne sommes plus que quelques milliers. Pas assez pour patrouiller dans les rues à la recherche de nouveaux tunnels. Et la plupart d'entre nous n'ont pas dormi depuis trois jours.

— Et donc, vous voulez abandonner ? insistai-je. C'est comme ça qu'ils gagnent. En nous forçant à abandonner. J'ai vécu en territoire bibliothécaire. Ils ne gagnent pas en conquérant un pays, mais en obligeant les gens à ne plus s'intéresser, à ne plus poser de questions. Ils vont vous épuiser, puis vous abreuver de mensonges jusqu'à ce que vous commenciez à les répéter, ne serait-ce que parce que c'est trop dur de continuer à contester.

Je regardai les hommes et les femmes autour de moi avec leurs sarongs exotiques et leurs lances-flambeaux. Je vis, je crois, de la honte sur leurs visages. Le silence était assourdissant. Même les prisonniers se taisaient.

— C'est comme ça qu'ils gagnent, répétais-je. Ils ont besoin que vous baissiez les bras. Que vous cessiez le combat. Ils ne dirigent pas le Chutland à coups de chaînes, de feu et d'oppression. Leurs armes sont le confort, les loisirs et les mensonges faciles. C'est plus facile d'accepter la « normalité » et d'éviter de penser à ce qui est moins évident, plus étrange. La vie est tellement plus simple quand on arrête de rêver. Mais voilà comment on peut les battre. Ils ne pourront jamais emporter la victoire si nous refusons de croire à leurs mensonges. Même s'ils s'emparent de Tuki Tuki, si Mokia tombe, si *tous* les Royaumes Libres sont sous leur coupe. Ils ne gagneront pas tant que nous refuserons de les croire. N'abandonnez pas et vous ne perdrez pas. Je vous le promets.

Les guerriers hochèrent la tête. Certains esquissèrent même des sourires et raffermirent leur étreinte sur leurs lances.

— Mais qu'allons-nous faire ? demanda une Mokienne. Comment allons-nous survivre ?

— Mon grand-père arrive. Il suffit de tenir jusque-là. Je vais parler à mes conseillers. Euh... j'ai des conseillers, n'est-ce pas ?

— Nous sommes là, Votre Majesté, annonça une voix.

Trois Mokiens se tenaient derrière moi. Ils portaient des sarongs à l'allure officielle et des petites coiffes très colorées. Je me souvenais vaguement les avoir aperçus se joindre à mon escorte tout à l'heure.

— Très bien, repris-je. Je vais discuter avec mes conseillers et nous trouverons une solution. Quant à vous, soldats, votre boulot c'est de garder espoir. Ne baissez pas les bras. Ne les laissez pas

emporter la bataille pour votre âme, même s'ils ont l'air d'être sur le point de remporter celle pour la cité.

Maintenant que je repense à ce discours, je me sens assez daibilcieux. Leur pays était à genoux, leur roi et leur reine dans le coma et qu'est-ce que je venais leur raconter ? « Mokia lève-toi ! » Ça faisait titre de chanson ringarde des années 80.

Les gens se battent et croient en eux et ça ne les empêche pas d'échouer. Vouloir quelque chose à tout prix ne fait pas vraiment de différence, autrement je serais un esquimau depuis longtemps. Façon crème glacée. (Lisez le tome 1.)

Et pourtant dans le cas qui nous occupe, mon conseil était curieusement pertinent. Les Bibliothécaires ont toujours préféré diriger le monde depuis les coulisses. Biblioden lui-même estimait que la meilleure façon d'asservir quelqu'un c'était de le mettre à son aise. Mokia ne pouvait pas succomber, pas complètement, à moins que les Mokiens ne se laissent devenir Chutlandais.

Ça a l'air impossible, pas vrai ? Qui voudrait se laisser devenir Chutlandais ? C'est que vous n'avez pas vu l'état d'épuisement des habitants de Tuki Tuki. Cette guerre qui se prolongeait les avait totalement démoralisés. Je réalisai soudain que les Bibliothécaires auraient peut-être pu gagner ce combat depuis belle lurette. Mais ils avaient continué le siège précisément parce qu'ils savaient que « gagner » ne serait pas suffisant. Ils devaient les écraser totalement. Un peu comme quand vous faites durer une partie de jeu vidéo contre votre petit frère alors que vous savez que vous pouvez la remporter à n'importe quel moment, simplement parce que vous préparez l'enchaînement de coups le plus mortel, le plus génial et le plus dévastateur de tous les temps.

Sauf que les Bibliothécaires jouaient avec le cœur des Mokiens. Et ça, ça me mettait en rogne.

Les soldats retournèrent vaquer à leurs multiples occupations au pas de course. J'examinai les prisonniers. S'étaient-ils rendus trop facilement ? Leurs adversaires ne semblaient pas particulièrement menaçants. Peut-être que Bastille les avait surpris ? Se mesurer à une poignée de guerriers privés de sommeil est une chose ; se retrouver face à face avec un Chevalier de Crystallia en pleine possession de ses moyens en est une autre.

Je me tournai vers mes conseillers. Ils étaient trois, deux hommes et une femme. Le premier était grand et mince avec un long cou et des bras rachitiques. Il avait de faux airs de bouteille de boisson gazeuse. Sa voisine était plus petite, plus ramassée, les coudes collés

au corps, les épaules voûtées, le menton rentré. On aurait un peu dit une cannette de boisson gazeuse. Le troisième et dernier, lui, était costaud, large, épais même. Carré, il avait une petite tête en comparaison et ressemblait... ben, à une grosse bouteille de boisson gazeuse, version deux litres.

— Qu'on m'apporte à boire ! aboyai-je à l'intention de ma garde d'honneur avant de m'approcher du trio gazéifié. C'est vous mes conseillers, donc ?

— Oui, confirma la cannette. Moi c'est Vison, voici sur ma gauche Bison et à ma droite il s'agit de Tison.

— Vison, Bison et Tison, résumai-je platement (comme un soda qui a perdu tout son gaz).

— Aucun lien, précisa Bison.

— Merci pour cet éclaircissement, dis-je. Bon, allez, conseillez-moi.

— Nous devrions capituler, commença Bison.

— Joli discours, ajouta Vison, mais ça ressemblait trop à une chanson ringarde.

— Votre veste vous va à ravir, poursuivit Tison.

— Euh, merci, bafouillai-je, un rien perplexe.

— Oh, Tison a été pris dans le feu d'une grenade disharmonieuse, expliqua sa collègue. Ça lui a un peu embrouillé l'esprit. Mais ses conseils sont très judicieux... seulement, ils ne sont pas toujours en rapport avec le sujet du moment.

— La réforme oui, la chienlit non ! s'exclama Tison.

— Super. Donc vous pensez que c'est sans issue ? demandai-je.

— Le dôme ne va pas tarder à craquer, prophétisa Bison en secouant la tête.

— Les tunnels se multiplient, renchérit Vison. Les Bibliothécaires vont continuer à s'infiltrer dans notre cité, à plonger de plus en plus de monde dans le coma jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne à combattre.

— Il faut toujours porter un chapeau quand on nourrit les pigeons, conseilla Tison.

Nous le dévisageâmes en silence ; il haussa les épaules et ajouta :

— Réfléchissez une demi-minute et vous comprendrez pourquoi.

— En bref, intervint Bastille en s’immisçant dans notre groupe, vous dites que si on peut empêcher la destruction du Verre Protecteur et contrôler la situation des tunnels, la ville tiendra.

Les trois fonctionnaires échangèrent un regard.

— J’imagine, oui, admit Vison. Mais comment allez-vous vous y prendre ?

— Alcatraz va trouver une solution, assura la Crystalliotte.

— Ah oui ? Moi ?

— Tu as intérêt.

— Ne faites jamais confiance à un dompteur de lion à qui il manque sept doigts.

— Comment peux-tu en être si sûre, Bastille ?

— Parce que c’est ta spécialité.

— Et si je n’y arrive pas cette fois ?

— En cas de rupture de stock, vous pouvez confectionner votre propre dentifrice en mélangeant à de l’eau deux tiers de bicarbonate de soude et un tiers de sel.

— Je viens de dire que tu réussirais.

— Hé bien... je suppose que ça aiderait si on pouvait se débarrasser de ces robots.

— Comment ?

— Oignon du soir, haleine de mouvoir.

— Les nounours ! On pourrait utiliser les violets, ceux qui détruisent tout ce qui n’est pas vivant.

— On n’en a pas assez.

— Les Mokiens n’en ont pas ?

— J’ai vérifié, ils n’en ont plus.

— Jetez toujours le papier d’abord.

— Salut les gars ! Qu’est-ce que vous fabriquez ?

— Hidée, Alcatraz va pondre un super plan pour mettre les robots HS.

— Cool !

— Toujours aussi pétillante.

- Comme une boisson gazeuse.
- Tu devrais vraiment boire quelque chose, Alcatraz.
- Je sais.
- Boum !
- Pardon, c'est toi qui viens de dire « boum », Alcatraz ?
- Non, ça c'était un rocher qui a percuté le dôme. Il faut vraiment qu'on les arrête !
- Sss !
- Hein ? Quoi ?
- C'est moi, Kaz. J'allais dire : « C'est pas bientôt fini de blablater ? » mais je me suis cogné le petit doigt de pied.
- Sss !
- Kaz !
- Ce n'était pas moi ce coup-là, c'était Vipère Man.
- Salut les gars. Sss.
- Je rêve.
- Dupe-moi une fois, honte à toi. Dupe-moi deux fois, honte à moi. Dupe-moi trois fois, viens ici que je t'engage comme avocat.
- Attendez, je suis perdu.
- Pas très étonnant de ta part, Kaz.
- Qui parle ?
- Moi.
- Qui, moi ?
- Aluki.
- Depuis quand tu es là, toi ?
- Une page ou deux. Ça avait l'air assez dangereux de s'immiscer dans cette conversation.
- Alcatraz, les rochers ! Il faut vraiment que ça cesse.
- Il nous faut plus de peluches. Woah. J'aurais jamais cru dire un truc pareil.
- On n'en a pas d'autres.
- Oui mais... je viens d'avoir une idée.

- Je dois m'inquiéter ?
- Probablement.
- Retenez bien ceci, le port des Verres est déconseillé aux Oculateurs daltoniens. Ça les fait voir rouge.
- Aie confianssssss.
- OK, Hidée. J'ai une question pour toi. Elle est super dure. Le problème de calcul le plus difficile que tu aies eu à résoudre.
- Euh... je ne sais pas...
- Alcatraz, tu es sûr de vouloir faire ça ?
- Non.
- Ah, bien, c'est rassurant.
- Je n'ai pas mieux pour l'instant. Hidée, je vais te poser une question de maths et je veux que tu gardes la réponse dans ta tête. Ne me la donne que quand on a fini, d'accord ?
- D'accord...
- Commence avec un et ajoute quatorze.
- Euh...
- Enlève neuf.
- Ça y est.
- Multiplie par soixante-quatorze.
- Hmm...
- Soustrais trois.
- C'est-à-dire...
- Extrais la racine carrée maintenant.
- C'est quoi une racine carrée ?
- Calcule ensuite le tiers du résultat.
- Voilà.
- Multiplie par moins un.
- Fait.
- Quoi ?!
- Chut, Bastille. Après, ajoute le nombre de centimètres dans un mètre.

- Facile.
 - Ah oui ? Je suis perdu.
 - Silence, Kaz. Maintenant, ajoute onze milliards.
 - OK...
 - Enlève onze et un milliards.
 - Oh ça se complique.
 - Et extrais la racine carrée de ce nombre.
 - Je me souviens ! Une racine carrée c'est une carotte qui ne sait pas danser, c'est ça, hein ?
 - Aie confiansss. Crois en moi...
 - Enlève un. Voilà. C'est exactement le nombre de grenades violettes qui nous reste. Alors, Hidée, on en a combien ?
 - Euh... mmh...
 - Al, je crois que son cerveau va exploser.
 - Chut ! Vas-y Hidée, tu peux le faire.
 - Je... retiens un... je multiplie par i . Je prends la fonction complexe dérivable de la constante d'Avogadro... Ça y est, Alcatraz ! Cinq mille trois cent cinquante-sept. Woah ! Je ne savais pas qu'on avait autant de nounours !
- Kaz, Bastille et moi échangeâmes un regard. Puis nous avisâmes le sac de mon oncle, dans lequel se trouvaient les peluches. Le petit homme s'en débarrassa prestement.
- Juste à temps. La besace explosa sous la pression des doudous bombes. De 5 357 doudous bombes pour être précis. Ils s'empilèrent rapidement, formant bientôt une montagne d'oursins explosifs et néanmoins violets de la taille d'un immeuble.
- Hidée, tu es terrible, dis-je.
 - Merci ! Je crois que je m'améliore en calcul mental. J'espère que ça ne va pas esquisser mon Talent.
 - Je crois que tu n'as rien à craindre de ce côté-là, la rassura Bastille non sans ironie.
 - C'est un sacré tas de nounours, s'émerveilla mon oncle. Je sens que le moment est venu d'aller casser du robot.
 - Soyez prudent, Votre Majesté, prévint Tison, certains robots sont en acier inoussidable.

— Votre Majesté, ajouta Vison en époussetant son sarong, vous devriez peut-être d'abord décider ce que vous comptez faire des prisonniers.

Ah oui. Une poignée de soldats montaient toujours la garde devant le petit groupe en costume, tailleur et nœud papillon. Les Mokiens avaient l'air très inquiets. Les Bibliothécaires avaient l'air de s'ennuyer ferme.

— Est-ce qu'on a des oubliettes ou quelque chose dans le genre ? m'enquis-je. Il faudrait...

Je me tus. Je venais de remarquer un détail étrange. Je m'approchai des captifs. Au milieu se tenait une femme recroquevillée sur elle-même ; elle s'efforçait visiblement de cacher son visage et de regarder ailleurs. Elle était blonde et ses traits paraissaient anguleux. Je m'approchai encore et aperçus ses yeux. C'est alors que je la reconnus sans le moindre doute possible.

— *Mère ?* dis-je, ahuri.

Chapitre 6,02214179 × 10²³

Ça vous étonne ? Ma mère déboule totalement sans prévenir juste au moment où, précisément, je me trouve à Tuki Tuki. Comme c'est imprévisible !

Quoi ? Vous n'êtes pas surpris ? Pourquoi ? Est-ce que c'est parce que ma mère a trouvé le moyen de débouler totalement sans prévenir dans absolument tous les bouquins de cette série ? (C'est une loi mathématique : Un point est un point, deux points font une droite, trois points un avion, quatre un cliché. Je crois que c'est Archimède qui l'a découverte le premier.)

Cela illustre parfaitement l'un des plus gros problèmes que rencontrent les écrivains. Vous voyez, on a tendance à sauter les passages rasoirs. Sinon, nos romans seraient bourrés de scènes comme celle-ci :

Je me suis levé ce matin et me suis brossé les dents, puis je me suis rendu à la salle de bains et ai pris une douche. Il ne s'est rien passé d'intéressant. J'ai pris mon petit déjeuner. Il ne s'est rien passé d'intéressant. Je suis sorti récupérer le journal. J'ai vu un écureuil. Ce n'était pas très palpitant. Ensuite je suis rentré regarder des dessins animés. Ils étaient nuls. Je me suis gratté sous les bras. Je suis retourné à la salle de bains. Et après j'ai fait une sieste. Mon infâme Bibliothécaire de mère n'a pas déboulé pour me pourrir la vie. Ce soir-là, je me suis coupé les ongles des pieds. Youpi.

Vous voyez ? Vous vous êtes endormis, je parie, hein ? Ce paragraphe était parfaitement abrutissant, inconcevablement ennuyeux. En fait, vous ne lisez même pas celui-ci, je me trompe ? Vous somnolez. Je pourrais me moquer de vos oreilles toutes nazes et vous n'en sauriez jamais rien.

HÉ, VOUS LÀ ! RÉVEILLEZ-VOUS !

Bien. Vous êtes avec moi ? Bon. Bref, on n'inclut pas tous ces détails parce qu'ils ont tendance à endormir nos lecteurs. J'ai passé des mois entre les tomes deux et trois à faire pas grand-chose d'autre qu'utiliser la salle de bains et me gratter les aisselles.

J'écris plutôt sur les événements excitants de ma vie. (À part dans cette intro, désolé.) Et ma mère est plutôt liée à ce genre d'incidents. Alors c'est difficile de rendre ses apparitions un tant soit

peu surprenantes vu qu'elle met son grain de sel dans quasiment chaque moment qui mérite la peine que je le relate.

Or donc, reprenons. Cette fois, faites-moi plaisir et faites au moins semblant d'être étonnés. Pourquoi ne pas vous frapper avec un gros livre plusieurs fois, histoire de vous abasourdir un peu ? Vous aurez moins de mal à pousser une exclamation de circonstance quand ma mère arrivera. (N'oubliez pas que vous êtes censés déclamer tout cela à voix haute et le mimer.)

Hum hum.

— *Mère ?* appelai-je, ahuri.

— Bonjour, Alcatraz, répondit-elle en soupirant.

Shasta Smedry, alias Miss Fletcher, et connue sous bien d'autres pseudonymes encore, portait un tailleur pantalon noir très stylé, un chignon sévère et, bien qu'elle ne fût pas Oculatrice, de fines lunettes à la monture d'écaille. Son visage était un peu pincé, comme si une odeur désagréable lui chatouillait les narines en permanence.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ? demandai-je en m'approchant du cercle des gardes mokiens.

J'observais quand même une distance respectueuse. Il ne fait pas toujours bon se trouver trop près de ma mère.

— Vraiment Alcatraz, et ton sens de l'observation ? Ce que je suis en train de faire ? Hé bien à l'évidence, j'aide à la conquête de cette petite ville de rien du tout. Insignifiante. Négligeable.

Je l'examinai avec mes Verres d'Oculateur. Son image trembla légèrement, me faisant sursauter. Mes Verres captaient l'aura d'objets dotés de pouvoirs oculatoires, mais ils étaient capables d'autres exploits tout aussi curieux. Comme par exemple me forcer, très discrètement, à remarquer quelque chose qui m'aurait échappé sans eux.

En l'occurrence, je compris ce qu'ils essayaient de me dire. Je les remplaçai immédiatement par la monture qui contenait un unique Verre Révélateur et souris à Shasta.

Elle ferma la bouche, contrariée. Elle avait reconnu le petit disque et savait qu'elle ne pourrait plus mentir, en tout cas pas sans que je sois au courant.

— Je te repose la question, repris-je. Que fais-tu ici ?

Elle croisa les bras. Malheureusement, il existait un moyen imparable d'échapper à la puissance du Révélateur : le silence. Mais heureusement, empêcher ma mère de faire des commentaires désobligeants, c'est comme m'empêcher d'en faire des daibiles : c'est théoriquement possible, mais le phénomène n'a jamais été observé dans la nature.

— Tu es un idiot, dit-elle.

Une volute de fumée blanche s'échappa de ses lèvres. En tout cas, c'est ce que me montrait mon Verre. Elle disait donc la vérité, ou du moins ce qu'elle considérait comme la vérité.

— Cette ville est perdue.

Encore du blanc.

— Pourquoi es-tu venu, Alcatraz ? Tu aurais dû rester à l'abri à Nalhalla.

— À l'abri ? À l'endroit même où tu m'as kidnappé et laissé tes alliés Bibliothécaires massacrer mes amis ?

— C'était un accident fâcheux et que je n'avais pas souhaité.

Toujours vrai, étonnamment.

— Mais tu as laissé faire de toute façon, accusai-je. Et maintenant tu m'as suivi ici. Pourquoi ?

— Je ne t'ai pas suivi ! aboya-t-elle. Je...

Elle se tut, réalisant soudain qu'elle en avait déjà trop révélé.

Effectivement, elle n'était pas à Tuki Tuki à cause de moi. Mais pourquoi alors ? Je doutais qu'elle s'intéresse simplement à la capture de la capitale. Quand ma mère se mêlait de quelque chose, c'était généralement pour des raisons autrement plus complexes.

— As-tu vu mon père ? interrogeai-je encore.

Elle détourna le regard. Clairement, elle avait décidé de ne rien ajouter. Au-dessus de nous les rochers n'en finissaient pas de pleuvoir sur le dôme. Un fragment de verre s'en détacha et tomba dans l'enceinte de la ville un peu plus loin. Je l'entendis se briser tel un millier de glaçons se détachant simultanément d'une gouttière.

Je n'avais pas le temps de papoter avec ma mère.

— Qu'on les jette aux oubliettes ! ordonnai-je à Aluki. Je... euh... on a bien des oubliettes ?

— Pas exactement, répondit-il. On a entreposé tous nos

prisonniers dans les catacombes de l'université. Les murs sont doublés de Verre Extensible, ce qui élimine plus ou moins le risque de voir les Bibliothécaires creuser un de leurs tunnels par là-bas.

— Parfait. Jetez-les là-dedans et enfermez-les ! Sauf elle, précisai-je en indiquant Shasta. Mettez-la dans un endroit encore plus sûr. Et fouillez-la. Elle a volé un livre à Nalhalla ; il nous le faut.

— Je ne l'ai plus, coupa-t-elle (sans mentir, hélas).

Je devinai à son sourire narquois qu'elle gardait quelque chose d'important pour elle.

Elle n'a pas pu le lire, songai-je. Pas sans Verres Traducteurs et elle n'est pas ici pour me prendre les miens puisqu'elle ne savait pas que je serais à Tuki Tuki.

Les soldats emmenèrent les captifs. Tandis que le groupe s'éloignait, je remarquai qu'un des prisonniers me regardait. Il était un peu âgé et n'avait rien d'un militaire avec son smoking et son foulard noué autour du cou. Il avait une barbe grisonnante mouchetée de noir et un regard sagace.

— Fouillez celui-là aussi, ajoutai-je en agrippant Aluki par le bras et en désignant le bonhomme. Je n'aime pas la façon dont il me toise.

— Oui, Votre Majesté.

— Tu n'aimes pas la façon dont il te toise ? répéta Bastille.

— Il y a quelque chose chez ce type... répliquai-je. Il est bizarre. Non franchement, personne ne porte de foulard à moins de vouloir se la jouer distingué et mystérieux. C'est un peu comme utiliser le mot « sagace » ; c'est moins à cause du sens que parce que ça fait intello.

La Crystalliotte plissa le front, mais Kaz hocha la tête comme s'il me comprenait. Hidée s'était précipitée vers les nounours et les séparait joyeusement en piles de dix. Elle les pressait un par un contre son cœur et les baptisait avant de les reposer par terre. C'était assez trognon... si on faisait abstraction du fait que chacune de ces peluches était en réalité une grenade non explosée.

Mes conseillers discutaient doucement à côté de la montagne violette.

— C'était dangereux, ce que tu as fait, Smedry, déclara Bastille.

— Quoi ? Multiplier les oursons ? Oui, je suppose que le Talent d'Hidée aurait pu faire disparaître l'intégralité de notre stock. Mais

je me suis dit qu'on n'avait pas grand-chose à perdre, rien qu'une petite poignée de peluches.

— Ce n'est pas ce qu'on aurait pu perdre qui m'inquiète, contra-t-elle, mais ce qu'on aurait pu gagner.

— Heu ? Quid ? (On dit souvent ce genre de choses quand on est abruti comme moi).

— Mille millions de tessons, Smedry ! Que se serait-il passé si ta cousine avait calculé qu'on en avait cinquante mille ? ou cinq millions ? On aurait été ensevelis sous la masse. Tu aurais pu détruire la ville et écraser tout le monde.

J'eus soudain une vision de la cité envahie par une vague de doudous violets. Des Mokiens écrabouillés sous le poids d'un océan d'ours. Un tsunami de tissu rembourré faisant la besogne des Bibliothécaires à leur place. Un ouragan d'ours, une avalanche d'animaux, un... euh... un branle-bas de bombes.

Ou, en d'autres termes, un méga paquet de nounours.

— Gak ! glapis-je.

— Exactement, confirma Bastille en agitant un doigt à mon attention. Les Talents des Smedry sont dangereux. Surtout chez les jeunes. Je pensais que toi, tu en aurais conscience.

— Oh ne fais pas ta soufflure dans le verre, Bastille, coupa mon oncle. Tu t'en es bien sorti, gamin. Tuki Tuki a besoin de ce genre de puissance de feu.

— C'était risqué, insista la Crystalliotte en croisant les bras.

— Ouiii, mais pas autant que tu le crois. D'accord Hidée a un des Talents Premiers les plus puissants qui soit, mais je doute qu'elle aurait été capable de produire des millions d'ours. Il ne me paraît pas vraisemblable qu'elle aurait pu détruire la ville. Elle aurait pu tout au plus écraser ceux d'entre nous qui se tenaient dans ce champ.

— Ça me rassure, railla Bastille.

— Oh, tu sais ce que dit mon papa : « Danger, risques et rigolades, à la Smedry ! »

Ainsi que je l'ai évoqué plus haut, Kaz est un maître ès forces magiques. Il en savait davantage sur les Talents qu'aucun autre érudit de l'époque. D'ailleurs, c'était sûrement pour étudier à l'université qu'il s'était rendu dans la capitale mokienne lors de ses précédentes visites.

— Mon seigneur, intervint Vison, ma conseillère-cannette. Cette aubaine ursine tombe à point nommé, mais comment allons-nous l'utiliser pour détruire les robots ? L'armée bibliothécaire les protège.

— Et n'oubliez pas les tunnels ! rappela Bison.

— Et frottez bien derrière les oreilles ! ajouta Tison.

— Il me faut trois choses, annonçai-je. Des sacs pour transporter une partie des peluches, six de vos guerriers les plus rapides et les plus longues échasses que vous pourrez trouver.

Les conseillers s'entrecroisèrent.

— Allez hop ! ordonnai-je. Ce dôme va bientôt tomber !

Le trio décala.

Bastille se tourna brusquement vers l'est, vers l'océan. Vers Nalhalla.

— Alcatraz, commença-t-elle, les yeux écarquillés. Je crois que les Chevaliers arrivent.

— Hein ? Tu les vois ?

— Non, mais je les sens.

Elle se tapota la nuque où était incrustée sa Pierre de Chair, cachée sous sa tignasse argentée. La Pierre la reliait à la Pierre d'Esprit de Crystallia et, de là, à tous les autres Chevaliers.

Je ne voyais pas trop l'intérêt de ce truc. C'était quand même à cause de cette connexion, précisément, que l'ordre entier était tombé dans le piège d'Archédis à Nalhalla. Il avait réussi à corrompre la Pierre d'Esprit et celle-ci, puisqu'elle atteignait tous les Chevaliers, les avait mis hors service au grand complet. Je voyais ça plutôt comme un handicap, si vous voulez mon humble avis.

Naturellement, c'était aussi grâce à ce lien que des ados de treize ans pouvaient devenir des machines à tuer façon super kung-fu warrior. Un bon point pour le caillou.

— Tu sens les autres Chevaliers ? répétai-je, le front plissé.

— C'est très vague, avoua-t-elle. On... on n'en parle jamais. Si un grand nombre d'entre eux ressent la même chose, alors je le remarque. Et si un grand nombre d'entre eux se met soudain en marche, je le sens. Un important groupe de Chevaliers vient de quitter Nalhalla.

— Ils viennent à peine de partir ? m'écriai-je. Ils en ont pour des

heures et des heures avant d'arriver !

— On doit tenir, Alcatraz, s'enflamma la Crystalliotte. Ton plan fonctionne ! Pour une fois !

— Oui, en supposant qu'on survive encore un peu, tempéra Kaz. Tu as une idée sur la question, gamin ?

— Un peu, répondis-je. Bastille, tu es douée avec des échasses ?

— Mmh... je m'en sors. Je devrais m'inquiéter, non ?

— Probablement.

Elle poussa un soupir.

— Tant pis. Ça ne peut pas être pire qu'une avalanche de nounours, dit-elle avant d'ajouter : Si ?

Je me contentai de sourire.

Chapitre dix huitres et un cornichon

En mars 1225, deux ans avant sa mort, Gengis Khan s'attabla devant un petit déjeuner de cœurs fumants fraîchement prélevés dans la poitrine de ses ennemis. À cette époque, il dirigeait le plus grand empire de l'histoire. Il leva une main, se gratta le nez et dit quelque chose d'extrêmement profond.

— *Zaremdaa, en ajil shall mea baina.*

Il savait de quoi il parlait. Tout comme moi. Croyez-moi, j'ai été roi moi aussi. (Non, sérieux. Allez donc vérifier à l'occasion dans le quatrième volume de mon autobiographie, p. 138.)

Je n'ai été roi que d'une ville, d'accord, et ce pendant une très courte période. Mais c'était un boulot incroyablement, inconcevablement, hallucinamment, pompeusement dur pour qui voulait bien faire. Plus dur que d'essayer de se prendre en plein front une balle de base-ball tirée d'un canon. Plus dur que d'essayer d'escalader une falaise de trente mètres à l'aide d'une corde en fil dentaire (usagé). Plus dur, même, que de tenter de comprendre d'où peuvent bien sortir mes métaphores daibiles.

Il y a un truc qui m'a toujours échappé : pourquoi tous ces dictateurs mégalos, ces sociétés secrètes, ces savants fous et autres extra-terrestres totalitaires veulent-ils devenir les maîtres du monde ? Non, sérieusement ? Ils ne savent donc pas que c'est méga-pénible d'être responsable dudit monde ? Les gens passent leur temps à vous bombarder de réclamations plus excessives les unes que les autres : « Pitié ! Sauvez-nous de l'invasion vandale ! Pitié ! Construisez un système sanitaire efficace pour éviter la propagation des maladies ! Pitié ! Arrêtez de décapiter vos femmes toutes les cinq minutes ; ça pourrit la moquette ! »

Être roi, c'est un peu comme passer le permis de conduire. Ça a l'air super cool, mais quand vous avez enfin le petit bout de papier rose, vous réalisez que maintenant vos parents peuvent vous demander *tous les jours* d'emmener vos frères et sœurs à leur entraînement de foot.

Ainsi que l'a dit le grand Gengis : « *Zaremdaa, en ajil shall mea baina* » Ou, une fois traduit : « Des fois, ce boulot est nul. » Cela dit, est-ce qu'on n'a pas tous dit ça à un moment ou à un autre ?

— *Zaremdaa, en ajil shall mea baina !* s'exclama Bastille depuis son perchoir.

— Plaît-il ? m'enquis-je. Je ne parle pas mongol.

— J'ai dit : des fois, mon boulot est vraiment nul.

— Tu t'en sors à merveille !

— C'est nul quand même ! s'obstina la Crystalliotte.

Voyez-vous, à cet instant précis, Bastille était juchée sur une paire d'échasses, qui étaient elles-mêmes attachées à une autre paire d'échasses et celles-ci, vous l'aurez deviné, étaient ficelées à une troisième, qu'on avait installée sur une table. Qu'on avait posée sur le toit du bâtiment des sciences de l'Université Royale de Mokia. (C'était une vaste construction à un seul étage, façon bungalow, le genre d'endroit où on se serait attendu à trouver les Beach Boys en concert, un Golden Boy en vacances ou un ragoût de porc boy-i en plat du jour.)

— Tu vois quelque chose, Bastille ?

— À part toute ma vie qui défile devant mes yeux ?

— Oui, à part ça.

— Je vois un certain nombre de calvities naissantes.

— Bastille ! grondai-je.

— Désolée... j'essaye juste de penser à autre chose qu'à ma mort imminente.

— Tu n'étais pas aussi nerveuse quand je t'ai parlé de mon plan !

— J'étais sur la terre ferme à ce moment-là !

Je tiquai. Je n'avais pas réalisé qu'elle avait le vertige. Bien sûr, je ne l'avais jamais vue dans ce genre de situation. Chaque fois qu'elle avait pris de l'altitude en ma présence, elle s'était trouvée à bord d'engins volants, pas coincée au sommet d'une tour d'échasses brinquebalant sur une table au sommet d'un toit.

N'empêche qu'elle s'en tirait remarquablement bien. Et que c'était elle qui avait suggéré de mettre les échasses bout à bout pour pouvoir monter plus haut. Et puis, elle portait sa veste de fibre de verre, qui la sauverait si jamais elle tombait. Ses compétences de Chevalier lui permettaient de garder l'équilibre malgré la hauteur et l'instabilité de sa position. C'était vraiment étonnant.

Naturellement, ce n'est pas pour ça que j'allais me priver de me moquer d'elle.

— Tu n'as pas la tête qui tourne au moins ?

— Tu ne m'aides pas.

— Ouh là, je crois bien que le vent se lève...

— Tais-toi !

— Et ça, c'est un tremblement de terre ?

— Attends que je redescende, Smedry ! Je vais te tuer et je vais prendre tout mon temps. Je ferai ça avec une épingle à cheveux. Je viserai ton cœur. En passant par ton pied.

Je souris. Je n'aurais pas dû la taquiner. L'heure était grave et il n'y avait pas de quoi rire. Le dôme se craquelait de partout et mes conseillers (ou du moins les deux qui étaient vaguement utiles) estimaient qu'il ne tiendrait pas plus de quinze minutes.

Mais voir Bastille mal à son aise et anxieuse était tellement rare que... hé bien, je ne pouvais pas m'en empêcher. Ce qui, soit dit en passant, est la définition du mot « daibilissime » : être assez daibile pour narguer Bastille quand elle est hors de portée en n'imaginant pas une seconde qu'elle se vengera très bientôt.

Pendant que je me gaussais, Kaz faisait le tour du bâtiment et s'approchait de moi. Il portait ses Verres de Combat et était armé de deux petits pistolets qu'il avait glissés dans des holsters sur sa poitrine. On aurait dit des modèles à silex qu'il avait peut-être récupérés dans l'arsenal mokien.

— Tout est prêt, annonça-t-il. Tous les habitants montent sur les toits de la ville et guettent les premiers signes d'infiltration ennemie. Je vois que vous avez trouvé un moyen d'avoir une vue encore plus panoramique. Raison numéro cinquante-six et demi : les petits savent quand rester sur la terre ferme. Nous sommes plus près d'elle, nous l'apprécions davantage. C'est quoi votre problème à vous les grands avec les hauteurs extrêmes ?

— Kaz, j'ai treize ans, rétorqua Bastille. Je ne te dépasse que de quelques centimètres.

— Mais c'est le principe, répondit-il avant de se tourner vers moi. Alors, tu vas m'expliquer ton plan, gamin ?

— On a deux soucis. Les rochers qui abîment le dôme et les tunnels. On ne peut rien faire pour arrêter les premiers à cause de l'armée qui se situe entre nous et les robots catapultes. Mais les

Bibliothécaires creusent très aimablement des tunnels entre leurs arrières et la cité. Donc le deuxième problème présente la solution au premier.

— Ah.... Alors ces gars là-bas... dit mon oncle, songeur, en désignant les six coureurs qu'Aluki m'avait dégottés et qui se tenaient en file indienne, un sac plein de nounours sur le dos.

J'opinaï.

— D'habitude, les MokienS condamnent les tunnels une fois le combat contre les troupes d'infiltration terminé, expliquai-je. Mais cette fois, dès qu'on apercevra le début d'un trou, on évacuera la zone, si bien que les Bibliothécaires penseront être là incognito et ils se précipiteront dans les rues pour faire autant de dégâts que possible. Pendant ce temps, nos six hommes pénétreront dans le tunnel, traverseront la ligne de front et abattront les robots. Un seul ours bien placé devrait suffire à les faire tomber.

— Woah, s'exclama Kaz. C'est hyper bien comme plan, en fait.

— Ça a l'air de te surprendre.

Il haussa les épaules.

— Tu es un Smedry, gamin. La moitié de nos idées sont complètement dingues. L'autre moitié est tout aussi dingue, mais également géniale. Ce n'est pas toujours évident de savoir sur laquelle on va tomber.

— Je vais vous dire comment on peut le savoir, nous héla Bastille. Demandez-vous laquelle nécessite que je monte à trente mètres d'altitude et que je me balance sur trois paires d'échasses. Fichus Smedry !

— Comment fait-elle pour nous entendre de là-haut ? grommela mon oncle.

— J'ai l'ouïe très fine !

— Tiens, dis-je en tendant à Kaz un sac à dos. Je nous en ai préparé un chacun, avec deux nounours de chaque type. On ne sait jamais.

Il acquiesça et hissa le sac sur ses épaules. Je l'imitai.

— Tu as bien conscience, ajouta-t-il, que les soldats que tu vas envoyer dans les tunnels ne reviendront pas.

— Pourquoi ? Ils n'auront qu'à refaire le chemin en sens inverse et...

Je me tus, réalisant à quel point mon argument était daibile. Mon plan subtil allait peut-être (je dis bien peut-être) prendre les Bibliothécaires par surprise, mais ils ne laisseraient jamais nos guerriers s'échapper après la destruction des robots géants. Même si tout se déroulait exactement comme prévu, ces six hommes et femmes ne reviendraient pas. Au mieux, ils seraient faits prisonniers. Plongés dans le coma par les fusils ennemis.

Je n'avais même pas réfléchi à ça. Peut-être qu'en fait je n'avais pas voulu y penser. Retournez donc lire le début de ce chapitre. Vous finirez par comprendre ce que j'essayais de vous dire.

Les six Mokiens avaient l'air sombres, mais déterminés. Ils avaient tous une besace et une lance. Ils étaient assez jeunes, quatre hommes et deux femmes, les coureurs les plus rapides d'après Aluki. Je voyais dans leurs yeux qu'ils avaient compris le destin qui les attendait. L'un après l'autre, ils hochèrent la tête dans ma direction. Ils étaient prêts à se sacrifier pour Mokia.

Ils avaient vu ce que ma requête supposait et moi pas du tout. Je me sentis brusquement particulièrement daibilissime.

— Il faut annuler ! m'exclamai-je soudain. On va trouver autre chose, c'est obligé !

— Autre chose qui ne mettra pas en danger la vie de tes troupes ? Gamin, on est en guerre.

— C'est juste que...

Je ne voulais pas porter la responsabilité de les exposer à un quelconque péril. Mais on n'y pouvait vraiment rien. Je m'assis en soupirant.

Kaz se posa à mes côtés.

— Et maintenant ?

— Maintenant on attend, répondis-je.

Au-dessus de nos têtes, les fissures du dôme luisaient faiblement, traçant comme des éclairs dans le ciel nocturne. Quinze minutes. Si les Bibliothécaires ne creusaient pas dans les quinze prochaines minutes, le Verre Protecteur lâcherait et l'armée ennemie nous envahirait. Tous les Mokiens qui ne guettaient pas la percée de nouveaux tunnels se tenaient déjà sur la palissade, prêts au combat.

Ce n'est qu'à ce moment-là que je réalisai à quel point j'étais fatigué. Il était onze heures passées et l'excitation m'avait fourni toute l'énergie dont j'avais besoin. Désormais, je n'avais plus qu'à patienter. Et d'une certaine façon, c'était le pire. Attendre, ruminer,

angoisser.

C'est curieux, n'est-ce pas, cette double nature de l'attente ? Tellement rasoir et tellement stressante en même temps. La physique quantique a sûrement quelque chose à voir là-dedans.

Je pensai soudain à un truc. Une question qui me trottait dans la tête depuis un moment. Mon oncle était sans doute la personne idéale à qui la poser.

— Kaz, commençai-je. Est-ce que dans tes recherches tu as jamais trouvé des éléments qui indiqueraient que les Talents sont... vivants ?

— Quoi ? fit-il, surpris.

Je ne savais pas trop comment m'expliquer. À Nalhalla, quand on avait visité les Archives Royales (pas une bibliothèque), mon don s'était comporté de manière étrange. J'avais même eu l'impression, une fois, qu'il avait essayé de... sortir de moi. Comme s'il était vivant. Il avait empêché mon cousin Folsom d'utiliser (accidentellement) son Talent contre moi.

— Je ne sais pas trop, avouai-je piteusement.

— On a fait énormément de recherches sur les Talents, reprit mon oncle.

Il dessina son petit diagramme dans le sable à nos pieds, le cercle divisant les dons des Smedry en catégories et en niveaux de puissance.

— Mais on ne sait pas grand-chose, poursuivit-il. La famille Smedry descend directement de la lignée royale Incarna.

— Un peuple antique qui a disparu, me souvins-je.

— Ils n'ont pas disparu, corrigea Kaz. Ils se sont détruits eux-mêmes (on ignore comment) jusqu'à ce qu'il ne reste plus que notre branche. On ne sait même plus lire leur langue.

— Ah oui, la Langue Oubliée. Sauf qu'on ne l'a pas « oubliée », nuancai-je. C'est Alcatraz Premier qui l'a... brisée. Pour que personne ne puisse lire les textes incarnas. Pourquoi ?

— Aucune idée. Les Incarnas ont été les premiers à manifester des Talents.

— Ils les ont comme fait venir en eux, dis-je en repensant à l'inscription que j'avais découverte dans le tombeau d'Alcatraz Premier à la Bibliothèque d'Alexandrie. C'était comme si... Kaz, je crois qu'ils essayaient de créer des humains capables d'imiter les

Verres Oculatoires. De les imiter sans avoir besoin de lunettes.

Mon oncle fronça les sourcils et demanda :

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Ma langue qui se tortille pendant que mes poumons expirent de l'air qui remonte dans ma gorge, faisant vibrer mes cordes vocales, puis...

— Non, coupa-t-il, *pourquoi* penses-tu que les Talents ressemblent à des Verres ?

— Ah, ça. Hé bien, ils se recoupent un peu. Par exemple, le don d'Australie n'est pas très éloigné des Verres Camoufleurs. J'ai pas mal bouquiné sur ce sujet à Nalhalla. Il y a beaucoup de similarités. Le Verre Éclateur peut casser d'autres Verres ; ça ressemble à mon Talent. Regarde les Verres Voyageurs qui peuvent transporter le porteur d'un point à un autre, quels que soient les obstacles entre les deux. C'est un peu ce que tu fais. Je me demande s'il y a un équivalent oculatoire pour le don de Papi, pour ralentir ou retarder les choses.

— C'est le cas, répondit mon oncle. Les Verres Enseignants. Quand tu les enfiles, le temps ralentit.

— Drôle de nom.

— Pas tant que ça, rétorqua-t-il. Quoi de plus interminable qu'un cours barbant ?

— Bien vu, convins-je.

Des milliers de Verres différents avaient été répertoriés. Beaucoup d'entre eux (comme le Verre Voyageur par exemple) étaient quasiment impossibles à utiliser : trop dangereux, trop gourmands en énergie ou encore trop rares pour qu'on puisse en fondre n'en serait-ce qu'un monocle.

— Vous appelez certains Verres « technologie », poursuivis-je, quand ils peuvent être activés avec du sablumineux. Mais en fait tous les Verres peuvent être enclenchés par un Oculateur. Je l'ai déjà fait.

— Je sais, dit Kaz. Les bottes dans la Bibliothèque d'Alexandrie. Tu leur as donné une dose de puissance supplémentaire.

— Et avec le Verre Transporteur à Nalhalla, ajoutai-je.

— Bizarre, admit mon oncle. Mais Al, tu es le seul à pouvoir faire ça. Qu'est-ce qui te fait penser que ça a un rapport avec les Incarnas ?

— Hé bien, les neurones de mon cerveau se transmettent un signal électrochimique et...

— Non, m’interrompit-il. *Pourquoi* penses-tu que ça a un rapport avec les Incarnas ?

— Parce que, répondis-je, c’est une intuition. En partie à cause des écrits d’Alcatraz Premier, en partie question d’instinct. Les Incarnas connaissaient l’existence de tous ces Verres, mais ils ne s’en sont pas contentés. Ils voulaient que ces qualités soient présentes de façon innée chez l’être humain. Et, je ne sais comment, ils ont réussi. Ils nous ont donné des Talents. Ils nous ont comme transformés en Verres.

Je fronçai les sourcils, songeur.

— Ce n’est peut-être pas parce que je suis un Oculateur que je peux booster la puissance d’un verre, repris-je. C’est peut-être parce que je suis un Oculateur *et* un Smedry. C’est beaucoup moins courant, non ?

— Je ne connais que quatre personnes qui soient l’un et l’autre, reconnut mon oncle. Toi, P’pa, ton père et Australie.

— A-t-on effectué des recherches sur les gens comme nous et notre capacité à alimenter le verre en énergie ?

— Pas que je sache.

— J’ai raison, Kaz, insistai-je. Je le sens. Les Incarnas ont expérimenté sur eux-mêmes. Et le résultat, ça a été les Talents des Smedry.

Il hocha lentement la tête.

— Tu ne vas pas me demander ce qui me fait sentir que j’ai la solution ?

— Pas prévu, non.

— Parce que j’ai préparé cette super réplique à propos de l’esprit inconscient qui interfère avec l’esprit conscient et qui libère des indicateurs chimiques sous forme d’hormones qui influent sur les réactions émotionnelles.

— Je suis content de pas avoir posé la question alors, nota Kaz.

— Ah. Bon.

Vous vous étonnez peut-être, cher lecteur, de me voir moi, un jeune garçon d’à peine treize ans, échafauder toutes ces théories concernant les Incarnas alors que les spécialistes s’esquintaient le

cerveau sur la question depuis des siècles. Mais c'est que j'avais quelques avantages sur eux. Tout d'abord, j'étais dans une position quasiment unique puisque je combinais le statut d'Oculateur, de Smedry et de possesseur du Talent Brise-Tout. D'après ce que je sais, personne n'avait eu les trois en même temps ces derniers millénaires. À part Alcatraz Premier, j'étais peut-être même le seul autre gagnant du gros lot de l'histoire.

En raison de cette combinaison ô combien rare, j'avais accompli des choses étranges. J'avais été le témoin de choses que personne d'autre que moi n'avait jamais vues et j'en avais tiré des conclusions auxquelles nul autre n'aurait donc pu aboutir. Sans compter que j'avais lu les écrits de la plupart de ces spécialistes (y compris ceux de Kaz). Voilà à quoi je m'étais occupé, entre autres, à Nalhalla en attendant que le tome 4 ne démarre.

Il y a un proverbe chutlandais qui dit : « Si j'ai vu plus loin, c'est en montant sur les épaules de géants. » C'est Newton qui l'a utilisé en premier. Je ne sais pas comment il a fait pour se prendre une pomme sur le crâne à une telle altitude, mais la citation rend bien.

J'avais toutes leurs études. J'avais ma propre expérience. Entre l'une et les autres, j'ai fini par trouver la solution.

Kaz hocha lentement la tête.

— Je crois que tu tiens quelque chose, gamin. Certains chercheurs ont déjà commenté sur le lien Talent/Verres. Ils ont même essayé d'intégrer ces derniers sur la Roue Incarnée. Mais ton explication va encore plus loin.

Il indiqua le diagramme qu'il avait dessiné sur le sol.

— Et ça me plaît, continua-t-il. On dit que les Talents sont « magiques », mais je n'ai jamais aimé ce mot. Ils obéissent à leurs propres lois. Prends celui d'Hidée, par exemple.

— C'est vrai qu'il a l'air assez magique, observai-je. Créer cinq mille nounours à partir de rien...

— Elle ne les a pas créés à partir de rien, objecta mon oncle. Son don est spatial, il change l'agencement d'un objet par rapport à un autre. Comme le mien. Je me perds. Ça me fait bouger d'un endroit à un autre. Ton père perd les choses, il ne s'égare pas lui-même. Il peut glisser quelque chose dans sa poche et une seconde plus tard celle-ci sera vide. Mais quand il en aura vraiment besoin, il le « retrouvera » dans la poche d'un autre vêtement. Le Talent de ta cousine ressemble en fait beaucoup à ces deux-là. Ces ours ne sortent pas de nulle part. Elle les a pris quelque part. Un entrepôt,

une usine, peut-être même dans l'arsenal de Nalhalla. Ça marche toujours comme ça. Elle ne les fait pas apparaître par magie ; elle les déplace et les remplace par autre chose. Généralement, par de l'air.

— Comme le Verre Transporteur, notai-je.

— Oui effectivement. Vu comme ça, la ressemblance est flagrante. Donc, si je te suis, tu penses que les Incarnas ont transformé les gens en Verres, mais qu'il y a eu un problème.

— Voilà, confirmai-je. C'est pour ça que les Talents sont si difficiles à contrôler et qu'ils font parfois des trucs carrément bizarres.

— Et c'est ce que cherche ton père, je parie. Il a bien dit qu'il voulait donner un don à tout un chacun, non ?

— Ouai, répondis-je. Il l'a annoncé dans une grosse conférence de presse, devant tout Nalhalla.

— Il veut le secret des Incarnas.

— Et ma mère aussi, supputai-je. Il se cache dans la Langue Oubliée.

— Et toute cette histoire avec les Verres Traducteurs s'explique enfin, enchaîna Kaz avec ferveur. Ils étaient tous les deux après la méthode incarna, mais ils savaient qu'ils auraient besoin d'être capables de déchiffrer la Langue Oubliée, donc ils se sont mis en quête des Sables de Rashid...

— ... Et se sont séparés parce qu'ils avaient des visions incompatibles de ce qu'ils feraient avec ce secret, complétai-je en regardant vers le bâtiment principal de l'université, en direction de la prison où j'avais fait jeter ma mère. Il faut que je parle à Shasta, que je l'interroge. J'aurais peut-être alors la confirmation de tout ça.

Au-dessus de nous, Bastille se mit à jurer.

Je levai les yeux vers elle : elle avait un bras tendu droit devant.

— Alcatraz ! hurla-t-elle. Je vois la terre bouger dans un jardin à trois rues d'ici. Je crois qu'un tunnel va s'ouvrir !

Kaz se mit debout d'un bond et les six coureurs mokiens s'animèrent instantanément. Je me tournai encore une fois vers la geôle improvisée où se languissait ma mère. L'interrogatoire attendrait.

— On fonce ! criai-je avant de m'élancer dans la direction indiquée par la Crystalliotte.

Chapitre 8675309

À ce stade, vous êtes probablement un peu perdus et vous ne savez plus du tout à quel chapitre on en est. J'ai fait lire le manuscrit à des amis avant de l'envoyer à mon éditeur et ils ont eu quelques soucis avec ça. (Bande de mauviettes.)

C'est fait exprès. Vous comprenez, je savais que ça ferait tourner les Bibliothécaires en bourrique. Malgré tous nos efforts pour faire passer ces livres pour d'innocents romans « fantastiques » dans les biblis et en librairie, les Bibliothécaires se sont avérés trop malins (ou du moins trop méticuleux) pour nous. Ils lisent mes biographies et en apprennent peut-être un peu trop sur moi. Il était donc temps de brouiller habilement les pistes.

J'ai pensé un moment écrire tout le bouquin en l33t speak, mais cela m'aurait donné trop d'4t0uts de f0li3. Alors je me suis rabattu sur les numéros de chapitres. Ainsi que vous l'aurez sans doute remarqué, les Bibliothécaires ne correspondent pas à l'image que s'en font la plupart des gens. Ce ne sont pas de doux intellectuels amoureux des livres ; ce sont des fous furieux sectaires qui veulent devenir les maîtres du monde. Ils n'aiment pas faire taire les usagers. (Sauf si vous entendez par là les réduire au silence pour toujours en les faisant sauter dans la baie avec les pieds liés à trois tonnes de rayonnages.) En fait, la majorité de ceux que j'ai rencontrés sont assez fans des explosions bruyantes, surtout si un Smedry se trouve au centre de la déflagration.

On ne devient pas Bibliothécaire par amour des livres, du calme ou par désir d'aider son prochain. Non, on ne devient Bibliothécaire que pour une seule et unique raison : par passion pour l'ordre. Ils passent *leur vie* à organiser ceci ou cela. C'est plus fort qu'eux. Vous pouvez les voir, assis sur leur petit tabouret, examiner chacun des livres de chacune des étagères, essayer de décider s'ils sont bien tous à leur place. Ils deviennent fous quand une personne normalement constituée entre dans la bibliothèque et *dérange*.

Et donc, j'ai l'honneur de vous présenter le parfait piège à Bibliothécaire. En commençant la lecture de ce bouquin, ils s'autocongratuleront pour avoir (croiront-ils) découvert mon autobiographie. Mais ils constateront vite la pagaille qui règne dans les numéros de chapitres. Ce qui, naturellement, fera exploser leur cerveau. Par conséquent, si jamais vous devez essayer une espèce de

purée grise des pages de cet ouvrage, vous saurez qui l'a lu avant vous.

Désolé.

Une fois de plus, je fonçai à travers la ville, mon petit cortège sur les talons. Visiblement, les rois courent beaucoup dans le noir.

— Hé, gamin, me lança Kaz tout en trottant à mes côtés. Je devrais faire partie de l'escouade qui va attaquer les robots.

— Hein ? Pas question, Kaz, j'ai besoin de toi ici.

— Pas du tout, rétorqua mon oncle. Tu t'en sors très bien tout seul.

— Mais...

— Avec mes Verres de Combat, coupa-t-il, je cours plus vite que le plus rapide de ces soldats mokiens.

C'était vrai. Ces Verres augmentent les performances physiques du porteur, quel que soit son âge ou sa taille. Malgré ses petites jambes, Kaz n'avait aucun mal à rester à notre hauteur.

Les Verres de Combat sont un des rares types de Verres à pouvoir être utilisés par tout un chacun et pas seulement par les Oculateurs. Si vous cherchez une preuve que la vie est injuste, la voici : moi, Alcatraz Smedry, je n'ai encore jamais eu l'occasion d'en porter. (Oui, bon, sauf une fois, mais on passera l'épisode sous silence.) So disant qu'ils sont indignes d'un Oculateur.

— Tu n'as qu'à donner tes lunettes à quelqu'un d'autre, m'obstinai-je.

— Pas possible, contra-t-il. Il faut pas mal d'entraînement avant de pouvoir les manier correctement. Je te parie qu'il n'y a pas plus de quelques douzaines de guerriers mokiens qui sauraient quoi en faire. Sinon l'armée entière en aurait.

Ah oui. Certes. Logique. Hélas.

— En plus, ajouta mon oncle, je peux enclencher mon Talent pour m'enfuir des lignes ennemies. J'arriverai peut-être même à emmener quelques membres de l'expédition avec moi. Si tu me laisses y aller, je sauverai peut-être des vies.

En voilà un argument qu'il était bon. Si Kaz parvenait à faire ce qu'il disait, ma conscience s'en trouverait carrément soulagée.

— Tu es sûr de pouvoir t'échapper ? Ton don s'est montré

particulièrement imprévisible récemment...

— Oh, je m'échapperai sans problème, affirma-t-il. Seulement je ne peux pas prédire quand je reviendrai. Les Talents... j'ai l'impression qu'ils nous ont tous donné du fil à retordre ces derniers temps. Celui d'Hidée s'active dès qu'elle entend le moindre chiffre et d'après Bastille, ton père égare des objets de plus en plus souvent. Quelque chose ne va pas.

J'opinaï, repensant à la façon dont le mien avait semblé sortir de mon corps pour se jeter sur mon cousin Folsom.

— OK, tu peux y aller, acceptai-je finalement. Mais une fois perdu, ne reviens pas ici. Essaie plutôt de rejoindre Papi Smedry. Je veux que tu lui transmettes un message de ma part.

— Pas de problème.

— Dis-lui qu'on a vraiment, vraiment besoin qu'il soit ici à minuit au plus tard. Que s'il n'est pas à Tuki Tuki avant ça, nous sommes fichus.

— Minuit ? s'étonna mon oncle. C'est dans quelques minutes.

— S'il te plaît.

Il haussa les épaules.

— D'accord, gamin.

Nous avions atteint un croisement entre deux allées bordées de petites maisons bucoliques. Quel chemin prendre ? Seule Bastille le savait. À cet instant précis, elle nous dépassa en courant et s'engouffra dans la ruelle de droite. Nous la suivîmes. Elle n'avait vraiment pas mis longtemps à descendre de ses échasses et nous rattraper.

Elle ralentit bientôt et leva une main en l'air. Nous nous arrê tâmes en troupeau derrière elle et Kaz saisit cette occasion pour annoncer au plus jeune et apparemment plus anxieux membre de notre équipe de commando qu'il venait de perdre sa place. Son soulagement faisait plaisir à voir.

— Là, siffla la Crystalliotte en indiquant un point quelques maisons plus loin.

Plaqués contre un mur, nous observâmes en silence les premières pelles percer la surface. L'herbe s'affaissa et quelques instants plus tard des têtes de Bibliothécaires apparurent.

— Va chercher Aluki et ses hommes, murmurai-je à l'attention du benjamin des coureurs. Préviens-le de cette nouvelle infiltration ; il

faudra qu'il s'occupe d'eux dès que notre équipe sera dans le tunnel.

Le jeune Mokien opina avant de détalier. Les Bibliothécaires regardaient autour d'eux, visiblement surpris de ne rencontrer aucune résistance. Plusieurs d'entre eux s'extirpèrent du trou et gagnèrent à pas de loup la hutte la plus proche. Ils firent signe à leurs compagnons et bientôt toute l'escouade d'intrus était à l'air libre. Ils filèrent à bonne allure dans une rue perpendiculaire, fusils à l'épaule, prêts à semer la pagaille dans la capitale. De bien des façons, ces missions d'infiltration étaient suicidaires, tout comme celle que je m'apprêtais à lancer. La seule différence, c'était que l'ennemi comptait bien faire main basse sur la ville très prochainement et, avec elle, sur l'antidote contre le coma.

— Bon, dis-je. Allez-y !

Kaz et ses cinq coéquipiers chargèrent en direction du trou, tandis que j'attendais sans bouger, nerveux. Les Bibliothécaires s'étaient-ils suffisamment éloignés ? Risquaient-ils de remarquer nos manigances ?

Bastille patientait à mes côtés, mais je sentais bien qu'elle ne rêvait que de se joindre à eux. Heureusement, son devoir premier était de me protéger, si bien qu'elle se retint. Ils atteignirent l'entrée du tunnel et Kaz fit signe aux Mokiens d'y entrer. Soudain, il y eut une espèce d'éclair.

— Tir de fusil ! déclara la Crystalliotte.

L'instant suivant, elle entra en action, traversait la rue, fonçait vers le trou. Un de nos coureurs bascula en arrière avec un mouvement convulsif. Les autres se jetèrent à terre, se mirent à l'abri et deux Bibliothécaires émergèrent du tunnel, fusil en joue.

Mon oncle dégaina un de ses pistolets et tira sur l'un des hommes, en plein visage. L'arme libéra une explosion lumineuse qui mit la victime K.-O. Bastille, qui courait à une vitesse surhumaine, arriva alors et décocha un magistral coup de pied dans la tête du second intrus.

Je clignai des yeux. Tout se passait si vite au combat. Le temps que j'aie l'idée de sortir de ma cachette, les deux ennemis avaient été mis HS. Et malheureusement, nous avions aussi perdu l'un des nôtres.

— Oh, pics-verts ! jura Kaz. On aurait dû savoir qu'ils seraient assez malins pour couvrir leurs arrières !

Il examina le Mokien qui gisait au sol. Il était inconscient. Encore un qui aurait besoin de l'antidote pour se réveiller.

— Il y aura sûrement des gardes à l'autre bout, prédit un soldat. Et on a beau être rapides, on n'est pas les meilleurs guerriers de l'armée.

— Si on se bat et qu'on fait du raffut, dit mon oncle, les Bibliothécaires bloqueront la sortie. Moineaux !

— Kaz, coupa Bastille, d'où te viennent tous ces noms d'oiseaux ?

— Pardon. La dernière fois que je me suis perdu, je me suis retrouvé coincé à une convention ornithologique pendant deux semaines.

Cette histoire mérite son propre roman.

— Bien, repris-je, on n'a qu'à espérer que...

Je me tus, remarquant le regard qui venait de passer entre le petit homme et la Crystalliotte. Celle-ci arracha brusquement le sac à dos du comateux, le hissa sur ses épaules et se tourna vers moi.

— Reste ici, ordonna-t-elle.

— Non, Bastille ! Tu ne peux pas y aller !

— Si quelqu'un a une chance de dégommer des sentinelles sans un bruit, c'est moi, déclara-t-elle. Et avec ma vitesse et ma force, j'atteindrai les robots avant tout le monde. Je dois y aller.

— Mais tu es censée me protéger !

Elle indiqua le dôme au-dessus de nos têtes.

— Il n'en a plus que pour quelques minutes, reprit-elle. C'est le seul moyen de te protéger.

Elle ajusta ses Verres de Combat, puis ajouta :

— Fais attention à toi. Tu n'as pas intérêt à mourir. Je commence à bien t'aimer. Et bien sûr, si je suis touchée, il faudra que tu me dégottes cet antidote.

Sur quoi, elle sauta dans le trou. Je me précipitai vers l'orifice ; ce n'était pas très profond et le tunnel faisait très vite un coude, pointant en direction de l'armée ennemie. Le reste de l'escouade suivit la Crystalliotte. Kaz posa une main sur mon bras :

— Je tâcherai de la sortir de là, gamin, dit-il.

Il descendit à son tour, sa besace sous un coude, pistolet au poing. Il disparut dans les ténèbres.

Pendant plusieurs secondes, je ne pus détacher les yeux de l'ouverture qui béait à mes pieds, essayant de faire le tri dans mes

émotions. Je venais d'envoyer six personnes en mission suicide. Moi. Ils agissaient sur mes ordres. Et *Kaz* et *Bastille* faisaient partie du lot.

C'était donc ça, être roi ? Cet affreux sentiment de culpabilité ?

C'était comme si quelqu'un m'avait badigeonné les entrailles de miel avant de lâcher un plein bocal de fourmis dedans.

C'était comme si quelqu'un m'avait bourré les narines de pétards avant de les allumer avec un lance-flammes.

C'était comme si quelqu'un m'avait obligé à manger cent bâtonnets de poisson pané moisis.

En d'autres termes, c'était pas terrible.

Je fis volte-face et courus de toutes mes forces. Je croisai Aluki et sa troupe qui se battaient contre les intrus de tout à l'heure. Sans ralentir, je me propulsai jusqu'à la palissade, grimpai quatre à quatre les marches jusqu'au sommet puis, hors d'haleine, je me jetai contre les rondins de bois et observai la plaine.

J'étais arrivé juste à temps pour voir mon équipe de choc faire irruption à l'autre extrémité du tunnel. Bastille s'était occupée de la garde bibliothécaire avec son efficacité légendaire et visiblement les soldats postés à l'extérieur n'avaient rien entendu. Ils restèrent plantés comme des imbéciles devant la demi-douzaine d'ennemis qui sortaient maintenant de terre et se dispersaient dans toutes les directions.

Un nouveau rocher s'écrasa contre le dôme ; un nouveau pan de verre se détacha, détruisant totalement une hutte.

Allez ! songai-je, nerveux, les yeux toujours braqués sur les coureurs. Des Mokien s'étaient joints à moi à présent et encourageaient le commando. Je notai vaguement que mes trois « conseillers » se tenaient parmi eux.

Nos six héros semblaient tellement insignifiants comparés à l'immensité de l'armée bibliothécaire. Je réalisai que je retenais mon souffle. Je devais bien pouvoir faire quelque chose pour les aider. N'importe quoi. Mais j'étais dans l'enceinte du dôme et eux bien loin de sa protection, de l'autre côté d'un gigantesque déploiement militaire. Je les voyais à peine...

Je les voyais...

Tu es un Oculateur, andouille ! crus-je entendre Bastille hurler dans ma tête. Je jurai en silence tout en fouillant mes poches à la recherche de lunettes. Je trouvai des Verres vert et violet.

Mes Dispensateurs. Je me dépêchai d'enlever mes Verres d'Oculateur et d'enfiler les Dispensateurs. La Crystalliotte avait dit : « Ils te permettent de donner un peu de toi à quelqu'un. »

Voyons de quoi ces beautés sont capables, songai-je d'un air résolu.

Les coureurs se déployèrent, chacun choisissant sa cible. Les six robots géants étaient en effet trop distants les uns des autres pour que l'équipe puisse rester groupée. Mais comme les machines étaient placées en retrait du gros de l'armée bibliothécaire, cela signifiait que Kaz et compagnie ne rencontraient qu'une résistance limitée.

Limitée, quand même, à quelques centaines d'agents ennemis. Bastille en poussa un rudement sur le côté, avant de plonger son épée dans l'estomac d'un second.

Ladite épée, notons-le, n'était pas équipée de l'option magique « coma ». Huu.

Elle poursuivit ensuite sa route, mais l'un des Mokiens se trouva rapidement encerclé. Il faisait un peu ailier de rugby à galoper dans le pré comme ça avec une poignée de gros baraqués à ses trousses et une peluche serrée contre la poitrine.

Je me recueillis, canalisant vers lui ma force via les Verres. Soudain, je me sentis faiblir et mes jambes se mirent à trembler. Mais je restai concentré et bientôt l'homme eut un regain d'énergie et décala comme un lapin, laissant ses poursuivants trébucher sur du vide et s'écraser dans une masse confuse de jambes et de bras.

Je cherchai ensuite les autres coureurs. Kaz était en train d'esquiver une escouade, abattant vite fait bien fait d'un coup de pistolet le Bibliothécaire qui lui arrivait dessus. Mais j'aperçus une Mokienne dans une situation précaire. Un véritable mur de soldats ennemis lui faisait face ; ils avançaient vers elle, épaule contre épaule. Ils paraissaient déterminés à la capturer vivante et consciente, ce qui était plutôt une bonne nouvelle.

Elle avait l'air désespérée. Elle s'accroupit, prenant de l'élan afin de tenter un dernier saut. Je braquai toute mon attention sur elle, puis bondis moi aussi, lui transmettant toute l'amplitude et la hauteur de ma cabriole. Nos deux sauts s'additionnèrent, propulsant la Mokienne juste au-dessus des crânes des Bibliothécaires ahuris. Moi, je n'avais décollé que de quelques centimètres.

J'atterris, un grand sourire aux lèvres. Je vis un autre membre de notre équipe se heurter à un groupe de méchants. Avec mon aide, il se fraya un chemin dans la masse, les envoyant rouler au sol.

On m'a dit plus tard que je n'aurais pas dû être capable de faire ce que j'avais fait avec ces Verres. En théorie, je n'aurais pu dispenser qu'un tout petit peu d'énergie à mes cibles, autant que ce dont un ado de treize ans normalement constitué disposait. Nos forces combinées n'auraient jamais dû réussir à faire valser ces grands baraqués.

Oui mais voilà. C'est bien comme ça que ça s'est passé. Pour une fois dans mon récit, je ne vous raconte pas de bobards. Bon, par contre, le coup du wombat ninja géant, c'était carrément inventé.

Mon cœur battait la chamade. J'avais l'impression moi aussi d'être là-bas avec eux, à risquer ma vie. Je passai d'un coureur à l'autre, mes yeux faisant des sauts de puces entre les six, afin de leur donner ce que je pouvais. À un moment, un de nos guerriers se retrouva nez à nez avec un bataillon ennemi qui le mit immédiatement en joue.

Tu vas y arriver ! transmis-je au malheureux en lui envoyant tout le courage que je parvins à rassembler de mon côté.

D'un coup, le Mokien parut dix fois plus assuré. Il dévisagea ses assaillants et réussit à esquiver leurs armes, grâce au supplément de dextérité que je lui donnai. Il bondit lui aussi par-dessus la tête de ses adversaires sous l'effet conjugué de sa force et de la mienne.

Le reste de l'armée bibliothécaire avait fini par se rendre compte de ce qui était en train de se passer. Des centaines de soldats quittèrent les lignes avant au pas de course en hurlant. Mais la plupart étaient trop loin.

Bastille atteignit son robot. Je retins mon souffle. Elle balança son ours en peluche.

Bingo.

Je n'entendis pas l'explosion, mais l'impact vaporisa complètement la section de métal située sous le genou de l'engin. Celui-ci vacilla, puis bascula en arrière.

Les vibrations de cette chute se firent sentir jusqu'à Tuki Tuki. Il y eut un énorme, un monstrueux BAM ! Je me souviens avoir pensé que la chute de Goliath avait dû faire le même effet. (Enfin, si Goliath était tombé sous les coups d'un nounours violet.)

Un hurlement de joie retentit tout le long de la palissade. À l'autre bout du champ de bataille, Kaz était lui aussi arrivé à sa cible.

Il jeta sa grenade vers le mollet du robot, puis se carapata à toute

vitesse. L'infâme machine s'écroula dans un vacarme terrible, massacrant un pan de jungle au passage. Mon oncle bondit, ravi, poussant sûrement un cri triomphant, fier d'être le plus grand des petits. Je l'imaginai en train de brailler : « Raison numéro trois mille quarante-sept ! Les petits ne ressentent pas le besoin de construire des robots grands comme des immeubles ! Et toc ! »

Il détala au triple galop en direction des autres coureurs. Je souris, puis reportai mon attention sur le reste de l'équipe.

Et c'est à ce moment-là que le premier Mokien que j'avais aidé par l'intermédiaire de mes Verres Dispensateurs reçut un tir de fusil incapacitant dans le dos.

Chapitre 16

Débil, méchant, charmant, sinistre, mesquin.

Ces mots ont tous quelque chose en commun, quelque chose d'inattendu. Si vous devinez ce que c'est, je vous donnerai un biscuit. (La réponse se trouve au début du prochain chapitre.)

Tenez, un indice : ça a un rapport avec le sens du mot « terrible ».

— Non ! m'écriai-je en voyant le Mokien s'effondrer au sol et lâcher sa peluche.

Les Bibliothécaires se précipitèrent sur lui, l'encerclèrent et le poussèrent du canon de leurs fusils. Il était dans les vapes.

Et voilà, le plan était à l'eau. Un autre robot tomba sous l'attaque d'un troisième coureur. Un quatrième l'imita bientôt. Il n'en restait plus que deux. Mais c'était suffisant. Un nouveau rocher fusa et un morceau de verre se détacha encore du dôme.

Celui-ci était tellement fissuré que j'avais du mal à apercevoir le ciel.

— Le prochain coup achèvera le dôme, prédit Vison ma conseillère. Ou celui d'après.

— On ne peut pas laisser faire ça ! m'insurgeai-je.

Les deux machines encore en état de marche étaient en train de lever les bras, prêtes à catapulter un énième roc. Une de nos guerrières tomba (une qui avait déjà dégommé son robot), touchée au flanc.

Ça tirait dans tous les sens maintenant, des éclairs colorés zébrant le champ de bataille comme une boîte de nuit de dingue. Je suppose que l'ennemi avait fini par comprendre exactement ce qu'on essayait d'accomplir : les coureurs n'étaient pas de simples messagers que l'on tentait de faire sortir de la cité assiégée.

Un Mokien courait toujours, dans une pluie de rayons incapacitants.

— Cours ! hurlai-je en me concentrant sur lui.

Je lui donnai de la vitesse, de la force, de l'élan, tout ce que

j'arrivais à extraire de mon être. Il esquiva les tirs avec brio, à une vitesse surhumaine. Mais un contingent de fusiliers ennemis mit un genou à terre juste à côté de lui.

— NON ! beuglai-je.

Je relâchai involontairement une espèce de choc électrique dans mes lunettes. C'était presque visible. Une flèche noire qui siffla dans l'air et frappa le Mokien de plein fouet.

Les Bibliothécaires appuyèrent sur leur gâchette. Et leurs armes explosèrent.

Je me figeai, sous le choc. Le guerrier, lui, bondit par-dessus un tronc et balança sa peluche, qui atteignit le robot dans la jambe. Il y eut une déflagration. La machine tenta d'envoyer son rocher, mais elle avait perdu l'équilibre et le roc roula au sol, bientôt imité par le robot. Notre guerrier trébucha et un Bibliothécaire lui asséna le coup de grâce. Il s'évanouit.

C'était mon Talent, réalisai-je. L'espace d'une seconde, j'ai utilisé mes lunettes pour dispenser mon don à ce jeune homme. C'est ce qui a détruit les fusils...

Le dernier robot encore debout catapulta sa charge sur le dôme. Tout Tuki Tuki retint son souffle. Le rocher heurta le verre, le transperça et tomba sur les huttes de la capitale mokienne dans une pluie de tessons. Il y avait maintenant un trou béant dans le bouclier au-dessus de la cité.

Un hurra s'éleva de la masse bibliothécaire dans la plaine. Tout au fond, je remarquai trois silhouettes qui se précipitaient les unes vers les autres : Kaz venait de rejoindre les deux coureurs mokiens encore en action. Il hésita une seconde, mais se rendit immédiatement compte qu'il ne pouvait pas se permettre d'attendre davantage. Un tir ennemi fit se lever une gerbe de terre et de fumée à quelques mètres du petit groupe, donnant à mon oncle l'instant d'égarement nécessaire à l'activation de son Talent. Le temps que la fumée se dissipe, le trio avait disparu.

Le dernier robot se pencha pour ramasser un nouveau rocher. À en juger par les dégâts causés par le précédent projectile, le dôme allait certainement s'écrouler complètement si celui-ci faisait mouche. Le silence retomba le long de la palissade tandis que la machine levait les bras et visait. Les troupes qui stationnaient en dessous se mirent en formation, prêtes à lancer l'assaut sur Tuki Tuki.

J'aperçus quelque chose du coin de l'œil. Un mouvement. Là,

filant comme le vent au-delà des lignes ennemies, je reconnus un profil à l'air déterminé et aux cheveux argentés. Bastille.

Il y avait encore un espoir.

Les Mokiens autour de moi la remarquèrent eux aussi et commencèrent à la pointer du doigt. Bastille, Bastille la combattante, avait renoncé à sa propre sécurité et, au lieu de retrouver Kaz et de s'enfuir avec lui, avait décidé de s'occuper de l'ultime robot encore en état de marche. Elle chargea en direction de l'engin, épée attachée dans le dos, Verres de Combat sur le nez, avalant la distance à une vitesse hallucinante, slalomant, esquivant et parfois bondissant par-dessus un adversaire totalement bluffé.

— Elle ne va pas y arriver, chuchota Aluki. C'est trop tard.

Il avait raison, le robot allait lancer son missile avant que Bastille ne l'atteigne.

— Elle a besoin de plus de temps, convins-je. Je dois y aller.

Le cœur battant, n'écoutant que mon instinct, je me frayai un chemin parmi la foule mokienne, dégringolai les marches et fonçai jusqu'à la porte de la ville.

— Ouvrez ! ordonnai-je.

Les sentinelles me dévisagèrent, ébahies. Je n'avais pas le temps de me justifier, alors je me jetai mains en avant sur le portail et enclenchai mon Talent. La poutre qui le maintenait fermé éclata en un petit milliard de morceaux et les battants s'ouvrirent d'eux-mêmes sous la force de la déflagration.

Je me précipitai à l'extérieur et réalisai quelque chose d'important. De capital. De quoi bouleverser une vie.

Il me fallait un cri de guerre.

— Rutabaga ! hurlai-je.

C'est la première chose que me soit venue à l'esprit, hélas. Bref, je cavalai dans l'herbe jusqu'au pied du dôme. De l'autre côté, le robot relâcha son rocher.

Je me collai au verre du bouclier et, après avoir pris une grande inspiration, je plaçai mes paumes dessus et y envoyai une décharge d'énergie.

Le dôme s'illumina à mon contact et une vague de puissance se propagea sur toute sa surface. Je fermai les yeux et me concentrai, une force indescriptible fusant à travers moi et dans le verre comme du sang luminescent.

L'espace d'un instant, j'eus la sensation de ne faire qu'un avec le dôme. Je le renforçai, lui donnant un coup de pouce, ainsi que je l'avais fait avec le Verre Transporteur quelques mois plus tôt.

Le rocher atterrit.

Puis rebondit, sans avoir abîmé sa cible. J'ouvris les yeux et découvris que toute la demi-sphère cristalline étincelait maintenant. C'était magnifique.

Je dégageais de l'énergie à une vitesse alarmante. J'avais l'impression qu'elle emportait des bouts de moi au passage, de ma force, voire de mon âme. Je sentis mon Talent aussi, lové à l'intérieur, prêt à bondir et à détruire ce que j'essayais à tout prix de protéger. Je devais me faire violence pour réfréner ses ardeurs.

Jamais auparavant je n'avais été aussi douloureusement conscient de ma double nature, Smedry/Oculateur. Dans une main, je détenais le pouvoir de sauver Mokia ; dans l'autre celui de l'anéantir.

Je m'obligeai à rompre le contact et reculai d'un pas, complètement vidé. J'étais aussi épuisé que si j'avais couru un marathon en portant le géant Atlas sur mes épaules. Et pétard, ce gars en avait pris du poids au cours des siècles ! (À cause de toutes les nouvelles étoiles que l'on a découvertes, vous comprenez.)

Je tombai à la renverse, exténué. Une foule de Mokiens s'agglutina autour de moi. Je les éloignai d'un geste de la main tandis qu'Aluki m'aidait à me relever. Le robot était en train de prendre un nouveau rocher. Où était Bastille ?

Elle s'était fait coincer par un grand groupe de Bibliothécaires et se battait avec acharnement, jouant de l'épée, repoussant les soldats. Elle jeta un rapide regard vers la cité, puis pivota à cent quatre-vingts degrés, sortit une peluche de son sac et la balança d'un geste sûr.

Le problème de cette manœuvre, c'est que son dos était maintenant exposé.

— Bastille... appelai-je en tendant une main vers elle.

Je tentai de lui envoyer un peu de ma force via mes Verres Dispensateurs, mais j'étais trop faible. Une douzaine de tirs ennemis la cueillirent en même temps.

La Crystalliotte tomba au sol.

L'ourson s'éleva dans les airs.

Le robot hissa son rocher à bout de bras. Je retins mon souffle. Je

n'étais plus en mesure de protéger la ville.

Et.....

Et....

Et...

Et..

Et.

Et..

Et...

Et....

Et.....

Le nounours fit mouche. Une grosse section de la jambe du robot se volatilisa et l'engin vacilla avant de s'effondrer sur le flanc, lâchant son roc dans le même mouvement.

Tout autour de moi, les habitants de Tuki Tuki poussèrent un soupir collectif de soulagement. Je ne leur prêtais aucune attention. Je regardais simplement Bastille qui gisait sans connaissance dans la plaine. Les Bibliothécaires levaient leurs armes au-dessus de leurs têtes en poussant des cris de joie comme s'ils venaient de terrasser une bête féroce. Ce qui n'était pas très éloigné de la vérité, au fond.

Ils lui retirèrent sa veste et mitraillèrent le vêtement pendant un moment. Il m'en fallu un autre pour comprendre qu'ils avaient dû reconnaître qu'il s'agissait de fibre de verre et que, en tant que membres de l'Ordre du Verre Brisé, ils détestaient tous les types de verre. Ils s'emparèrent de ses lunettes et leur infligèrent le même sort.

Naturellement, leur haine du verre n'expliquait pas pourquoi ils ressentirent le besoin de planter leurs bottes, encore et encore, dans le ventre de la Crystalliotte. Je contemplais la scène, les dents serrées, bouillonnant de rage. J'étais à deux doigts de courir à son secours, mais Aluki me retint par le bras. Nous savions tous les deux que ça n'aurait servi à rien. Je me serais juste fait capturer inutilement.

Les soldats finirent par ramasser son corps inerte et le traîner façon trophée de guerre jusqu'à la tente qu'ils réservaient aux prisonniers importants mis en coma. Il faut dire que prendre un Chevalier de Crystallia relevait de l'exploit. Moi, je me traitais intérieurement de lâche pour l'avoir laissée s'embarquer dans cette mission sans moi et pour ne pas avoir été la récupérer après sa

chute.

— Votre Majesté ? me dit Aluki.

Le silence s'était fait autour de moi de nouveau, comme si les Mokiens avaient deviné mon humeur. Ce qui s'expliquait peut-être par le fait que j'étais inconsciemment en train de fissurer le sol à mes pieds.

J'étais tout seul. Pas de Papi, plus de Bastille, plus de Kaz. Bien sûr, j'avais Aluki et ses soldats, sans parler d'Hidée. Mais pour la première fois depuis longtemps je me sentis seul, sans guide.

Là, vous vous imaginez sans doute que je vais dire un truc amer, du genre : « Je n'aurais jamais dû m'appuyer autant sur autrui. Ça n'a servi qu'à accélérer ma chute. »

Ou bien : « La perte de Bastille était inévitable puisque j'étais aux commandes de l'opération. Je n'aurais jamais dû accepter d'être roi. »

Ou encore vous aimeriez m'entendre dire : « Au secours, un serpent me mange les pieds et j'ai oublié de sortir la gelée du four. » (Si c'est le cas, je n'arrive pas à croire que vous ayez souhaité une chose pareille. Vous n'êtes vraiment, vraiment pas bien. Franchement, ça n'a pas de sens en plus. Bande de barjos.)

Bref, je ne dirai rien de tout cela ici. Le simple fait que vous vous soyez attendu à une réaction de ce style prouve que vous avez été à bonne école. (La mienne.)

Maintenant si vous voulez bien m'excuser, il faut que j'aille chercher mon spray anti-reptiles.

— Ça va, Votre Majesté ? s'enquit timidement Aluki.

— Nous allons gagner ce combat, grondai-je.

Une vague de détermination déferla en moi, chassant (pour un temps du moins) ma honte et ma tristesse.

— Et nous allons obtenir cet antidote, ajoutai-je en me tournant vers les autres guerriers. Nous n'avons pas d'autre choix. Nous trouverons un moyen de sortir Bastille de là et de la réveiller. Je ne l'abandonnerai pas.

Les soldats hochèrent la tête avec solennité. Curieusement, à cet instant, j'avais enfin l'impression d'être un vrai Smedry, peut-être même un vrai roi.

— Pour l'heure, la cité est protégée, poursuivis-je. Mais les tunnels constituent toujours une menace. Je veux que tous les

guetteurs reprennent leur place et sonnent l'alarme en cas d'infiltration. Nous allons tenir. Nous allons gagner. J'en fais le serment.

— Votre Majesté, intervint Aluki en indiquant la demi-sphère de Verre protecteur au-dessus de nos têtes. Ils ont percé le dôme. Ils vont sûrement exploiter cet avantage.

— Je sais, reconnus-je. On s'en occupera le moment venu. Demande à un garde d'observer les mouvements de l'armée bibliothécaire. Demande à mes conseillers s'ils ont des idées pour boucher ce trou.

— Oui, Votre Majesté. Et euh... vous, vous allez faire quoi ?

J'inspirai un grand coup.

— Il est temps d'affronter ma mère.

Chapitre NCC-1701

En l'an de grâce 1119, si vous croisie une vieille connaissance sur le chemin de l'échoppe « Cottes de Mailles À Gogo » et lui disiez qu'il était un vilain, vous ne feriez en réalité que décrire sa condition de paysan.

Si la scène se déroulait en 1200 (et sur le chemin de la librairie où vous comptez acheter le nouveau roman palpitant intitulé *le Lancelot en Prose*), dire de quelqu'un qu'il ou elle est vilain ou vilaine reviendrait à dire qu'il ou elle est un rustre.

En 1620, une personne vilaine est sale.

En 1660, elle est malhonnête.

Vers les années 1700 (en route pour un petit slam au concert d'un certain Mozart), vous utiliseriez ce terme pour qualifier quelque chose ou quelqu'un de laid, d'avare ou de dangereux.

Parfois, il est difficile d'appréhender tous les changements qui ont lieu autour de nous. Même la langue change et un même mot peut avoir plusieurs significations selon l'époque, le lieu et le ton. « Terrible » par exemple désignait jadis un objet digne de terreur (comme « terrifiant ») et non pas un truc hyper génial. « Méchant » voulait dire « malchanceux » et « mesquin(e) » désignait sans les insulter un jeune homme ou une jeune fille.

(Alors la prochaine fois que vous vous retrouvez au milieu d'un groupe de potes, saluez-les donc d'un « bonjour les mesquins ». Je suis sûr que l'expérience sera très instructive.)

Les gens aussi changent. En fait, ils changent en permanence. On fait semblant de croire que chacun reste le même, mais il y a toujours de nouvelles expériences, de nouvelles pensées, de nouvelles idées qui nous transforment. Peut-être bien que, comme l'a assuré Héraclite, on ne peut pas se baigner deux fois dans la même rivière... mais je crois que la métaphore suivante aurait été beaucoup plus puissante : « On ne peut jamais rencontrer la même personne deux fois. »

Les Mokiens n'avaient pas installé ma mère avec le reste des prisonniers dans l'université. Je leur avais demandé de la mettre

dans un endroit très sûr et ils n'avaient pas de prison. (Cela vous surprendra peut-être. Mokia est exactement le genre de pays auquel les Bibliothécaires ne veulent pas que vous croyiez. Un paradis dont les habitants sont tous instruits, où les disputes n'en viennent jamais aux mains, où les débats sont menés à grand renfort de thé chaud et de raisin frais.)

Non, les Mokiens n'avaient pas de prison. Par contre, ils avaient un zoo.

Enfin, c'était plus une ferme expérimentale, un endroit où ils gardaient les animaux exotiques afin de les examiner au nom de la science. Ma mère, Shasta Smedry, était enfermée dans une vaste cage aux barreaux épais qui semblait avoir récemment accueilli un tigre ou autre gros fauve. Il y avait un petit bassin, un tronc pour grimper et plusieurs amas de rochers.

Malheureusement, les Mokiens avaient évacué le félin avant de faire entrer ma mère dans l'enclos. Ça valait sûrement mieux pour lui.

J'approchai de la cage, encadré par deux gardes. Shasta était assise sur des pierres plates, les jambes bien sagement croisées sous sa longue jupe grise. Ajoutez une veste assortie et un chemisier blanc à col montant, et vous aurez la panoplie complète de la petite Bibliothécaire. Ma mère, donc. Elle portait également des lunettes à monture d'écailles, mais mes Verres d'Oculateur me précisèrent tout de suite qu'elles n'étaient pas magiques.

— Mère, dis-je froidement.

— Fils, répliqua-t-elle.

Permettez-moi de noter au passage que la situation était très, très étrange. Je m'étais naguère (lors de ma première infiltration de bibli) retrouvé dans une position quasiment identique. Sauf qu'à l'époque, les rôles étaient inversés et c'était moi derrière les barreaux.

Je ne me sentais pas plus en sécurité maintenant.

— J'ai besoin de la formule de l'antidote, déclarai-je. Pour annuler les effet de vos fusils incapacitants.

— Dans ce cas, rétorqua-t-elle, il est fort dommage que je ne la connaisse pas.

Je la fixai du regard.

— Je ne te crois pas.

— Hmmm, fit-elle. Si seulement il existait un moyen de savoir si je mens ou pas.

Je rougis, puis sortis piteusement mon Verre Révélateur de ma poche. Je l'appliquai contre mon œil.

— Je ne connais pas cette formule, déclara-t-elle en me regardant en face.

Les mots s'échappèrent de sa bouche en une fumée blanche. Elle disait la vérité. Mon cœur se serra.

— Je n'appartiens pas à l'Ordre du Verre Brisé, continua-t-elle. Ils ne me confieraient pas un renseignement aussi capital ; ils ne le confieraient pas à un simple employé. Ce secret est bien gardé, tout comme celui du remède au coma causé par les lances mokiennes.

Je me tournai à demi vers Aluki. Celui-ci opina.

— Très peu sont au courant, Votre Majesté, confirma-t-il. La reine était dépositaire de la recette ainsi que le...

— Chut ! ordonnai-je en pointant un doigt vers ma mère.

Elle se contenta de lever les yeux au ciel.

— Tu crois que je m'intéresse à cette petite échauffourée, Alcatraz ? L'issue de ce siège me laisse totalement indifférente.

Elle disait vrai.

— Alors pourquoi t'infiltrer dans la ville ?

Elle se contenta de me sourire. Un sourire entendu, insupportable. C'est elle qui m'avait suggéré d'utiliser mon Verre Révélateur. Elle ne risquait donc pas de se trahir. À moins, évidemment, que je ne la distraie ou que je ne la prenne par surprise.

— Je sais ce que vous mijotez, toi et Père, repris-je. Les Sables de Rashid, le livre que vous vouliez tous les deux trouver à Nalhalla...

— Tu ne sais rien.

— Je sais que tu cherches le secret des Talents, que tu as épousé Attica pour avoir accès à l'un des dons Smedry, pour les étudier, et peut-être pour pouvoir t'approcher de toute la famille. Tu as toujours agi à cause des Talents. Et maintenant tu essayes de découvrir comment les Incarnas ont réussi à obtenir leurs pouvoirs.

Elle m'examina en silence. Quelque chose dans ma tirade l'avait rendue hésitante. Elle me regardait d'un œil nouveau.

— Je sens un changement en toi, Alcatraz.

— Ouais, j'en ai mis un propre ce matin.

Elle leva encore une fois les yeux au ciel, puis se mit debout.

— Range ce Verre, ordonna-t-elle, renvoie tes gardes et discutons.

— Quoi ? Pourquoi je ferais un truc pareil ?

— Parce que tu dois obéir à ta mère.

— Ma mère est une Bibliothécaire impitoyable, malveillante, égocentrique et à tendances totalitaires !

— Nous avons tous nos défauts, déclara-t-elle en s'éloignant. Fais ce que je te demande sinon je me tais. À toi de choisir.

Je grinçai des dents, mais je ne voyais pas vraiment d'autre option. Je remis à contrecœur mon Révélateur dans ma poche, congédiai mon escorte d'un geste et me précipitai après Shasta. À présent, il me serait impossible de savoir avec certitude si elle me mentait ou non. J'espérais bien malgré tout tirer un ou deux renseignements de cette conversation. Pourquoi avait-elle accompagné le groupe d'infiltrés ? Peut-être qu'elle savait quelque chose, quelque chose qui pourrait nous sauver.

Avant que j'ouvre la bouche, une sirène retentit dans la cité : un de nos guetteurs venait d'apercevoir les prémices d'un tunnel. Je croisai les doigts pour que les soldats soient capables de contenir l'intrusion. Je m'approchai de ma mère, qui se tenait à présent hors de portée de voix d'Aluki et des autres. J'imaginai qu'elle voulait me parler seule à seul de façon à mieux m'embobiner. À me forcer à la libérer.

Aucune chance. Je n'avais pas oublié qu'elle avait livré Himalaya à ses bourreaux, ni qu'elle m'avait vendu (moi, son propre fils) à Blackburn, l'Oculateur Noir borgne.

— Que crois-tu savoir à propos des Talents des Smedry ? dit-elle, les bras croisés.

Son sourire satisfait avait disparu. Elle était très sérieuse, menaçante même. Sauf que le gros joujou en caoutchouc pour tigre derrière elle cassait un peu sa baraque.

— On y a réfléchi avec Kaz, répondis-je. Les Incarnas voulaient transformer les gens en Verres.

— Que c'est mal dit, commenta-t-elle avec mépris. Les Incarnas ont découvert la source des Verres magiques. L'âme de chaque personne possède une certaine puissance, une énergie. Les Verres, eux, ne disposent pas de force intrinsèque. Tout ce qu'ils font c'est

concentrer l'énergie de l'Oculateur, la déformer et la transformer en quelque chose d'utile. Comme un prisme réfracte la lumière. La clé, ce sont les yeux. Les poètes les ont appelés les fenêtres de l'âme. Hé bien, les fenêtres laissent passer la lumière dans les deux sens, n'est-ce pas ? En te regardant dans les yeux on peut voir ton âme, mais quand toi tu regardes quelqu'un l'énergie de ton âme fuse. Si des Verres se trouvent sur le chemin de ce flux, alors ils le transforment en autre chose. Parfois, ce qui change c'est ce qui entre, ce qui pénètre ta rétine, et tu peux ainsi voir des choses qu'il te serait normalement impossible de distinguer. Dans d'autres cas, le changement touche ce qui sort, et te voilà à lancer des éclairs ou des coups de vent avec les yeux.

— N'importe quoi, coupai-je. J'ai eu des Verres qui marchaient même quand je ne les portais plus.

— Ton âme continuait de les alimenter, persista-t-elle. Avec certains Verres, il faut activement regarder à travers pour qu'il se passe quelque chose. Pour d'autres, il suffit que ton âme soit près d'eux et ils s'activent au moindre contact.

— Pourquoi me dis-tu tout ça ?

— Tu vas comprendre, fit-elle mystérieusement.

Je n'avais aucune confiance en elle. Je pense que personne, même avec ne serait-ce qu'un demi-cerveau, n'aurait jamais fait confiance à Shasta Smedry.

— Et les Incarnas alors ? relançai-je.

— Ils voulaient exploiter cette énergie. L'âme vibre en chacun de nous de façon unique en émettant une musique qui nous est propre, comme le cristal pur produit un son si on le frotte correctement. Les Incarnas croyaient pouvoir changer la vibration de l'âme afin de manifester son énergie. Les hommes ne devaient pas « devenir des Verres » comme tu dis. En fait, ils devaient devenir capables d'utiliser les pouvoirs des vibrations de leur âme.

Les pouvoirs des vibrations de leur âme ? Ça a un petit air de tube disco des années soixante-dix, pas vrai ? Je ferais vraiment bien de monter un groupe ; on chanterait tous ces morceaux et ce serait top.

— Parfait, repris-je. Mais il y a eu un problème, n'est-ce pas ? Les Talents étaient... défectueux. Au lieu de créer des super héros, les Incarnas se sont retrouvés avec des gens incapables de se contrôler.

— Oui, confirma-t-elle l'air songeur. Tu y as réellement beaucoup réfléchi.

Une vague de fierté rebelle m'envahit. Ma mère (que j'avais connue sous la fausse identité de Miss Fletcher, l'assistante sociale qui m'avait suivi durant mon enfance) m'avait rarement fait l'honneur d'un compliment.

— Tu veux les Talents pour toi toute seule, accusai-je en m'efforçant de ne pas perdre le fil. Tu veux les donner aux armées Bibliothécaires pour les rendre invincibles.

Elle leva les yeux au ciel.

— Ne va pas prétendre le contraire, dis-je. Tu veux garder les Talents pour toi ; mon père veut les distribuer à tout un chacun. C'est pour ça que vous vous êtes disputés, pas vrai ? Quand vous avez découvert le moyen de collecter les Sables de Rashid, vous vous êtes rendus compte que vous n'étiez pas d'accord sur la façon d'utiliser les dons.

— On peut dire ça, convint-elle.

— Mon père voulait les donner à tous, toi tu voulais en faire la chasse gardée des Bibliothécaires.

— Oui, répondit-elle franchement.

Je tiquai. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle l'admette.

— Ah, euh, bon. Hmm.

J'aurais dû être plus attentif à son côté « Bibliothécaire impitoyable, malveillante, égocentrique et à tendances totalitaires ».

— Bien, maintenant qu'on a enfoncé quelques portes ouvertes, enchaîna-t-elle, peut-on reprendre notre conversation sur les Incarnas ?

— D'accord. Alors, que s'est-il passé ? Pourquoi les Talents sont-ils si difficiles à maîtriser ?

— Nous l'ignorons, avoua-t-elle. Les sources (les quelques textes que je me suis fait lire grâce aux Verres Traducteurs) divergent. Il semblerait que... quelque chose se soit immiscé dans les Talents, une source d'énergie que les Incarnas utilisaient pour transformer les vibrations de l'âme. Les dons s'en sont retrouvés infectés, ils sont devenus plus destructeurs, plus imprévisibles.

Le Talent Obscur... songai-je, repensant encore aux inscriptions dans le tombeau d'Alcatraz Premier.

— Tu voulais savoir pourquoi je te raconte tout ça, ajouta ma mère. Hé bien... tu t'es montré très... tenace, tu n'as eu de cesse de mettre ton nez dans mes affaires. Ta présence à Tuki Tuki a achevé

de me convaincre que je ne pouvais plus me permettre de te négliger. Il est temps de conclure une alliance.

— Pardon ?!

— Une alliance. Entre toi et moi, dans l'intérêt général.

— Par intérêt général, tu entends le tien, j'imagine ?

Elle arqua un sourcil.

— Ne me dis pas que tu n'as pas encore compris, fit-elle. Je te croyais malin.

— Fais comme si j'étais déébilissime.

— Qu'est-il arrivé aux Incarnas ?

— Ils ont disparu, dis-je. Leur culture a été détruite.

— Par quoi ?

— On l'ignore. Sûrement quelque chose d'incroyable, de grande ampleur, quelque chose...

Et enfin je captai. J'aurais dû le comprendre beaucoup plus tôt. Vous aviez certainement deviné depuis longtemps. Mais bon, vous êtes bien plus intelligent que moi.

J'avais eu un mauvais pressentiment pendant le discours que mon père avait tenu devant les foules nalhalliennes quand il leur avait annoncé qu'il voulait donner un Talent à tous. Mais je n'avais pas réalisé l'énormité de la chose à ce moment-là. Ni l'énormité du danger.

— Quelque chose a éradiqué la civilisation incarna, m'entendis-je reprendre. Quelque chose de si épouvantable que mon ancêtre Alcatraz Premier a été forcé de briser sa propre langue pour éviter que quiconque ne répète la même erreur...

— C'était ça, coupa Shasta à mi-voix. Le secret des Talents. Imagine à quoi ressemblerait un monde où chaque individu en posséderait un. Rien que le clan Smedry a déjà une terrible réputation : destructeurs, causeurs d'accidents, fous à lier. Les philosophes ont pressenti que ce sont vos dons (leur nature indomptable, l'imprévisibilité de vos vies quand vous êtes jeunes) qui vous rendent tous si imprudents.

— Et si tout le monde en avait un, déduisis-je, ce serait le chaos total. Tout le monde se mettrait à se perdre, à multiplier des nounours, à casser des trucs...

— Voilà ce qui a détruit les Incarnas, conclut ma mère. Attica a

refusé d'écouter mes avertissements. Il est déterminé à ce que le savoir soit partagé avec le plus grand nombre. Pour lui, vouloir garder cette information secrète relève d'un idéal « Bibliothécaire ». Mais la totale liberté d'information n'a pas toujours du bon. Imagine, si tout un chacun disposait des connaissances, des compétences et des ressources nécessaires à la fabrication d'une arme nucléaire ? Ce serait bien ? Parfois, les secrets sont *importants*.

Je n'étais pas certain d'être entièrement d'accord, mais son argument semblait assez irréfutable. Je la regardai et m'aperçus que, pour la première fois depuis que je la connaissais, elle paraissait honnête. Bras croisés sur la poitrine, elle affichait un air désespéré.

Je la soupçonnais de toujours aimer mon père. Mon Verre Révéléteur m'en avait donné un indice quelques mois plus tôt. Pourtant, elle se démenait pour l'arrêter, pour voler les Verres Traducteurs, l'empêcher de récupérer les Sables de Rashid. Elle n'avait pas hésité à utiliser son propre fils comme leurre, comme piège pour se mettre ces Sables dans la poche.

Je sortis mon Révéléteur de ma poche en hésitant. Elle avait les yeux dans le vague et ne me prêtait plus attention.

— Ce savoir est *trop* dangereux, reprit-elle sans mentir.

Ou du moins, c'était vrai pour elle.

— Si je pouvais empêcher qu'il se propage, je le ferais, continua-t-elle comme si elle avait carrément oublié ma présence. Le livre qu'on a trouvé à Nalhalla ? Je l'ai brûlé. Fini. Mais Attica n'abandonnera pas pour autant. Il trouvera un moyen, à moins que je ne mette un terme à tout ça maintenant. Biblioden avait raison. Ce secret doit rester sous contrôle. Pour le bien de tous. Pour celui de mon fils. Pour celui d'Attica...

Mon monocle me montrait que tout cela était la vérité. Je le rangeai dans ma veste et réalisai en cet instant terrible que j'avais commis une erreur monumentale : ce n'était pas ma mère la méchante de cette histoire.

L'affreux jojo, c'était mon père.

Était-il possible que les Bibliothécaires aient eu en fait raison ?

Chapitre 4815162342

Là, dans ce zoo abandonné, j'eus une révélation. Une révélation terrible, quelle que soit la définition que vous choisissiez pour ce mot.

Cela ressemblait pas mal au moment où j'avais vu pour la première fois la carte du monde accrochée au mur de la réserve de ma bibliothèque de quartier. Le planisphère montrait des continents auxquels je ne m'attendais pas. Contempler cette carte (et considérer l'information qu'elle contenait) avait obligé mon esprit à s'étendre, à s'étirer et à appréhender un espace dont il avait jusque-là ignoré l'existence.

Après avoir passé tant de temps en compagnie de Papi Smedry et des autres, j'en étais tout naturellement venu à partager leur point de vue. Le mode de vie des Smedry consistait à se comporter avec une imprudence frisant l'irresponsabilité. Nous étions une bande d'indomptables, nous nous mêlions d'événements importants et prenions des risques énormes. Nous faisons beaucoup de bien autour de nous, mais c'était uniquement parce que les Chevaliers de Crystallia nous canalisait avec soin et que nous avons un fort sens de l'honneur.

Mais si tout le monde se mettait à agir comme nous ? L'analogie proposée par ma mère était juste. Si chaque individu recevait une bombe assez énorme pour anéantir une ville, la plupart aurait sans doute une réaction raisonnable. Mais il suffisait d'une erreur pour tout fichir en l'air.

Les Bibliothécaires avaient-ils raison de vouloir dissimuler certaines informations ?

Je me disais que oui, peut-être. Mais bien sûr, ils avaient tort sur bien d'autres sujets. Ils contrôlaient trop et cherchaient à imposer leur façon de faire par la force et la conquête. Ils mentaient, ils dénaturaient, ils réprimaient.

Pourtant cela ne les empêchait pas d'être dans le vrai à l'occasion, quand les membres de ma famille se plantaient complètement. Et il était tout à fait possible que ma mère (aussi arrogante, sournoise et méprisante fût-elle parfois) se soit embarquée dans une action noble tandis que mon père faisait son téméraire.

S'il obtenait ce qu'il voulait, ce pourrait être la fin du monde.

Là, dans ce zoo, je réfléchis encore et encore, et tout changea. Ou bien c'est moi qui changeai et le reste du monde demeurait le même. Ou encore nous changeâmes tous les deux.

Des fois, j'aimerais bien que la fichue rivière d'Héraclite arrête de couler cinq minutes. Tant que rien ne bouge, c'est plus facile à comprendre, plus facile de prendre un peu de recul.

Mais la vie n'est pas comme ça. Et parfois, vos ennemis d'hier deviennent vos alliés du jour.

— Je vois que tu as compris, dit ma mère.

— Oui.

— Alors c'est la trêve ? reprit-elle. Nous allons unir nos efforts pour l'arrêter ?

— Il faut encore que je réfléchisse.

— Fais vite, prévint-elle en levant les yeux vers le ciel. Tuki Tuki est condamnée. Nous devons atteindre les catacombes rapidement et faire ce que nous avons à faire sans tarder. Nous devons quitter la ville avant qu'elle ne tombe.

— Je refuse d'abandonner Tuki Tuki ! m'exclamai-je.

— Le combat est inutile à présent, dit-elle. Avec ce trou dans le dôme... L'Ordre du Verre Brisé a des rob-houx. Ils vont descendre en piqué sur la capitale d'un instant à l'autre.

— Attends, coupai-je. Des rob-houx ? Ce ne serait pas par hasard des hiboux géants robotisés ?

— Évidemment.

— C'est le truc le plus déébiltique que j'aie jamais entendu.

— Et comment les appellerais-tu ? s'enquit-elle.

— Des *bo-bots*, bien sûr. Puisqu'ils apportent douleur et destruction. Sans blague.

Elle soupira.

— Bref, enchaînai-je. Je ne pars pas. Les Mokiens comptent sur moi. Ils ont *besoin* de moi.

— Alcatraz, nous essayons de sauver l'humanité de l'extinction de masse. À côté de ça, la survie d'une ville n'a pas d'importance. Tu crois que c'était facile pour moi de te traiter comme je l'ai fait

pendant toutes ces années ? J'ai agi ainsi parce que je savais que l'enjeu était autrement plus vital.

— Super, raillai-je en m'éloignant, tu mérites un prix pour ton instinct maternel incomparable, Shasta.

— Alcatraz !

Je l'ignorai. Trop de choses se bousculaient dans ma tête, je devais y mettre de l'ordre. En chemin, je croisai Hidée et Aluki qui venaient à ma rencontre. Ma cousine portait un sac à dos rempli de peluches tandis que le guerrier tenait sa lance enflammée à la main.

— Votre Majesté, commença ce dernier. Lady Hidée vient de nous annoncer que les guetteurs ont repéré quelque chose au dehors. Nous avons des ennuis.

— Des hiboux géants robotisés ? devinai-je.

— Oui.

— Combien ?

— Des centaines ! s'écria Hidée. J'ai voulu les compter mais Aluki m'en a empêchée.

— C'est sûrement pour le mieux, notai-je.

— Ils ont dû les garder en réserve en attendant que le dôme soit percé, estima le militaire. Pour mieux nous surprendre. Votre Majesté, ils vont maintenant pouvoir parachuter des milliers de soldats ! Nous n'avons aucune espèce de force aérienne. Ils vont nous balayer en quelques minutes !

— Je...

Mes deux compagnons me dévisageaient avec insistance. Avec désespoir.

— Je ne sais pas quoi faire, murmurai-je en portant une main à ma tempe.

— Vous savez forcément quoi faire, lança Aluki. Vous êtes roi !

— Ça ne veut pas dire que j'ai réponse à tout ! me défendis-je.

Les révélations de ma mère m'avaient secoué, déstabilisé.

Le changement. Un homme peut se montrer sûr de lui un moment puis, sous l'effet d'une découverte quelconque, se trouver si perturbé qu'il en perd toute sa confiance en lui. Si ma mère était du côté du bien et mon père s'efforçait de détruire la planète...

Je lui avais sauvé la vie. Si tout partait en vrille, ce serait de ma

faute. Quelles autres abominables erreurs avais-je commises ?

Mais en même temps, pouvais-je croire Shasta ?

Elle a raison, songeai-je en sentant monter en moi une indicible horreur. Tout ce qu'elle avait dit pendant que je l'observais avec mon Verre Révélateur... les paroles de mon père... mes recherches... mes sentiments et mes propres expériences avec le Talent Obscur. Tout se mit à se mélanger et à bouillonner dans ma tête, comme un ignoble smoothie du genre qu'on sert à la cafète du club de gym des Enfers.

Le Talent Obscur, *mon* Talent, voulait que tout le monde soit comme les Smedry. Je devinai qu'Alcatraz Premier avait réussi à le contenir au sein de notre famille, limitant ainsi sa puissance... et ses dégâts. C'était grâce à lui que, si quelqu'un devenait Smedry (par mariage par exemple), il ou elle obtenait un don ; mais dès qu'une personne était trop éloignée de la lignée principale, ses enfants naissaient sans Talent. N'étaient Smedry que les cousins de la lignée directe, celle qui allait de mon grand-père, à mon père, à moi.

C'était donc limité. Mais mon père voulait ouvrir grand les portes. Face à tout ça, je me sentais si insignifiant. Si imparfait.

— Alcatraz... reprit Hidée, de l'espoir plein les yeux. Il nous faut un plan.

— Je n'ai pas de plan ! rétorquai-je, peut-être un peu trop fort. Laissez-moi tranquille. J'ai juste... j'ai besoin de réfléchir !

Je m'enfuis en courant, mon sac de peluches me battant le dos. Derrière moi, les deux Mokiens restèrent plantés sur place, abasourdis. Oui, c'était une réaction amère et gamine. Mais souvenez-vous que *j'étais* un gamin ! Dans les Royaumes Libres, on traite les gens en fonction de leurs actions et indépendamment de leur âge. Il n'empêche que je n'avais malgré tout que treize ans. Pas étonnant que je me sente parfois dépassé. Surtout que je venais d'apprendre que j'avais malencontreusement voué l'humanité à l'anéantissement.

Ça fait bizarre, dit comme ça, non ? Un ado, un simple ado, qui détruit le monde. Ridicule comme image.

(Ridicule ou très ridicule ? Hé bien, je dirais aussi ridicule qu'une escouade de police montée canadienne à califourchon sur des lézards et qui se balance des bouts de fromage les uns sur les autres. Mais je m'égare. Et puis, cet épisode ne fait même pas partie de ce bouquin.)

Tout était sens dessus dessous. J'aurais dû capituler au nom de la

cité... j'aurais dû... Je ne savais pas ce que j'aurais dû faire. Rester au Chutland sûrement, bien planqué sous ma couette. Ne jamais suivre Papi Smedry.

J'aurais sans doute fini trucidé, mais au moins je n'aurais pas mis la planète en danger de mort.

Je regardai vers le ciel. De gigantesques hiboux mécaniques filaient dans la nuit vers le trou dans le dôme. Il y avait au moins cinquante Bibliothécaires à bord de chaque engin.

Mais qu'est-ce que je pouvais y faire ?

Je virai à gauche, suivant un sentier herbeux entre deux bâtiments du zoo, de façon à ce qu'Hidée et Aluki ne puissent plus poser leurs yeux débordant de déception sur moi. En haut, de terribles cris retentirent.

Juste à cet instant, le sol trembla. Les Bibliothécaires avaient-ils trouvé d'autres robots pour inonder la ville de rochers ? Non, ce n'était pas toute la cité qui tremblait. Seulement le sol directement à mes pieds.

Un orifice s'ouvrit exactement sous mes semelles. Je glapis en tombant dans le tunnel que venait de creuser une énième équipe d'infiltration ennemie. Le sillon débouchait juste là où je me tenais.

Pas de bol.

Chapitre ???

Je suis navré, mais je suis à présent obligé de me contredire. Oui, je sais, c'est très surprenant. Après tout, je ne me suis jamais montré incohérent dans mon autobiographie. Mais il est temps de faire une exception. Une seule. J'espère que vous me pardonneriez.

Ne mimez pas ce chapitre.

Je sais que vous avez mimé chaque événement de ce livre depuis que je vous ai demandé de le faire. Quand j'ai sauvé la cité en renforçant le dôme, vous étiez là, le nez écrasé contre la fenêtre de votre chambre. Quand j'ai eu cette longue conversation avec ma mère, vous avez répété les mêmes phrases à la vôtre. (Ça l'a un peu déboussolée, pas vrai ?) Quand Bastille et compagnie ont balancé leurs nounours sur les robots, je suppose que vous avez couru dans toute la maison en jetant des peluches sur tout ce qui bougeait. Et quand j'ai déniché tous les sachets de nouilles au beurre dans la cuisine et que je me les suis expédiés à moi-même par la poste, vous en avez fait autant chez vous et avez envoyé le tout à mon attention chez mon éditeur.

Oh ! Vous n'avez pas lu ce passage ? C'était entre les chapitres 24601 et 070706. Si, si, je vous jure. Vous devriez le mimer tout de suite. J'attendrai.

Mais bon, surtout, ne jouez pas ce chapitre-ci. Vous allez vite comprendre.

Ma chute se termina abruptement lorsque je percutai une bande de Bibliothécaires stupéfaits. Je me débattis en jurant. Dans le noir du tunnel, tout n'était qu'une masse confuse de chair et de terre. Il y avait des membres partout. J'avais l'impression d'être tombé dans une poubelle pleine de bras de mannequin.

Je sentis quelque chose décrire une courbe autour de moi, un fil de fer, une corde. Je voulus crier, mais un bâillon vint se placer dans ma bouche ouverte.

Trente secondes plus tard, les soldats me sortaient du trou, ligoté, incapable de bouger et de parler. C'était arrivé si vite, c'était sidérant.

Les Bibliothécaires portaient leur uniforme habituel : nœud papillon, costume ou tailleur, mais en version camouflage ; les hommes étaient inconcevablement musclés, les femmes minces, mais dangereuses. Ils étaient armés et leurs mouvements dégageaient une espèce d'élégance menaçante. Ce groupe d'infiltrés me parut particulièrement chevronné. Sauf que, curieusement, aucun d'entre eux n'était équipé de Verres de Combat.

Je tentai de hurler de nouveau, afin de donner l'alerte à Aluki et Hidée qui se trouvaient tout près, mais le bâillon était fermement en place. Mes ravisseurs se mirent à converser dans une langue que je ne reconnus pas. C'était étonnant, mais en fait, pas tant que ça : tous les Bibliothécaires du Chutland ne viennent pas de pays où on parle comme vous et moi.

Je m'efforçai au calme, respirant profondément. Mon Talent me libérerait de cette corde daibile, aucun problème. Il fallait juste que je l'enclenche au bon moment, quand les autres regarderaient ailleurs.

Quelques-uns partirent inspecter l'allée qui m'avait conduit jusqu'ici tandis que deux autres (une grosse brute mâle et une bonne femme rousse) entreprenaient de me fouiller. La femme me délesta de mon sac à dos. L'homme, lui, me lia les mains avec une ficelle.

La rousse ouvrit mon sac. Elle arqua un sourcil en voyant les peluches, mais les replaça à l'intérieur sans un mot. Elle s'attaqua ensuite aux poches de ma veste.

S'ils trouvent mes Verres... songeai-je avec angoisse. Il était temps de se faire la malle. Mon Talent les prendrait sûrement au dépourvu. Ce serait le moment de prendre la poudre d'escampette. J'inspirai un grand coup, puis activai mon don.

Rien. Il ne se passa rien.

Bon, d'accord, c'est un petit mensonge. Il se passa plein de trucs. Des oiseaux nous survolèrent. Un scarabée traversa un brin d'herbe, la pelouse transforma le dioxyde de carbone en sucre grâce à l'énergie solaire. Mon cœur battit (très vite), les Bibliothécaires papotèrent (très bas) et la Terre tourna (très insensiblement).

Ce que je voulais dire, en fait, c'est que du point de vue de mon Talent, il ne se passa rien.

Il ne s'enclencha pas. Rien ne cassa. Envahi par le désespoir, je renouvelai ma tentative. Le Talent refusait. J'avais l'impression de le sentir là-dedans, bouillonnant, furieux. Après moi. Comme s'il

était vexé par la conversation que j'avais eue avec ma mère.

Il y avait longtemps que je n'avais eu du mal à faire obéir mon don. J'eus des flash-back des dernières années, je le revis sévissant à l'envi, brisant ce que je voulais garder intact et ignorant ce que je souhaitais démolir.

Je me tortillai sous mes liens et le gros costaud qui me servait de gardien me repoussa au sol. Il avait un visage cruel.

La femme laissa échapper une expression de surprise en découvrant mes Verres d'Oculateur dans une de mes poches.

La mine de ses complices s'assombrit. « Ma » Bibliothécaire brandit une espèce de petit pistolet et le pointa sur mes lunettes.

Les Verres se vaporisèrent immédiatement ; il n'en resta plus qu'un tas de poussière qui disparut à son tour. La femme secoua la monture (indemne), l'inspecta, puis la jeta par terre.

Mais oui ! réalisai-je. C'est l'Ordre du Verre Brisé qui commande cette armée. Et ils détestent le verre. Cette fois, j'étais carrément en panique. Je me démenais tellement que le baraqué maugréa quelques mots indistincts et sortit quelque chose de son veston. Un autre genre de pistolet.

J'écarquillai les yeux. Il pointa l'arme sur moi et appuya sur la détente.

Puis je mourus.

Non, vraiment, je mourus. Mort, mort, mort.

Plaît-il ? Vous dites ? Comment puis-je être mort ? D'après vous, j'ai survécu assez longtemps pour écrire ce bouquin ?

Mmh... hum... C'est peut-être mon fantôme qui l'écrit.

Et toc.

BOUH !

Bref. Vous avez raison. Le coup ne me tua pas. L'engin tira une espèce de fléchette attachée à une corde, qui se planta dans l'herbe. Le Bibliothécaire rappuya sur la gâchette en visant de l'autre côté et

la corde se tendit, me plaquant encore un peu plus au sol. La rousse, quant à elle, se mit à découper ma veste pour me l'enlever.

Oui, tout à fait. Ma veste verte préférée. Celle que je portais depuis mon départ du Chutland.

Cette fois, songeai-je, c'est la guerre !

(Et s'il vous plaît, n'allez pas raconter à Bastille que j'étais presque aussi dévasté par la perte de mon treillis que par sa mise en coma aux mains de l'ennemi.)

Les deux méchants s'éloignèrent. Je me débattais en vain. Littéralement cloué au sol, bâillonné, j'étais désespéré. Au-dessus de moi, les robots hiboux descendaient sur la ville, prêts à décharger leur cargaison de soldats. Les cris s'élevaient de partout dans la capitale. La panique gagnait du terrain.

C'est généralement dans ces moments-là que je ponds un plan génial qui sauve tout le monde. Je me creusai à fond la tête, envisageai toutes mes options. Mais rien ne me vint. J'étais incapable de bouger, mon Talent refusait de marcher et je n'avais pas de Verres. Un milliard (grosso modo) de Bibliothécaires envahissaient Tuki Tuki par voie aérienne et il restait encore des heures avant l'aube.

Pourquoi est-ce que je me retrouvais tout le temps dans ce genre de situations ? Les six derniers mois de ma vie n'avaient été qu'une succession de désastres et de gaffes. Je n'étais pas doué pour combattre le Verre Brisé, les Oculateurs Noirs et les autres ; j'étais juste très fort en kidnapping (le mien), en emprisonnement (pareil) et en goudronnage (itou).

Tout comme mon don, mon cerveau ne m'était d'aucun secours. Ça arrive parfois, surtout quand vos victoires ont l'air si accidentelles, comme c'est souvent le cas des miennes. Et puis, même si je parvenais (allez savoir comment) à m'échapper, Tuki Tuki ne serait pas sauvée pour autant. Je ne pouvais pas arrêter des milliers de soldats ennemis.

C'était sans espoir.

Je tournai les yeux vers les deux Bibliothécaires. Ils venaient de trouver mes Traducteurs.

En un éclair, ils les détruisirent.

Mon héritage venait de se volatiliser. L'une des paires de Verres les plus puissants jamais créés, à partir de sable que mon père avait passé plus d'une décennie à rassembler. Et ces deux ahuris venaient

de l'anéantir sans même savoir de quoi il s'agissait vraiment.

Tant pis.

À ce stade, je vous énerve sûrement un peu. Vous êtes certainement en train de crier : « Hé, Alcatraz ! Tu peux le faire, bonhomme ! » ou bien : « Hé andouille, arrête de déprimer et *fais quelque chose !* »

Si vous êtes dans l'un ou l'autre de ces cas, puis-je vous rappeler que vous hurlez sur un livre ? Ce n'est pas lui qui va vous répondre, vous savez. Ça vous arrive souvent de parler à des objets inanimés ? (Pétard, vous êtes vraiment bizarres.)

Enfin bref, à chaque fois que je m'étais retrouvé dans ce genre d'impasses, j'avais toujours réussi à échafauder un plan mortel à la dernière seconde. Mais c'est vraiment dur d'être génial à la demande. Parfois, vous êtes coincé et il n'y a réellement pas d'issue.

Je gisais donc là, les yeux braqués vers le dôme percé. Qu'avais-je accompli depuis ma rencontre avec mon grand-père ? J'avais sauvé mon père et, ce faisant, l'avait involontairement aidé dans sa mission insensée de donner des Talents à tous. À Nalhalla, je lui avais récupéré ses Verres Traducteurs. Encore un pas de plus vers la fin du monde.

Et maintenant, j'étais à Mokia. J'avais accepté le trône, j'étais roi. Pour quoi ? Pour pouvoir convaincre mes « sujets » de continuer le combat alors qu'ils auraient mieux fait de se rendre ? Pour causer la perte de Bastille ?

Les Bibliothécaires vaporisèrent ensuite mes Verres Messagers. Puis ce fut le tour d'un de mes Dispensateurs

Voilà, pensai-je. Enfin. J'ai échoué.

Tout là-haut, des soldats ennemis continuaient de fendre les airs à bord de leur rob-houx.

Et derrière eux, quelque chose apparut dans l'obscurité de la nuit.

D'abord minuscule, l'objet grandissait de seconde en seconde. Un objet, non, *des* objets volants.

Encore des Bibliothécaires, soupirai-je intérieurement. C'est clairement ça. Encore des Bibliothécaires dans de gigantesques oiseaux de verre. C'est parfaitement logique. Tiens, ces Bibliothécaires ont l'air drôlement bizarre avec leurs armures et leurs épées. On pourrait presque croire qu'il s'agit en fait de...

Je me redressai soudain, sous le choc. Enfin, je me serais redressé

s'il n'y avait pas eu l'énervant détail de mon ligotage-clouage-au-sol. Or donc, j'étais allongé, saucissonné, mais j'étais en tous les cas totalement sous le choc.

Là, semblant crever le ciel, venant de nulle part, surgit une flottille de véhicules translucides sur le dos desquels était juchée une horde de Chevaliers de Crystallia. Ils piquèrent en direction des hiboux. Des cris de guerre et des cris tout court s'élevèrent de la cité.

Ça avait marché. Mon plan daibile avait fonctionné.

Une explication s'impose peut-être. Vous souvenez-vous de ma conversation avec Kaz juste avant qu'il ne parte en mission commando contre les robots géants ? Vous devriez, ce n'était que quelques chapitres en arrière quand même. (Vous êtes trop occupés à causer à vos bouquins pour les lire, c'est ça ?) Bref, j'avais confié un message à mon oncle : « Dis à Papi Smedry qu'on a vraiment, vraiment besoin qu'il soit ici à minuit au plus tard. Que s'il n'est pas à Tuki Tuki avant ça, nous sommes fichus. »

Vous avez peut-être zappé ce passage. Naturellement, nous aurions aimé que mon grand-père débarque immédiatement, c'était l'évidence. Mais ce que Kaz m'avait raconté sur les Talents avait changé l'idée que je m'en faisais. La façon dont nous autres Smedry voyons le monde affecte le fonctionnement de nos dons. Prenez Hidée : si elle *croit* qu'il y a des milliers de peluches, alors c'est le cas. Ce n'est pas tant la réalité qui compte que notre vision de la réalité.

Les Talents de ma cousine et de Papi sont assez semblables. Elle déplace les objets dans l'espace et les met à l'endroit où elle pense qu'ils devraient se trouver. Le vieux bonhomme, lui, déplace les choses dans le temps et les met à l'instant où il pense qu'elles devraient se dérouler, du moment que cet instant correspond à l'idée qu'il se fait d'un retard.

Ça y est, vous avez des nœuds au cerveau ? Parce que si la réponse est oui, essayez donc de vous mettre à ma place. Pour résumer : vous croyez peut-être que le don de Papi ne marche que quand il est en retard. Erreur. Il ne s'enclenche que quand il *pense* être en retard.

Il était impossible qu'il fasse arriver les Chevaliers à Tuki Tuki à l'heure. Son Talent ne le permettrait pas. Mais s'il croyait qu'il était déjà en retard... Si je parvenais à le persuader qu'il avait besoin d'être là pour minuit...

Alors il se pouvait qu'il déboule à minuit et demie.

Un oiseau fendit le ciel avec sur son dos un vieillard à la tignasse blanche et au smoking reconnaissables entre mille. Il brandissait une épée en tous sens, tel un chef d'orchestre belliqueux. Je ne pus retenir un sourire. J'avais réussi à mettre mon grand-père en avance, en lui faisant croire qu'il allait être en retard.

Cela dit, j'étais toujours captif. Aucun Chevalier n'avait atterri dans les parages. Autour de moi, les Bibliothécaires ahuris avaient dégainé leurs pistolets. La rousse en lâcha même mes derniers Verres, mon ultime Dispensateur et mon Révélateur.

Les bruits de bataille s'amplifièrent.

Moi, je me sentais tout chose. J'étais convaincu que je ne pouvais pas sauver Mokia et pourtant c'est ce que je venais de faire. Ou du moins, j'avais rendu son sauvetage possible. En tant que roi, je n'avais donc pas totalement manqué à mes engagements envers mes sujets.

Mon moi passé avait eu assez de jugeote pour échafauder un plan, même si le moi futur n'avait pas réussi à l'imiter. (Pas le moi d'un futur lointain, comme celui qui est en train d'écrire ces lignes, je parle du moi d'un futur proche, le moi ligoté sur le gazon, qui est en fait le moi du passé puisque le moi de maintenant est celui qui écrit. D'ailleurs, ce moi-là aussi est du passé à l'heure où vous lisez ce paragraphe. Et même...)

— Tais-toi ! m'ordonnai-je à moi-même.

En tout cas, c'est ce que j'essayais de dire. À travers le bâillon, ça donnait plutôt : « Tfé fftwoah ! »

Ce n'était pas le moment de repenser à mes échecs, à mon passé ni à mon avenir. Parce que mes ravisseurs avaient reporté leur attention sur votre humble serviteur. L'un d'eux pointa son arme sur moi. Il visait ma tête.

Je paniquai. J'avais affaire à des membres de l'Ordre du Verre Brisé. C'étaient les plus dévoués, les plus fanatiques de tous les Bibliothécaires. Et ils détestaient farouchement les Oculateurs.

Ils savaient que j'en étais un et n'avaient pas l'intention de me laisser filer. Le tireur arma son revolver. Celui-ci ne ressemblait pas aux pistolets laser stylés que j'avais vu utiliser jusque-là dans le conflit. Non, on aurait dit un vieux flingue chutlandais. Le genre qui tire des balles et rend les cibles très, très mortes.

Je retentai d'activer mon Talent. Rien. Je me débattis. En vain. J'arrivais tout juste à tortiller ma main droite.

Un Bibliothécaire leva la voix, comme pour faire objection au meurtre d'un gamin ligoté.

Le type au revolver aboya quelque chose en retour et le débat fut clos. Il me regarda, la mine sombre.

Panique, panique ! Je ne pouvais pas échouer maintenant ! Pas avec tout encore en plan et rien de clair. Je devais savoir ! Qui avait raison : mon père ou ma mère ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? J'avais fait venir les Chevaliers à Tuki Tuki. Je ne pouvais pas mourir maintenant ! Je...

Les Bibliothécaires avaient abandonné mon sac à dos juste à côté de moi.

Les yeux écarquillés, je réalisai qu'un bout de ficelle sortait de la fermeture Éclair de la poche latérale. Une des goupilles des nounours rangés à l'intérieur. J'apercevais un peu de fourrure violette derrière l'étiquette.

Dans un effort désespéré, je tendis les doigts autant que possible et tirai sur le fil comme un fou. Le sac bascula vers moi, mais je ne fis qu'arracher l'étiquette.

Le Bibliothécaire appuya sur la gâchette.

Une détonation retentit.

Un éclair zébra l'air devant moi, le sac à dos explosa, se vaporisa et la balle disparut purement et simplement. La déflagration poursuivit sa route et, comme prévu, détruisit la corde, le bâillon, l'étiquette et tout ce qui m'entravait.

Naturellement, elle anéantit aussi tous mes vêtements.

Chapitre ∞

Vous comprenez maintenant pourquoi je vous ai demandé de ne pas mimer ce dernier chapitre ? Si vous avez décidé d'ignorer mon conseil, ne venez pas vous plaindre que vous avez des soucis. Ce n'est pas de ma faute si vous vous êtes attaché au tapis et que vous avez passé le reste de l'après-midi à courir tout nu dans la maison.

Bon bref. Ce que vous venez de lire est ce qu'on appelle un nounours dans le tiroir. Il s'agit d'une antique loi du conte qui dit : « Si un livre contient un nounours capable de détruire les vêtements par explosion, ce nounours doit *nécessairement* être utilisé pour détruire les vêtements d'un personnage avant la fin de l'ouvrage. » Il se trouve, heureuse coïncidence, que ce bouquin est le seul à inclure un tel animal et qu'il constitue donc la première, dernière et unique application de cette règle littéraire.

Le rayon d'action de la grenade n'était pas suffisant pour atteindre les Bibliothécaires. (Dommage.) Mais l'extrémité des canons de leurs armes fut quand même touchée et, par conséquent, oblitérée. Quant à moi, je me retrouvai soudain au fond d'un cratère d'un mètre cinquante de profondeur. J'apercevais mes ravisseurs au-dessus de moi : ils avaient l'air totalement stupéfaits.

Je sentis une montée d'adrénaline. Non pas parce que j'étais toujours en danger, mais parce que j'étais tout nu au beau milieu d'une zone de combat. Et bien que le climat de ladite zone fût tropical, le fond de l'air nocturne était assez frais contre mon épiderme exposé.

Je me dépêtrai de mon trou, rouge de honte, et filai vers la liberté. Je ne m'arrêtai que le temps de ramasser ma veste et les deux Verres qui me restaient.

L'ennemi finit par réagir, en criant et s'élançant à ma poursuite. L'explosion les avait choqués, mais il semble que la vision d'un Smedry en tenue d'Adam les ait traumatisés encore davantage. Je tentai de tenir mon treillis de façon à masquer les parties les plus délicates de mon anatomie, mais j'avais beaucoup de mal à courir. Sauver ma peau me semblait plus important que la cacher et je me mis à galoper à travers le zoo en tenant mes maigres possessions sous mon bras droit.

Et c'est ainsi, totalement à poil, que je tournai le coin et percutai de plein fouet Aluki, Hidée, une vingtaine de guerriers mokiens (hommes et femmes) et Drauline, la mère de Bastille.

Je ne décrirais pas cet instant comme mon heure de gloire.

— Bibliothécaires ! Commando ! Méga-espions ! Assassins ! hurlai-je tout en allant me placer derrière Drauline qui portait son armure et son heaume. À mes trousses ! Gak !

Le groupe se tourna dans la direction d'où je venais de débouler. Personne ne m'avait suivi. Nous attendîmes, tendus, pendant quelques secondes, puis le Chevalier me regarda enfin de nouveau.

— Euh... Lord Smedry ? Est-ce que tout va bien ?

— Est-ce que j'ai l'air d'aller bien ? rétorquai-je.

— Non, tu as l'air d'être tout nu, fit ma cousine.

— Gak ! glapis-je.

Je m'empressai de me couvrir de ma veste et d'en nouer les manches autour de ma taille, mais comme mon treillis avait été découpé plus tôt par la vile Bibliothécaire rousse, le résultat n'était pas très probant.

— Ah, dit Aluki en hochant la tête. Je connais cette histoire. Sa Majesté fait semblant de porter des vêtements invisibles pour nous montrer que nous sommes tous daibiles.

— Je ne crois pas que ce résumé soit tout à fait exact, intervint Drauline en m'examinant de près. Et je ne crois pas non plus que Lord Smedry soit en train de s'adonner à une machination aussi complexe. Je vois de la poudre à canon sur ses bras.

En effet, mes bras étaient couverts de résidus d'explosif.

— Hmm, oui, confirmai-je. Et j'avais bien des Bibliothécaires à mes trousses.

— Dans ce cas, il est heureux que nous soyons arrivés, reprit la mère de Bastille. Suivez-moi, Lord Smedry. Aluki, vous devriez prendre vos soldats et prévenir la garde en charge du périmètre qu'une troupe d'infiltrés rôde dans le zoo. Ils ont dû nous apercevoir et préféré éviter une confrontation directe.

Le Mokien lui répondit par un salut et s'exécuta. Drauline nous guida, Hidée et moi, vers un oiseau de verre stationné dans un pré un peu plus loin. Je me précipitai à bord dans l'espoir d'y dénicher de quoi m'habiller. Au lieu de ça, je trouvai Kaz qui souriait jusqu'aux oreilles.

— Kaz ! Tu as réussi ! Tu as passé le message à Papi !

Il haussa les épaules avec modestie.

— J'aurais dû réaliser que tu avais choisi tes mots avec soin, gamin, dit-il. Dès que je les ai prononcés, j'ai eu l'impression que les vaisseaux accéléraient sur-le-champ. Tu viens peut-être de révolutionner notre façon de penser les Talents. Si celui de P'pa peut se faire piéger comme ça et le faire arriver en avance... Alors, ça change tout.

— C'est ce qu'on a fait avec Hidée, renchéris-je tandis que celle-ci et Drauline nous rejoignaient dans ce qui devait être la soute de l'oiseau transparent. C'est elle qui m'a donné l'idée en fait.

L'intéressée sourit de toutes ses dents en entendant cela, même si elle ne savait visiblement pas de quoi je parlais. C'était sa capacité à se faire avoir qui permettait à son Talent de fonctionner.

Et pourtant... juste avant que le Chevalier ne l'envoie dans le cockpit pour prêter main forte au pilote, je crus déceler une lueur de compréhension dans les yeux de la fillette. Comprenait-elle ? Savait-elle exactement ce qui se passait quand on lui tendait des pièges mathématiques ? Parfois, vivre avec un don Smedry vous oblige à vous développer de façons assez inattendues. Petit, j'avais vite pigé que tout le monde me détesterait à force de casser tout ce que je touchais, alors j'avais compensé en repoussant ceux qui essayaient de s'approcher.

Hidée avait-elle appris à ignorer les chiffres et à dire ce qui lui passait par la tête quand on lui demandait d'effectuer une addition ?

Je surinterprétais peut-être ce regard. Je ne savais pas réellement ce qu'elle pensait à cette époque si lointaine. Oh, une seconde, je vais lui poser la question.

...

OK, je lui ai demandé et elle a dit que, ouaip, c'est exactement comme ça qu'elle fait. Elle a aussi dit : « Si tu racontes la chute de Tuki Tuki, tu as intérêt à raconter aussi quand on t'a trouvé en train de batifoler tout nu dans le zoo avant qu'on s'échappe dans l'*Effraïle*. Là j'ai vraiment cru que tu avais perdu la boule, cousin. »

Hum hum. Que les choses soient bien claires : je n'étais pas en train de batifoler. Et l'histoire du tout nu s'est terminée dès qu'une Mokienne à bord de l'oiseau en verre m'a apporté un de ces grands sarongs colorés typiques et que je me suis enroulé dedans en faisant un nœud bien serré. Il n'y a PAS D'AUTRE SCÈNE DE NUDITÉ. Par conséquent, vous pouvez reprendre votre jeu d'acteur pour la suite

de ce récit si vous voulez.

Je fis alors le poirier en chantant *La Marseillaise* et en jonglant avec dix-sept truites vivantes, avec mes pieds.

Oh, attendez. J'espère que vous ne portiez pas qu'un sarong (comme moi). Désolé.

Aluki remonta en trombe la passerelle, lance au poing.

— Les Bibliothécaires ont libéré tous les prisonniers du zoo et de l'université ! annonça-t-il. C'est sûrement ce qu'ils étaient partis faire après que vous leur avez échappé, Votre Majesté.

— Mille millions de tesson ! jurai-je.

Ma mère était de nouveau en liberté. Sa captivité n'avait pas duré longtemps.

Et moi, je ne savais toujours pas qui ni quoi croire. Toutefois, j'aperçus par l'ouverture de la soute de l'*Effraie* des Bibliothécaires guider volontairement leurs rob-houx droit sur la base du dôme de verre. Tout un pan de celui-ci finit par éclater. Les forces ennemies postées à l'extérieur de la ville se ruèrent dans la capitale par cette nouvelle brèche.

Tuki Tuki était en flammes. Les huttes brûlaient. Les Mokiens se battaient dans la nuit. Partout, des cris retentissaient. À l'arrière-plan, la gigantesque armée de siège accompagnée d'imposants robots de combat et équipée de vilains fusils avançait dans la cité au milieu des éclats de verre.

Ce n'est qu'à ce moment que je compris ce que signifiait se trouver au cœur d'un conflit. Et j'eus une révélation, une abominable révélation.

Les Chevaliers de Crystallia n'étaient pas la cavalerie qui allait tous nous sauver. Deux cents personnes, quels que soient leurs talents, ne pourraient jamais renverser le cours des choses.

Quoi qu'il arrive, Tuki Tuki allait tomber.

— Ne nous attardons pas, fit Drauline en adressant un signe à un Mokien qui était en contact avec le poste de pilotage.

— Comment ? s'étonna Kaz comme on rentrait la passerelle.

— Nous rentrons à Nalhalla, déclara le Chevalier en croisant les bras sur sa poitrine. Nous sommes venus chercher Alcatraz. Nous pouvons donc repartir.

— Hein ? Non ! s'excita mon oncle. Vous devez vous battre ! C'est

pour ça qu'on vous a fait venir, Drauline ! Abaissez cette passerelle !

Je contemplai l'horrible scène en silence.

— J'ignore si je dois vous maudire de nous avoir forcé la main, me dit Drauline en s'approchant de moi, ou vous bénir de nous avoir donné un prétexte pour venir nous battre. Nous étions nombreux à le vouloir, même si nous savions que c'était sans espoir. Participer à une grande bataille contre les Bibliothécaires plutôt que souffrir tandis qu'ils nous taillent en pièces, royaume après royaume...

— Drauline ? insista Kaz. Fichue bonne femme. Vous autres Chevaliers, vous n'êtes...

— Elle a raison, coupai-je au moment où le vaisseau commençait à décoller. Je le vois bien. Même avec tout Crystallia, Mokia n'a aucune chance. Si vous aviez cru pouvoir faire une différence, vous seriez venus aider Tuki Tuki depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— C'était une décision difficile à prendre, admit la mère de Bastille avec solennité, avec douleur. Celle du chirurgien avec deux patients critiques, l'un moins que l'autre. Faut-il abandonner le cas le plus grave, le laisser mourir et secourir celui que l'on peut sauver ? Ou faut-il s'occuper du plus faible et risquer de perdre les deux ? Nous avons estimé que Mokia était irrécupérable. Beaucoup d'entre nous désiraient malgré tout lui venir en aide.

— Alors vous lâchez l'affaire ? s'insurgea mon oncle.

— Bien sûr que non. Maintenant que nous sommes ici, nous allons combattre. Et mourir. Mais mon devoir est de mettre Alcatraz (ainsi que vous et Hidée) en lieu sûr. Mes frères et sœurs, eux, se battront.

Et perdront. L'oiseau de verre s'éleva et j'eus une vue imprenable sur l'immensité de l'armée ennemie.

Et voilà. J'avais recommencé. Je croyais sauver Tuki Tuki, mais j'avais échoué. Tout comme le sauvetage de mon père s'était retourné contre moi, mes efforts pour défendre Mokia allaient se solder par une double catastrophe : non seulement le royaume serait pris, mais en plus l'Ordre des Chevaliers de Crystallia serait décimé.

Je n'avais strictement rien accompli.

Quand j'étais plus jeune et que j'essayais de ne rien casser, ça ne faisait généralement qu'empirer les choses. Mitonner un dîner pour Joan et Roy, mais incendier leur cuisine. Polir la voiture de mon père adoptif, mais la faire tomber en petits morceaux. Toutes les fois où le Talent avait dominé ma vie me revenaient en mémoire.

Les choses changent. Les opinions changent. Ce n'était pas la lâcheté qui avait retenu les Chevaliers loin de Tuki Tuki. Ils avaient dû prendre une décision difficile. La bonne décision. Mais moi, je les avais forcés à venir quand même, faisant d'un énorme désastre une tragédie colossale.

— Alors on va simplement... les abandonner ? reprit Kaz.

— Le roi et la reine sont à bord de ce vaisseau, nous informa Drauline. Nous aurons peut-être une chance de les faire sortir de leur coma à Nalhalla.

Elle n'avait pas l'air convaincue.

— Vous avez obtenu ce que vous souhaitiez, poursuivit-elle. À présent, permettez-moi de tenter de récupérer ce que je peux de cette débâcle.

Une tempête faisait rage dans mon cœur et dans mon esprit. Je ne savais que penser ni que ressentir. Comment tout avait-il pu si mal tourner si vite ? L'entrée en scène des Chevaliers était censée tout faire rentrer dans l'ordre.

— Et mon père ? s'exclama Kaz.

— Lord Smedry coordonne l'évacuation des enfants et des blessés. Il partira avec eux.

Pendant que mon cœur débattait avec mon esprit qui se disputait avec mon âme, une idée se frayait un chemin avec insistance vers ma conscience. Une idée, une seule, à laquelle je pouvais m'accrocher, que je pouvais toucher du doigt.

Bastille était toujours quelque part en bas. Et elle avait besoin de moi.

Je traversai l'*Effraile* en courant, plantant Kaz et Drauline sur place. L'engin s'engouffra dans le trou au sommet du dôme. Je dépassai plusieurs pièces aux murs transparents et trouvai bientôt le cockpit, où mon oncle et le Chevalier me rejoignirent quelques instants plus tard, perplexes.

Hidée et un Nalhallien que je ne connaissais pas étaient installés aux commandes.

— Je suis Alcatraz Smedry, déclarai-je d'une voix forte, et je prends le commandement de ce vaisseau.

L'homme me dévisagea, stupéfait, mais ma cousine dit simplement :

— Ah OK d'accord.

— Je veux que vous vous posiez là-bas, ordonnai-je en indiquant le camp bibliothécaire.

J'apercevais déjà l'endroit où ils avaient emporté le corps inerte de Bastille.

— Lord Smedry, que faites-vous ? me tança Drauline.

— Je sauve votre fille.

Elle eut une seconde d'hésitation.

— Ma fille voudrait vous savoir en sécurité. C'est un Chevalier et...

— Ouais, ouais, coupai-je. Hidée, fais-nous descendre.

— C'est parti...

La fillette guida l'engin tant bien que mal. L'*Effraile* n'était pas hyper facile à manoeuvrer (elle avait été conçue pour le transport de troupes) et elle donnait l'impression de se traîner pendant l'approche.

La plupart des éléments ennemis étaient occupés à envahir Tuki Tuki, si bien que le campement était relativement tranquille. Il n'y restait plus que les gardes autour des quartiers des prisonniers et peut-être deux mille soldats en réserve. La tente-prison se trouvait au fond de la plaine, loin du front, et ses pans de tissu se mirent à virevolter à l'arrivée de l'*Effraile*.

Une douzaine de sentinelles sortirent de la tente au pas de course.

— Hé, Hidée, dis-je, si on avait six plus six gardes, ça ferait combien ?

— Euh... quatre ?

— Pas mal, fis-je et soudain il n'y eut plus que quatre Bibliothécaires.

Le Talent de ma cousine avait envoyé le reste ailleurs. Espérons qu'ils n'y causeraient pas trop de dégâts.

— Drauline, ils sont à vous, annonçai-je.

— Ça, ça me plaît, déclara mon oncle en enfilant ses Verres de Combat et en sortant ses pistolets.

Le vaisseau se posa sur le ventre, tête vers l'avant. Drauline me gratifia d'un regard mauvais, mais elle ouvrit malgré tout une porte-échelle permettant d'atteindre le plancher des vaches sans effort. Sur quoi, Kaz et elle se jetèrent sur l'ennemi.

C'était surtout une manœuvre pour détourner l'attention dudit ennemi. Je trouvai une porte donnant sur l'autre côté et me laissai glisser le long de l'aile. Au sol, les frondaisons de la jungle, écrasées par le va-et-vient de milliers de pieds bibliothécaires, formaient comme une moquette bruissante. Je contournai la tente et me faufilai à l'intérieur par-derrrière.

Les prisonniers gisaient en rangs d'oignons. Je découvris Bastille allongée au milieu de sa rangée. Elle portait toujours sa chemise blanche cintrée et son pantalon militaire, et semblait dormir à poings fermés. Il y avait plusieurs douzaines de comateux là-dedans, tous Mokiens : des officiers et des généraux que l'armée de siège avait jugés précieux.

Les abandonner à leur triste sort me rendait malade, mais je ne pouvais pas y faire grand-chose. C'était même sûrement idiot de ma part de venir pour la Crystalliotte, vu qu'on ne parviendrait sans doute pas à la réveiller. Mais entre la chute de Tuki Tuki et toutes les erreurs que j'avais commises, je devais tenter quelque chose. N'importe quoi.

Je hissai Bastille sur mon épaule et, titubant (elle est un peu lourde, mais ne lui dites pas que je vous l'ai dit), je revins sur mes pas en petite foulée. Dehors, Drauline s'époussetait les mains, Kaz rangeait ses armes et les quatre sentinelles étaient inconscientes à leurs pieds.

Et là, bam, un boulet de canon traversa l'*Effraile*, éventrant le flanc et dégommant une aile.

Je m'arrêtai.

Un deuxième tir fit exploser les pattes de l'oiseau et le fit basculer sur le côté. J'entendis Hidée pousser un cri depuis le cockpit. Une équipe d'artillerie lourde s'était installée non loin et la réserve bibliothécaire était en train de nous charger.

— Non ! hurlai-je.

Drauline m'assassina du regard. Un regard qui disait : « C'est ta faute, Smedry. » Puis elle dégaina et se rua sur l'ennemi.

— Courez ! brailla-t-elle. Allez vous perdre dans la forêt !

Je ne bougeai pas. Je n'arrivais plus à porter Bastille et il était hors de question que je l'abandonne.

Sa mère se jeta seule sur plusieurs centaines d'assaillants. L'image semblait résumer parfaitement ce fichu siège. Mais au lieu de me sentir dégoûté ou déprimé par ce spectacle, je fus soudain pris d'une

rage terrible.

— Partez ! rugis-je à l'attention des soldats. Laissez-nous tranquilles !

Quelque chose remua au fond de mon être. Quelque chose d'immense. Comme un énorme serpent, s'ébrouant, s'étirant, s'éveillant.

— Je veux que tout ait de nouveau un sens ! criai-je.

Le sauvetage de Bastille s'était lui aussi transformé en fiasco. Drauline et Hidée allaient se faire capturer à cause de moi et Bastille resterait dans le coma pour toujours.

J'avais trahi Bastille.

J'avais trahi les Mokiens.

J'avais trahi tous les Royaumes Libres.

C'en était trop. Une espèce de vague m'envahit. Autour de moi, des rochers éclatèrent en crépitant comme du pop-corn. Derrière moi, la toile de la tente s'effiloça, puis le tout s'effondra en un petit tas de fils.

À une époque, j'ignorais comment contrôler mon Talent. Je n'essayais même pas. Je me projetai mentalement dans cette phase de ma vie.

Alcatraz Premier avait baptisé notre don commun le « Talent Obscur ». L'obscurité a parfois du bon ; elle peut servir. Les ténèbres montèrent en moi, s'échappèrent et s'élevèrent au-dessus de ma tête tel un nuage aussi énorme qu'effrayant.

Les témoignages sur ce qui s'est passé ensuite divergent. Certains ont rapporté avoir vu le Talent prendre la forme d'un gigantesque reptile aux yeux brûlants, immatériel, incorporel. D'autres ne ressentirent que le colossal tremblement de terre que je provoquai et qui secoua toute la région, créant une énorme faille autour de Tuki Tuki.

Moi, je ne remarquai rien de tout ça. Je me trouvais au cœur d'une tempête hallucinante qui tournoyait tout autour de moi comme un cyclone. La chose tenta de se libérer, de déchirer les liens qui la retenaient à moi tandis que je m'y accrochais de toutes mes forces et me démenais pour la ramener à l'intérieur.

On a dit plus tard que le phénomène ne dura pas plus de deux battements de cœur. J'eus l'impression de me battre pendant des heures, à la fois terrifié et émerveillé par l'espèce de bête que je

venais d'invoquer. Avec un effort surhumain, je la fis rentrer en moi et une seconde plus tard elle était de nouveau maîtrisée.

Les yeux écarquillés, je me tins debout dans la nuit sans bouger. Le sol était zébré de grosses fissures à mes pieds et l'onde de choc avait envoyé valser les Bibliothécaires qui avaient tenté de nous attaquer.

Malheureusement, les combats faisaient toujours rage dans la cité. Je n'en avais pas terminé. Je pris la chose qui se tapissait en moi et soudain je sus ce que je devais en faire. Je m'emparai du dernier Verre Dispensateur qui me restait et m'agenouillai auprès de Bastille. Je dégageai sa nuque, exposant sa Pierre de Chair. Il s'agissait d'un éclat de cristal pur, translucide ; on aurait dit un diamant géant planté dans son cou.

C'était ce qui connectait tous les Chevaliers de Crystallia entre eux. Je levai mon Verre, le pointai sur le cristal et ordonnai à mon Talent de passer dans la pierre.

Il refusa. Je le sentais bouillonner, furieux que je l'ai empêché de poursuivre son œuvre destructrice. Furieux à mon tour, je serrai les dents, mais l'épuisement commençait à me gagner. Je ne pouvais pas forcer mon don à m'obéir.

Alors j'élaborai une tactique différente. *Je dois le rouler*, songeai-je. Tout comme j'avais roulé Papi en lui faisant croire qu'il allait être en retard afin qu'il soit en avance ; tout comme il fallait qu'Hidée se laisse embrouiller par les chiffres afin de faire des erreurs de calcul.

De quoi avais-je besoin pour faire fonctionner mon Talent ? *Il marche quand je sais que ce que je casse est précieux*, réalisai-je. Durant toute mon enfance, mon don avait toujours brisé ce qui était important à mes yeux ou à ceux de mes proches. Je sentis monter une poussée de haine contre cette malédiction, mais ce n'était pas le moment.

Je me concentrai sur la Pierre de Chair et je pensai à Bastille, à combien je tenais à elle. À l'importance qu'elle avait prise dans ma vie récemment ; au fait que, si le cristal se brisait, elle mourrait. Le Talent (ravi d'avoir quelque chose à massacrer) bondit hors de moi. Je l'interceptai avec le Verre et le canalisai vers la Pierre.

J'eus immédiatement l'impression de me vider quand une énorme force sortit de moi, passa dans le Verre et plongea dans le cou de la Crystalliotte.

Le peu d'énergie qui me restait fut comme pompé, aspiré. Les

ténèbres s'abattirent sur moi et je m'évanouis.

Chapitre ∞ + 1

Trois heures plus tard, le soleil se levait sur une cité brisée.

Je me redressai sur mon matelas et regardai par la fenêtre. Tuki était en ruines. Une foule de huttes s'étaient effondrées. Des fragments de lance, des bouts de métal et autres éclats de verre gisaient sur des pelouses détruites. Le vent chassait divers détritits de rue en rue.

Il n'y avait aucun corps, mais je voyais des traces de sang. On avait dû enlever les cadavres et évacuer les blessés.

— Ah, fiston, tu es réveillé.

Je pivotai et découvris que mon grand-père était assis sur le fauteuil à côté de mon lit. Je me trouvais dans le palais, l'un des rares bâtiments à avoir survécu au tremblement de terre.

— Que s'est-il passé ? demandai-je à mi-voix en portant une main à ma tête.

— Tu nous as sauvés, répondit-il d'un ton étrangeté... éteint. Bon sable, petit. Ce que tu as fait était incroyable ! Je... je ne suis même pas sûr de ce que c'était, mais c'était réellement incroyable.

— De quoi tu parles ?

— Les armes des Bibliothécaires sont tombées en morceaux. En pleine bataille. Chaque fusil, chaque grenade, canon, robot, tout leur arsenal. Tout s'est simplement... cassé.

J'entendais des tambours. Les Mokiens faisaient la fête. Comment pouvaient-ils célébrer quoi que ce soit avec leur capitale en ruines ?

Parce qu'ils ont toujours une capitale, songai-je. Même si elle est en piteux état.

— Comment te sens-tu, bonhomme ? s'enquit Papi en approchant son siège.

— Ça va, en fait. Fatigué. Non, épuisé, mais sinon très bien.

— Ah, très bien. Bonne nouvelle. Excellente nouvelle !

Il hésita avant de continuer.

— Je ne veux pas t'embêter, petit, mais... ça t'ennuierait que je te demande ce que tu as fait ?

— Hé bien, commençai-je, je savais que les Pierres de Chair que les Crystalliotés portent au cou sont toutes connectées. Et j'avais déjà prêté mon Talent à quelqu'un via les Verres Dispensateurs que tu m'as donnés. Alors je me suis dit... alors je me suis dit que si je transmettais mon don à tous les Chevaliers en même temps pendant qu'ils se battaient, il fonctionnerait pour eux de la même façon qu'il fonctionnait pour moi. Il démolirait les armes des Bibliothécaires quand ils essaieraient de s'en servir.

Quelque chose perturbait visiblement le vieillard.

— Ah... Oui, très malin. Très, très malin.

— Ce n'était pas censé être malin, me défendis-je. C'est juste... ce qui m'est venu. Mais on dirait que ça a marché.

— Oh, aucun doute sur la question, assura Papi. Peut-être même au-delà de tes espérances...

— Comment ?

— Hé bien voilà. Tu n'as pas seulement détruit les armes des Bibliothécaires qui se battaient ici. Tu as anéanti toutes les armes ennemies dans tout Mokia. Elles ont toutes éclaté au même instant.

Il se gratta la tête, ébouriffant ses folles mèches blanches.

— Ils ont sonné la retraite, ajouta-t-il. Annoncé la fin de la guerre. Ils sont retournés au Chutland. Les Mokiens t'ont proclamé héros national.

Je m'avachis sur mon oreiller, ahuri.

— La nouvelle se propage déjà dans le reste des Royaumes Libres, poursuivit-il. C'est la première fois qu'un siècle échoue. Les gens parlent de miracle. Tu es un héros, fiston.

— Je...

Je me sentais tout chose. J'aurais dû sauter de joie, crier des hurrahs et me joindre à la fête. Mais j'étais troublé, inquiet. Quelque chose en moi avait changé. Devoir regarder en face mes conceptions du bien et du mal, mes définitions des bons et des méchants, m'avait transformé.

Je n'avais pas envie de célébrer quoi que ce soit. J'avais envie de me cacher. Le monde là-dehors me fichait la frousse. Mon Talent, soudain, me terrifiait, même après que je l'ai utilisé pour sauver tant de personnes.

— Petit, reprit mon grand-père. Sais-tu quand les Talents vont... revenir ?

Un frisson me parcourut.

— Que dis-tu ?

— Aucun de nos dons ne fonctionne. Le mien, celui de Kaz, d'Hidée... plus rien. Ils sont... partis.

Je tendis une main vers la tête de lit et enclenchai mon don. Rien. Ce n'était pas comme la fois où il avait refusé de m'obéir ; j'avais senti sa réticence. Là, à la place où il se trouvait normalement, il n'y avait que du vide.

Il s'est échappé ! songeai-je. Impossible ! Je l'ai retenu ! Je l'ai empêché de tout détruire. Je l'ai rappelé à moi !

Mais j'avais fait encore autre chose. J'avais... Incroyable mais vrai, *j'avais cassé les Talents des Smedry.*

— Je ne sais pas, dis-je. Je ne sais rien du tout.

— Ah. Bien. Bon, tu devrais te reposer, petit. Oui, te reposer...

*

Après une nouvelle sieste, j'eus droit à une kyrielle de visiteurs. Aluki, Hidée, Kaz, puis d'innombrables Mokiens venus me témoigner leur gratitude pour avoir sauvé leur ville.

Je tentai de leur expliquer que j'avais *détruit* leur cité, mais ils ne m'écoutaient pas. Les Bibliothécaires avaient battu en retraite. Le Royaume de Mokia était sauf. En tout cas, ce qui en restait.

Je m'attendais à tout instant à une visite de la part de Bastille, du roi ou de la reine. Aucun ne vint, mais on m'apporta en revanche un sandwich au fromage qu'on m'obligea à manger, réalisant ainsi la prophétie sacrée de l'Avant-propos de l'Auteur énoncée par Alcatraz Smedry.

Je finis par poser la question qui me taraudait et reçus la réponse que je redoutais. Les comateux n'avaient toujours pas repris conscience. L'ennemi avait fui en emportant le secret de l'antidote.

Les scientifiques de Mokia étaient certains de trouver un remède, avec le temps. Mais, en fin de compte, j'avais manqué à mes devoirs envers Bastille. Et envers le royaume : la moitié de la population était toujours dans les choux.

Je ne dis rien de tout cela. Je me contentai de hocher la tête et d'accepter leurs remerciements. Je n'étais plus le même. Il s'était

passé trop de choses. Trop de choses avaient changé.

Je m'étais enfin libéré du Talent et cette perspective me terrifiait. Où était-il ? Qu'est-ce que j'avais fait ?

Et quand je me souvins que mes Verres Traducteurs étaient perdus à jamais... J'en étais malade.

Mon dernier visiteur de la journée me prit totalement par surprise. Elle entra dans ma chambre le pas nonchalant, accompagnée par mon grand-père et deux gardes. Shasta Smedry, ma mère. Elle n'avait pas quitté son tailleur de Bibliothécaire, mais ses cheveux blonds étaient détachés et on avait pris la précaution de lui retirer ses lunettes.

Elle aurait pu être jolie avec un petit effort. Mais elle s'en fichait éperdument.

— Fiston, fit Papi. Elle a insisté pour te voir. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée.

— Ça va, répondis-je en me concentrant sur Shasta. Tu devrais être partie. Les infiltrés qui m'ont capturé vous ont tous libérés, non ?

— Absolument, confirma-t-elle. Et je suis restée sur place pour me faire prendre à nouveau.

Je fronçai les sourcils.

— Je pense que ton père va venir ici, continua-t-elle. Il paraît qu'il y a des inscriptions en Langue Oubliée sur les murs des catacombes de l'Université Royale de Mokia. Je pensais qu'Attica aurait tenté d'y accéder avant la chute de la ville. On raconte qu'Alcatraz Premier a passé beaucoup de temps dans cette région et il est donc fort probable qu'il soit l'auteur de ces écrits.

— Ce n'est plus un problème, intervint mon grand-père. L'université n'est plus. Tout a été englouti par le tremblement de terre, écrasé. Les catacombes ont été pulvérisées.

— Vraiment ? s'enquit froidement ma mère.

— Vraiment, assura le vieux bonhomme en soutenant le regard de sa belle-fille.

Il ne semblait pas y avoir beaucoup d'affection entre eux.

— Où va-t-il aller ensuite ? voulus-je savoir.

Elle se tourna vers moi, lèvres serrées en une ligne sévère.

— Je t'accompagnerai, m'entendis-je ajouter.

— Quoi ?! s'exclama Papi. Par les Termites du grand Tayler ! De quoi parles-tu ?

— On doit trouver mon père, expliquai-je. Je crois qu'il va tenter un truc daibile. Un truc très, très daibile.

— Mais...

— Toi, dis-je à Shasta, moi et mon grand-père. Rien que nous trois et toute autre personne dont tu approuveras la présence. Tu as ma parole.

Ma promesse lui arracha un presque-sourire.

— Très bien, fit-elle. La rumeur dit qu'il existe une enclave de textes en Langue Oubliée au cœur de la puissance bibliothécaire. J'imagine que c'est là qu'on trouvera ton père. L'endroit est soigneusement gardé et même moi j'aurais du mal à y pénétrer sans éveiller l'attention.

— Fiston, je n'aime pas ça... commença Papi.

— Le cœur de la puissance bibliothécaire ? répétais-je. C'est quoi ?

— Ils l'appellent la Bibliothèque du Congrès, mais le nom cache quelque chose de bien plus important. La Mégathèque, un bunker de la taille d'une ville, caché sous Washington DC, aux États-Unis. En plein Chutland.

Cette fois mon grand-père était tout ouïe.

— La Mégathèque ? fit-il, l'air un peu rêveur. Bon sable... J'ai toujours voulu l'infiltrer...

C'était du Papi tout craché. Il avait peut-être perdu son Talent, mais c'était toujours un Smedry.

— La Mégathèque contient les formules des antidotes de toutes les armes bibliothécaires, renchérit Shasta. Si vous voulez guérir vos amis, c'est là qu'il faut aller.

Le vieillard était visiblement plus qu'intéressé, mais il se retint.

— Nous allons en discuter tous les deux avec Alcatraz, Shasta, annonça-t-il. Si nous sommes d'accord pour monter cette petite expédition, vous nous accompagnerez en tant que prisonnière et sous bonne garde. C'est ma condition *sine qua non*.

Elle sourit de nouveau et me regarda.

— Parfait, conclut-elle.

Sur quoi elle fit un signe à ses gardiens comme s'il s'agissait de

ses serviteurs et le trio quitta la pièce.

Mon grand-père avait l'air assez secoué. Il s'assit à côté de mon lit.

— Cette bonne femme...

— On doit y aller avec elle, intervins-je. On ne peut pas laisser mon père distribuer les Talents à tout un chacun. Papi, je crois que ce sont eux qui ont détruit les Incarnas. Je crois...

— Oui, interrompit-il à son tour. Tu as sûrement raison.

— Quoi ? Tu es au courant ?

— Je l'ai deviné, fiston. Et redouté, après ce que tu m'as raconté avoir lu dans la tombe d'Alcatraz Premier.

— Tu penses qu'Attica peut y arriver ?

— Si on parlait de n'importe qui d'autre, répondit Papi, je te dirais que non. Mais ton père... c'est un homme extraordinaire, capable de véritables exploits. Alors oui, je pense qu'il peut le faire.

— Il a la dernière paire de Verres Traducteurs, ajoutai-je. La mienne a été détruite.

— Ah oui, je me demandais où elle était passée...

— Il se rend à la Mégathèque, persistai-je. Tu sais ce qu'il nous reste à faire, Papi.

Il opina.

— Oui, admit-il. Mais la nuit porte conseil. On décidera demain.

Je hochai la tête à mon tour. Il se retira, me laissant seul avec le son des tambours mokiens. Comme le voulait la tradition, ils avaient célébré la victoire pendant toute une journée. Et demain, ils pleureraient leurs morts. D'abord la fête, ensuite les larmes.

Je n'avais de temps ni pour l'une ni pour les autres. Mokia n'avait été qu'une diversion, une distraction, pour ma mère comme pour moi. Mon père, Attica Smedry, avait une énorme longueur d'avance sur nous et ses plans risquaient de provoquer la fin du monde.

Le Talent Obscur était en liberté et l'ensemble du clan Smedry avait perdu ses pouvoirs. Un énorme contingent de soldats Bibliothécaires était en route pour le Chutland où ils parleraient à qui voudrait bien les écouter des inconcevables exploits que permettaient d'accomplir les Talents.

Je trouve que le moment est bien choisi pour arrêter notre récit.

Pas vous ?

Postface de l'auteur

Et maintenant vous connaissez la vérité qui se cache sous la gloire de votre illustre héros.

Oh bien sûr, ce que j'ai fait dans les précédents volumes de mon autobiographie a aidé à bâtir ma réputation. Mais ce dont tout le monde parle encore aujourd'hui c'est de la libération de Mokia, de la défaite que j'ai infligée à moi tout seul aux douzaines d'armées bibliothécaires éparpillées dans les Royaumes Libres.

Ma réputation était faite. L'histoire se souviendrait de moi comme l'une des personnes les plus influentes de tous les temps, comme l'un des plus grands rois de Mokia (même si mon règne aura aussi été le plus court : j'ai pu rendre la couronne à la princesse Kamali dès son retour au pays le lendemain). D'accord, Bastille était dans de sales draps, mais vous savez bien qu'avec elle, tout est toujours bien qui finit bien. Après tout, j'ai évoqué plusieurs fois dans ces pages sa présence à mes côtés, lisant par-dessus mon épaule pendant que j'écris. En bref, j'avais sauvé la situation, battu l'armée ennemie et inversé pour de bon le cours de la guerre.

Ce qui est drôle, c'est qu'en accomplissant tous ces merveilleux exploits j'étais devenu une personne totalement différente. Votre héros n'est plus. C'est son héroïsme même qui l'a changé. Le moi qui était arrivé à Tuki Tuki n'avait rien à voir avec celui qui l'avait quitté quelques jours plus tard. Ça n'a rien de surprenant : tout le monde change.

Parfois, la transformation s'opère lentement, comme la pluie qui érode un rocher. Parfois, c'est instantané. Un séisme secoue une ville. Un cœur cesse de battre. Une découverte est faite et une ampoule s'allume pour la toute première fois.

Les Bibliothécaires... ils essayent de nous empêcher de changer. Ils imposent un *statu quo* universel au sein du Chutland. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ? Qu'ils construisent voitures et avions sur le même modèle ? Hé bien figurez-vous qu'ils font ça avec tout.

En l'occurrence ce n'est pas parce qu'ils sont tyranniques. Mais parce qu'ils ont peur. Le changement les effraye. L'inconnu, l'incertitude... comme les Smedry et la magie. Ils veulent que tout le monde suppose que le changement est impossible.

Mais il est plus que possible. J'en suis la preuve vivante. Alcatraz le héros n'était plus (à supposer qu'il ait jamais été un héros, en fait). Vous avez vu que la plupart de ses actions ont été le fruit du hasard, de la chance et, à l'occasion, d'une ou deux idées saugrenues qui se sont avérées bonnes. Mais même si vous aviez décidé de lui accorder les palmes héroïques, vous devez comprendre que l'objet de votre idolâtrie n'est plus de ce monde.

Ces quatre ouvrages couvrent des sujets bien connus de tous. Mais le dernier volume, c'est là que plus personne ne comprend. Personne ne songe à demander : « Que lui est-il arrivé après qu'il nous a sauvés des Bibliothécaires ? »

Je vous montrerai. Vous verrez, enfin. Ce sera incroyable, révélateur, génial, mortel, daibiltique, daibilfiant, daibilssime et çapudég. Tout ça en même temps. Il sera question d'un autel. Oh oui, c'est vraiment arrivé. Je ne l'ai pas inventé. La scène de l'autel est un des événements les plus importants de ma vie. Elle fait partie du prochain bouquin. Si, je vous jure.

Peut-être qu'un jour je finirai par l'écrire.

— Je ne commencerai pas la lecture d'un roman par la dernière page, dis-je avant de me mettre un coup de poing en pleine tête.

— Je promets de ne jamais, jamais commencer un roman par la dernière page, dis-je avant de me balancer un bouquin en pleine face.

— Je regrette vraiment, vraiment, vraiment d'avoir commencé ce roman par la dernière page ! dis-je avant de laisser mon frère, ma sœur, mon cousin ou mon meilleur ami (au choix) me remonter le slip dans la raie des fesses.

(Cette page est naturellement destinée à ceux d'entre vous qui commencent les livres par la fin. Ouh, les vilains ! Heureusement, vous mimez tout comme je vous l'ai demandé, n'est-ce pas ? Bien, que ça vous serve de leçon.)

FIN

L'AUTEUR

Quand les parents de Brandon Sanderson trouvèrent leur progéniture en train de parler toute seule et de faire semblant que tous ses amis imaginaires existaient vraiment, ils se sont dans un premier temps fait beaucoup de souci. Ils l'emmenèrent consulter un psychologue, qui leur expliqua qu'ils avaient deux options : ils pouvaient soit le faire enfermer chez les fous, soit en faire un romancier. Fort heureusement, ils choisirent la seconde solution et maintenant Brandon peut sans problème parler tout seul et faire semblant que ses amis imaginaires sont réels parce que c'est précisément le genre de trucs que font les écrivains.

De santé fragile, il souffre également de petit malinerie chronique (au stade terminal), de troubles sarcastiques saisonniers, d'une infirmité au niveau des calembours multiples et d'une légère forme de râlerie. (Hélas, cette dernière a tendance à se propager et à provoquer chez autrui une forme sévère de la maladie.) Alcatraz se demande parfois si ce n'était pas une erreur de mettre le nom de Brandon sur ses livres.

Brandon vit et fait mumuse avec des épées à Provo dans l'Utah. Vous pouvez le retrouver en ligne sur www.EvilLibrarians.com.

REMERCIEMENTS

Pour leur aide dans la réalisation de ces livres, je déclare les personnes suivantes Chevaliers de la Légion des Bambis Bazookas à titre honorifique :

L'indéfinissable Peter Ahlstrom, à qui cet ouvrage est dédié. Il a cru en moi depuis plus longtemps que n'importe qui d'autre sur cette liste. Sans son aide, mes bouquins seraient carrément pires.

Emily Sanderson, qui (en dépit de mes diverses démenches) m'aime toujours, me supporte et m'a même épousé.

Karen Ahlstrom, qui donne d'excellents conseils et qui pardonne à Peter quand il lui lit mes livres lors de leurs rendez-vous galants.

Janci Olds, qui me dit ce que j'ai besoin d'entendre au sujet de mon style. Bastille est peut-être un tout petit peu basée sur elle, mais n'allez pas le lui répéter, elle risquerait de me pourchasser avec une épée.

Kristina Kugler, qui a appris à sa fille de deux ans à se mettre les mains sur la bouche et à agiter les doigts à chaque fois qu'on demande « Comment fait Cthulhu ? ». (Lui faut-il une meilleure raison que ça pour figurer parmi mes nominations ? Bon, d'accord, elle a aussi lu le manuscrit et a fait plein de commentaires très judicieux.)

Joshua Bilmes, qui se bat pour ces romans. Il est notre Chevalier de Crystallia à nous.

Jen Rees, qui repousse de son implacable crayon rouge les gobelins de la mauvaise prose.

Merci à tous !